

5 cts - NUMERO DE 32 PAGES - 5 cts

# Le Samedi

VOL. VIII. No 50  
MONTREAL, 15 MAI 1897

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

\$2.50 PAR ANNEE.  
LE NUMERO 5 CTS.

A TRAVERS LE MONDE



ENFANT DE BOHÈME.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR : LOUIS PERRON

ABONNEMENT : UN AN, \$2.50 ; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE &amp; CIE, Editeurs - Propriétaires,

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL

MONTRÉAL, 15 MAI 1897

## DEVINETTE



—Il y a là un gamin qui me croque mes pommes ! Je l'entends et je ne le vois pas !

## BOUQUET DE PENSÉES

Bien des personnes s'estimeraient beaucoup plus qu'elles ne valent, si elles devaient passer par la douane et payer les droits sur la valeur déclarée.

x

L'échelle de la fortune n'a pas de fin. Il n'y a pas d'exemple qu'un homme se soit arrêté sur un barreau sans vouloir en franchir encore un autre.

x

La reliure des livres de loi est en peau de mouton. Faut-il voir là une allusion à l'état mental de ceux qui se plaisent à aller devant les juges ?

x

La raison émise par une femme peut quelquefois n'être pas convaincante mais, cela ne l'empêche pas de mettre toujours fin à la discussion.

x

Une des sensations que n'éprouve pas le riche c'est celle d'un pauvre homme achetant quelque chose hors de ses moyens ordinaires.

x

Un mariage est généralement malheureux quand l'homme se figure épouser un ange et la femme un héros de roman.

x

Heureux l'homme qui ne peut obtenir de crédit, il a au moins la satisfaction de se vanter qu'il ne doit rien.

x

Il y a autant de définitions différentes de l'amour que de recettes pour utiliser les croutes de pain.

x

Il est généralement peu sage de traiter un homme de fou. Il peut l'être assez pour vous battre.

x

Il n'y a pas d'invention, nous le croyons, qui ait fait autant parler que le téléphone.

x

Celui qui sait se commander est capable de commander aux autres.

x

L'idéal de l'amitié, c'est de se sentir un et de rester deux.

UN SOLITAIRE.

## LES POURQUOI FÉMININS



Pourquoi une femme porte-t-elle un chapeau comme celui-ci en plein soleil ?

Et un comme celui-là quand elle va au théâtre ?

## ÇA NE FAISAIT PAS

*Le marchand de meubles.*—Oui, madame, il n'y a pas de plus joli cadeau à faire à un monsieur que ce magnifique bureau. Celui-ci est tout à fait remarquable, très bien fini et d'une commodité extraordinaire.

*La dame.*—Il est très joli, certainement. Mais qu'est-ce donc que tous ces petits carrés là ?

*Le marchand.*—Ce sont des tiroirs pour les papiers, madame, il y en a cent soixante.

*La dame (épouvantée).*—Cent soixante ! Et chaque fois qu'il égarera quelque chose il me fera une vie d'enfer. Ah bien non ! Montrez-m'en un avec un seul tiroir.

## COMPLIMENTS A DEUX LAMES

*Bouleau.*—Oh, vrai, ma femme, voilà un biscuit qui me rappelle ceux que ma mère faisait, il y a vingt ans.

*Mme Bouleau (joyeusement).*—Ils sont bons, n'est-ce pas ? Je suis bien heureux que tu les aime.

*Bouleau (mordant vigoureusement dans l'un d'eux).*—C'est bien ça, Parfaitement ça. C'est à croire que ce sont les mêmes.

## EXPLICATION

*Le touriste (exaspéré).*—Garçon !... faites-moi donc le plaisir de me dire d'où vient ce poulet, je viens d'ébrécher mon couteau dessus ?

*Le garçon (obséquieux).*—Je ne le sais pas, Monsieur, à moins que ce ne soit un poulet provenant d'un œuf cuit dur.

## TERRIBLE



*La dame charitable.*—Pauvre malheureux homme ! Comment cela est-il arrivé que vous avez perdu la vue ?

*Le quêteur.*—En cherchant de l'ouvrage, Madame.

PAS FACILE A EXECUTER

JUIFS POUR RIRE



Le barbier.—Comment Monsieur désire-t-il avoir les cheveux coupés ?  
Le cli ni (gravement).—Courts par derrière et un peu plus longs sur le devant de la tête. Je m'enrhume facilement.

Troupel était un joyeux compagnon. Il n'avait pas son pareil, à table, pour déridier une société. Une de ses spécialités était de parler le jargon juif mieux qu'un marchand d'allumettes lui-même.

Un autre algérien bien connu, M. Letellier, ancien député d'Alger, possédait le même talent.

Or, il y a une quinzaine d'années de cela, j'étais allé passer quelques semaines à Paris et je prenais mes repas, avec quelques vieux amis restés parisiens, dans une pension bourgeoise de la rive gauche, chez la mère Aghate, que le groupe algérien de l'époque connaissait bien.

Letellier y venait quelquefois.

Un jour, un de nos commensaux habituels nous annonce qu'il amènera le lendemain à dîner un oranais, M. Troupel. Et il nous fait part de son talent d'imitation.

Aussitôt surgit dans la cervelle de l'un de nous un projet machiavélique dont nous arrêtons les détails séance tenante.

Troupel et Letellier ne s'étaient jamais vus.

On présenta Troupel à Letellier comme un juif d'Oran, et Letellier à Troupel comme un juif d'Alger. Troupel s'appellera Kanoui et Letellier Stora.

La chose est ainsi faite. Les deux interlocuteurs commencent par se féliciter réciproquement de faire la connaissance d'un coreligionnaire aussi distingué. Ils font l'éloge de la générosité de la Franco qui les a appelés aux bienfaits de la civilisation. Et cette conversation en langage fantaisiste entre deux individus qui croient se moquer l'un de l'autre était, on peut m'en croire, une des scènes les plus inénarrablement comiques auxquelles on puisse assister.

La chose finit d'une façon plus drôle encore.

A un moment, Letellier s'oublia :

—Passez moi donc un peu de ce salmis, dit-il en s'adressant à un voisin en langage naturel.

Troupel le regarde.

—Alors vous n'êtes pas juif ? Vous vous foutez de moi ?

Letellier tout penaud s'excuse. Il avait voulu faire une simple plaisanterie. Croyez bien, M. Kanoui, que j'ai trop d'estime pour votre personne et votre caractère pour... Recevez mes excuses...

Nous nous tordions.

Quand Troupel eut bien joui de la confusion de son partner, il lui tendit la main et l'on s'expliqua.

TOUJOURS LA MÊME HISTOIRE



Le voleur (désagréablement surpris).—Taisez-vous, la vieille, ça n'est pas après vous que j'en ai.

Mlle de la Vieillepotée (furieuse).—Oui, monstre, vous êtes comme tous les autres hommes. C'est toujours la même histoire qu'ils me racontent.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DXIV

SONNET INOFFENSIF

Mon nez, mince, incomplet  
Était à peine rose ;  
Depuis que je l'arrose,  
Il est rouge, et moins laid.

Rubis, puis améthyste,  
Saphir ; enfin, dans peu,  
Mon beau nez sera bleu.

Rouge, à l'heure qu'il est,  
Comme une apothéose,  
Bientôt, je le suppose,  
Il sera violet,

Quand je dormirai, triste,  
Sous l'herbe, en proie au ver,  
Mon beau nez sera vert.

JULES LEMAITRE.

INSTANTANÉS

XXXIV

PAYSAGE PROVENÇAL

Le soleil a disparu derrière les montagnes, ensanglantant le ciel d'une large nappe rouge.

La tente de coutil gris et rose, sous laquelle je suis étendu, frémit, se gonflant ainsi qu'une voile sous le souffle d'air, d'une douceur exquise et pénétrante, sentant la fenaison des regains, le parfum subtil des clématites et des lavandes en fleurs.

Tout autour de moi flotte comme une poussière blonde, formée des moucherons roux et des abeilles dorées essaimant vers les ruches.

La chaleur s'est apaisée et le crépuscule tombe, rapidement, noyant en masses indécises, en une houle bleuâtre, les collines prochaines, les pics lointains, les Alpes déjà envahies par la brume.

A présent c'est comme un océan mort, un chaos de laves brusquement figées qui, montant dans l'infini, semblent devoir atteindre les étoiles.

Successivement, les champs, les bois, les forêts, les cimes, se fondent en une buée humide et frissonnante, perdent leurs couleurs, leurs reflets, leurs contours, s'évanouissent dans l'agonie de la lumière.

Et Sirius, aux lueurs douces et attirantes, semble être, là-haut, une lampe de sanctuaire suspendue à la voute céleste, d'un bleu sombre, semée d'un scintillement de poudre diamantée.

SILVIO.

MOT D'ENFANT

L'oncle Quiglé.—Tu es une bonne petite fille, ma chère, de ne pas avoir pleuré quand tu as cassé ta catin.

La petite Agnès.—Je n'ai pas pleuré, bon oncle, mais je suis bien humide en dedans, va.

## IL N'Y A PAS DE PETITES ÉCONOMIES



*Mr Bibirsten (s'arrêtant brusquement sur le seuil de sa maison).—Rachel !*

*Mme Bibirsten.—C'est-ce que tu veux, Aaron ?*

*Mr Bibirsten.—As-tu rendu le dermatomètre qui était sur la derrasse ?*

*Mme Bibirsten.—Non ! Pourquoi ?*

*Mr Bibirsten.—Il me zemble gue guand on bart en foyache bour quinze chours, ça n'est bas la beine d'usier le dermatomètre en le laissant dehors au froid et au geaud.*

## UN ANGE

(Pour le SAMEDI)

A Mme A. B..., sur la mort de son enfant.

Parfois aux enfants de la terre  
Dieu mêle aussi l'ange des cieux ;  
Puis, le prêtant à une mère ;  
Pour lui, dit-il, seront les vœux,  
D'un rayon pur, doux et céleste,  
Il emplit son œil caressant,  
La mère croit, erreur funeste !  
Quo ce bel ange est son enfant.

Il grandit, et à chaque aurore  
Brille un soleil plus radieux,  
Et ses ailes, qu'il cache encore  
N'ont point trahi l'enfant des cieux.  
Combien de bonheur on lui rêve...  
Pour ses pas on trace un chemin...  
Et las d'un beau jour qu'il achève,  
Le soir on lui dit : à demain.

Demain est à Dieu, pauvre mère !  
Pourquoi devancer l'avenir ?  
Ah ! de cet enfant éphémère  
Tu n'auras qu'un long souvenir.  
Va, c'est en vain que tu l'appelles,  
Pour te répondre il n'est plus là,  
En un jour ont poussé ses voiles,  
C'était un ange, il s'envola.

Ainsi l'espoir à la main creuse  
Donne et retire tour à tour.  
Ainsi notre vie est menteuse  
Et le bonheur fuit sans retour !...  
Mais quand tout périt et s'efface,  
Du destin subissant les lois,  
L'ange qui traverse l'espace  
De sa mère écoute la voix.

F. X. BOUTILLIER.

## CANADA ET CANADIENS

(Pour le SAMEDI)

Par delà l'océan, bien loin du beau pays de France, Jacques Cartier découvrit une terre, d'un aspect merveilleux, traversée par un fleuve géant... Des êtres étranges habitaient ce pays enchanteur, enfants des grands bois ils en avaient l'aspect sauvage et terrible. Charmé des richesses immenses de l'endroit, le Malouin vint à la cour de France décrire à François, le roi chevalier, les merveilles de cette terre de Chanaan. Les seigneurs en jabots de dentelle, les militaires gais et courtois, les belles marquises fêtées et adulées, quittèrent les salons de Chambord, les délices de leurs châteaux, pour venir goûter de cette vie des bois et fonder, dans cette fière et splendide Amérique, une France nouvelle, aussi belle, aussi grande, aussi noble que l'ancienne. L'entreprise offrait d'énormes difficultés que le patriotisme français seul pouvait affronter... Les épreuves de tous genres ne leur furent pas ménagées. Que de luttes contre les Peaux Rouges, irrités que les hommes au visage pâle s'emparassent de leurs plaines immenses, de leurs forêts sans fin ! Que de combats plus sérieux contre un ennemi mieux armé, plus nombreux et plus perfide que l'Indien : l'Anglais ! Aussi senton-nous nos cœurs battre d'enthousiasme, d'orgueil et d'amour, au souvenir des fantastiques combats de la Monongahela, de Carillon, où les troupes anglaises fuyaient honteusement devant quelques sabres français.

Que nos fronts s'inclinent aux noms des Dollar, des Iberville, des Lévis, des Montcalm, tous héros et martyrs. Ah ! nous n'avons rien à envier aux grecs et aux romains, ni leurs actions héroïques, ni leurs combats fabuleux ; nos humbles colons canadiens ont égalé, ont surpassé ces exploits. Les femmes de Sparte auraient trouvé dans la France Nouvelle leurs égales en vaillance, en énergie virile, leurs supérieures en grâce, en charmes, en aimable sensibilité : honneur à Madeleine de Verchères !

Mais tous ces efforts sombrèrent devant une force immensément supérieure, devant l'apathie d'un roi efféminé qui préférait écouter, aux plaintes de ses lieutenants de la Nouvelle France, le chant de la sirène, Madame de Pompadour.

Frémissements de douleur, les colons français durent se soumettre à la domination anglaise. Les années s'écoulèrent, et avec elles la tyrannie et le despotisme britanniques semblèrent s'accroître ; le peuple gémissait sourdement et ne subissait qu'avec une rage contenue l'insolence des orgueilleux fils d'Albion. La terre canadienne arrosée du sang de tant de héros devait produire d'autres grands hommes. Papineau, Nelson, Chénier, revendiquèrent les armes à la main nos droits violés. Ce fut, dirent plusieurs, une folie que cette révolte de 37, folie sublime qui nous valut la sympathie des nations généreuses, le respect de l'Angleterre, et un grand adoucissement dans notre régime.

Mais ce patriotisme, cet amour du culte, de la langue, de tout ce qui est français, s'est-il conservé au Canada ?... Hélas ! non. Une espèce d'apathie, d'indifférence, s'est étendue sur le peuple Canadien ; toutes nos velléités françaises n'existent plus qu'à la surface, et par un acheminement, inconscient quoique libre, nous tendons à la fusion avec la race dominante, nous glissons par une pente rapide au gouffre Anglo-saxon.

Les optimistes crieront à l'exagération, pas du tout, et pour peu qu'on veuille s'en donner la peine, il est facile de constater que nous sommes de plus en plus repoussés, refoulés par les anglais. Les manufactures, les fabriques importantes sont leurs propriétés ; les postes de confiance, les emplois avantageux, les titres honorifiques, neuf fois sur dix, leur sont donnés, et nous mornes et résignés acceptons cet état de choses. Notre fête nationale, la St Jean Baptiste, jadis célébrée avec pompe dans les villes canadiennes, n'a plus qu'un bien faible éclat, quand toutefois elle n'est pas supprimée. Cette idée de France américaine qu'on disait s'être réfugiée et toujours palpiter sur les bords du St-Laurent existe-t-elle encore ? "Quel est le libérateur, quel est l'homme qui déploiera à la brise du St-Laurent, l'étendard de la véritable Nouvelle-France ?"

Mercier tenta de réveiller en nous la fibre patriotique qu'il supposait devoir encore y vibrer. Mal lui en prit, et la rage avec laquelle on se rua sur lui conduisit dans la tombe cet homme aux idées larges et au cœur généreux.

Cependant les Canadiens-français ont paru se réveiller de leur torpeur le 23 juin dernier, alors l'un des nôtres a été élu premier ministre du Dominion. Plaise à Dieu que celui-là, tout en étant juste et impartial, n'oublie pas qu'il est de souche catholique et française ; ce sera un progrès pour le pays qui depuis nombre d'années n'a été, presque sans interruption, gouverné que par l'anglais et l'orangiste.

Ma causerie menace de s'éterniser et je ne veux pourtant pas être qualifiée de babillarde ; aussi j'abrège. Aux femmes canadiennes, aux jeunes filles, je demande qu'elles s'appliquent à développer dans leur famille l'amour du culte, l'amour de la langue : la religion conserve la langue, la langue conserve le patriotisme, le patriotisme sauve les pays, fait les grands peuples. Et si un jour, que je voudrais n'être pas loin, une France américaine prospère sur les bords du St-Laurent, nous aurons dans cette grande œuvre fait notre large part, nous aurons accompli notre tâche de pieuses catholiques, de Canadiennes françaises.

KAROLI.

Les minutes des empires sont les années des hommes.

JOSEPH DE MAISTRE.

## CHANGEMENT FORCÉ



*Mr Bonneville.—Avant que je ne sois marié, j'avais toujours maintenu que jamais on ne me verrait pousser une voiture de bébé*

*Mr Piedfourchu.—Et vous avez changé d'idée depuis ?*

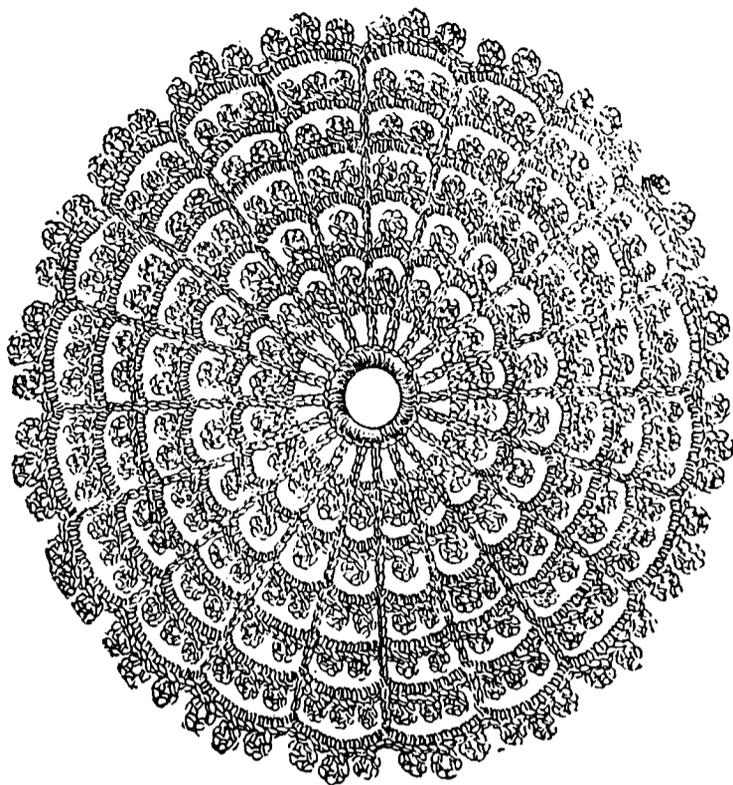
*Mr Bonneville.—Non, c'est ma femme.*

## MODES PARISIENNES



Coiffure dernier genre pour jeunes filles ou jeunes dames, pour théâtre, diner ou soirée.

Cette gracieuse coiffure est très simple à faire, à condition d'avoir les cheveux souples, ce qui s'obtient en les lavant, au moins une fois par mois avec l'antiseptique et en les brossant bien chaque jour. Pour obtenir les ondulations facilement, il faut réparer les cheveux tout autour de la tête et les mouiller avec l'eau du Waver avant de les rouler avec les épingles ou les bigoudis, ensuite, au moment de se coiffer, on réunit tous les cheveux en les relevant très haut et en les maintenant par des petits peignes d'écaille, puis on fait une torsade lâche et l'on forme un double nœud. Ce nœud se fait aussi avec une branche ajoutée, quelques frisures légères garnissent les côtés du front. Cette coiffure se termine en plaçant très en avant un froissé de tulle et un autre plus petit que l'on met dans le chignon.



Étoile au crochet.—Cette rosace que l'on peut faire en coton gris, blanc ou mais comme notre modèle, peut servir pour dessous d'assiette à dessert, de carafe, de tasse à thé. En employant du coton de moyenne grosseur, et en la doublant de transparent de couleur, suivant l'usage auquel on la destine, elle fera aussi de jolis dessous de lit, d'édredons, de chaises, avec du coton fin et en répétant l'étoile autant de fois qu'il le faudra pour la grandeur de l'objet. Ce travail très simple s'exécute ainsi : Monter une chaînette de 30 mailles, la fermer en rond et la recouvrir de petites barrettes sur lesquelles on fait 10 fois 2 barr. dans 2 m. en laissant 1 m. d'intervalle de 2 en 2 barr. séparées chacune dans le haut par 3 m. en l'air ; 2e rang : entre chaque barr., 1 demi-barr., 1 picot de 5 m. en l'air, 1 m. dans la 1re ; 1 demi-barr., 1 demi-barr. sur la barr. du rang précédent et toujours ainsi tout le rang ; 3e rang : entre chaque picot du 2e rang, 1 barr. réparée par 5 m. en l'air ; 4e rang : dans chaque jour du rang précédent, 2 demi-barr., 1 picot, 2 demi-barr. Tous les rangs se font ainsi en augmentant le nombre de m. en l'air et de picots, ainsi que l'indique le dessin d'ensemble.

## VISION DE MAI

Ravissante matinée !  
Oh ! le printemps, cette année,  
S'est surpassé ; je le crois !  
Je médite, assis à l'ombre,  
Et j'entends des voix sans nombre  
Se répondre dans le bois.

Les oiseaux, ces gais poètes,  
Moineaux, pinsons et fauvettes,  
Chantent leur joyeux refrain ;  
La brise est douce et soupire.  
Je vois un ange sourire  
Au fond de l'azur serein.

Pendant son front vers la terre,  
Il entr'ouvre avec mystère  
Son aile aux reflets d'argent,  
Et, de son joli doigt rose,  
Semble montrer quelque chose  
Comme un point éblouissant.

Ce point, que le soleil dore,  
Rayonne ainsi qu'une aurore.  
Quand on le fixe, il grandit...  
Puis, lentement, il embrasse  
L'immensité de l'espace,  
Et l'œil du penseur y lit

Ce mot céleste et sublime  
Qui sur l'éternelle cime  
Resplendit dans le grand jour ;  
Cette parole profonde  
Contenant la loi du monde,  
Et que l'on écrit : "AMOUR !"

JULES FAGNANT.

Fantaisies Lipogrammatiques<sup>(1)</sup>

PHYSIOLOGIE DE LA PÊCHE ET DES PÊCHEURS A LA LIGNE

Sans A

Infortunés poissons !

Depuis le lever du jour, les berges du fleuve Seine sont couvertes d'hommes qui tournent, du bout des doigts, le célèbre scion défini : — Une ficelle et un imbécile des deux bouts. — Peu poli, le poète ! Le crochet, dissimulé sous le ver trompeur, est tendu, objet des convoitises du goujon minuscule !

Infortunés poissons !

Depuis trois mois qu'ils reposent en douce quiétude, les voici derechef exposés et il doivent succomber, victimes innocentes désignées pour les fritures lutéciennes.

Légion est le nombre de gens qu'intéresse cette ouverture périodique ; le 16 juin leur procure une de leurs plus pures joies ; c'est toute une horde et les pêcheurs de Terre-Nouve, qui poursuivent morues et souffleurs, ne sont peut-être point nombreux comme les pêcheurs de Seine ?

(A suivre.)

LOUIS PERRON.

(1) Lip : je laisse ; gramma : lettre.

## BARGAIN NOUVEAU

Mr Rouleau.—Où est donc le comptoir des bargains ?

Le commis.—Il y en a plusieurs, Monsieur, quo cherchez-vous ?

Mr Rouleau.—Je cherche ma femme.

## L'IDÉAL

Alfred.—Quel bonheur si maman habitait le Pôle Nord !

Albertine.—Quelle idée ! Et pourquoi cela ?

Alfred.—Parce que les nuits y sont de six mois.

On doit tailler la barbe et non pas la laisser pousser maigrement ; s'il elle est grisonnante ou de couleurs différentes, employez la teinture de Buckingham laquelle donne une belle couleur brune ou noire.

## UNE RICHE IDÉE

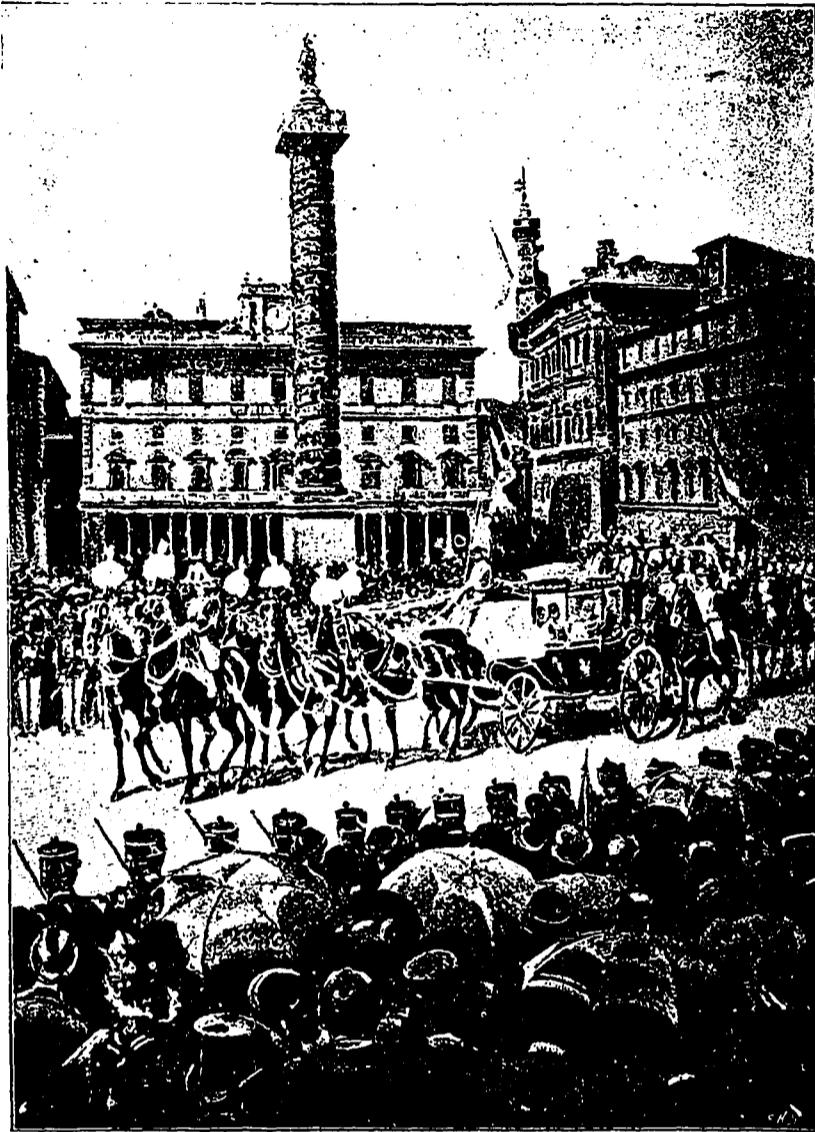


La mère Lachigan.—Eh, là-bas ! qu'est-ce que tu fais donc là, Pierre ? Comment, tu te baigne dans la mer avec ton cochon, d'un froid pareil !

Pierre.—Laissez faire, mère Lachigan, une idée à moi, je suis en train de saler mon cochon avant de le tuer, pour en faire du lard salé.

**PRENEZ L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ DU DR FRED. J. DEMERS,** contre les Maladies Nerveuses et propres à la femme, la Fatigue ou Epuisement Cerebral, Idées Fixes, Scrupules, Débilité Générale. Voir l'annonce.

## CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE



OUVERTURE DU PARLEMENT ITALIEN : LE ROI HUMBERT PASSE SUR LA PLACE COLONNA.

Voici l'inauguration de la vingt-cinquième session dans la Grande Salle du Monte-Citorio, à Rome, du Parlement Italien, au moment où le roi d'Italie, Humbert Ier, accompagné du Prince de Naples, du Duc d'Aoste, du Comte de Turin et du Duc d'Abruzzi, passe sur la Place Colonna.

A rapprocher cette cérémonie imposante de la tentative d'assassinat qui vient d'être commise contre le roi Humbert, à 8 kilomètres de Rome, sur l'historique Voie Appia, le jour du Derby Royal. L'auteur de cet attentat est un jeune paysan de 24 ans, Pietro Acclarito, ouvrier forgeron sans travail et sans domicile. Pietro, qui est né à Artena, dans la province de Rome, a eu une attitude extrêmement énergique quand, après l'attentat, il a été arrêté.

Il s'était précipité sur le roi avec une grande décision et si celui-ci avait été, à ce moment, au lieu d'être tourné vers la route, en train de causer avec le général Ponzio-Vaglia, qui l'accompagnait, il aurait vraisemblablement réussi dans sa criminelle tentative.

Arrêté et solidement attaché, Acclarito se borna à dire aux agents avec un sourire dédaigneux :

— Je n'ai pas réussi ; tant mieux pour lui.

Quand, à la questure, on lui demanda sa profession, il répondit :

— Affamé.

— Comment ? dit le questeur.

— Certainement, reprit Acclarito ; il y a longtemps que ceux qui commandent nous condamnent à mourir de faim ; aussi, aujourd'hui, les maçons, les marbriers, les menuisiers et les serruriers, comme moi, avons changé de profession ; nous avons tous la même, nous sommes des affamés.

— Où demeurez-vous ?

— Où voulez-vous que demeure un pauvre diable comme moi ? J'avais une petite boutique ; j'ai dû la fermer. J'ai frappé à toutes les portes, sans trouver un chien qui voulût m'aider. La faim est mauvaise conseillère. Aujourd'hui, en voyant tant de gens riches et heureux allant jouir de la belle journée, le ventre plein, aux courses, et en pensant que le roi donnait 24,000 francs à un cheval vainqueur, alors qu'à moi personne ne donne un centime, la colère m'a pris et j'ai fait ce que j'ai fait.

Acclarito a déclaré qu'il n'appartenait à aucun cercle politique et qu'il avait agi seul, de son propre mouvement.

Il voulait, il y a quelques semaines, partir comme volontaire pour la Crète et le comité philhellène, siégeant à Rome, l'avait accepté. Une question d'argent l'empêcha de s'embarquer.

Il laissait, paraît-il, échapper des propos menaçants et son propre père

vint, il y a quelques jours, au bureau de police, déclarer ces faits et demander instamment qu'on le surveillât.

La police, — candide comme toujours — n'attacha aucune importance à cela, on fit une courte enquête qui démontra, au dire des policiers, la parfaite tranquillité du jeune ouvrier et ce fut tout.

Le jour de l'attentat de Pietro Acclarito, était le vingt-neuvième anniversaire des noces du roi Humbert et de la reine Marguerite ; curieuse et philosophique coïncidence.

\* \*

Et les puissances attendaient toujours !

Et les Turcs avançaient, avançaient sans cesse et les Grecs reculaient, reculaient, malgré leur bravoure incontestable, devant les gros bataillons que le Sultan, tout "homme malade" qu'il soit, peut encore, paraît-il, aligner sur l'échiquier des champs de bataille.

Et la crise ministérielle, et les bruits d'un attentat possible contre la vie du roi Georges ou ceux, toujours en cours, de sa démission ou de son abdication, s'en donnaient à cœur joie.

Monsieur Ralli, le nouveau premier ministre, n'est pas tendre du tout pour ceux qui l'ont précédé, pas plus du reste que pour les incapables, colonels de cotillon et capitaines de lawn tennis, qu'une intrigue de palais a mis aux premiers rangs de la défense après la folie de la déclaration de guerre.

Ce qu'il a déclaré vouloir, ça été "toute liberté d'agir, sans mandat d'aucune sorte du roi ou de la chambre" et son attitude a été généralement bien accueillie par les journaux et par la population. D'un autre côté, le nouveau ministre des affaires étrangères, monsieur Stouloudis, a déclaré que : "Si l'honneur grec pouvait être racheté par une lutte à outrance, il l'appuierait de tout son pouvoir, mais que, si l'état de l'armée ne permettait pas, sans imprudence, de tenter encore le sort des batailles, il se refuserait énergiquement à persévérer dans cette voie."

Les ministres de la guerre et de l'intérieur, messieurs Tosmados et Théotokis, se sont rendus à Pharsale, afin de s'assurer, de visu, de l'état des forces grecques et d'en informer leurs collègues avant de prendre une décision.

Nous reproduisons une vue du village de Velestino, lequel a donné son nom à la bataille remportée par les troupes grecques ; c'est le moment où celles-ci s'élançaient à la bayonnette pour déloger les turcs des maisons où ils se sont retranchés.

Notre second dessin est un croquis, pris par le correspondant d'un journal anglais, représentant le capitaine Lazos ainsi que trois de ses lieutenants.

Ces quatre officiers appartiennent aux troupes irrégulières qui se sont, volontairement, portées sur la frontière.

\* \*

L'inauguration du Mausolée élevé à la mémoire du général Grant, sur le "Riverside Drive", à New-York, a eu lieu le 27 avril, au milieu d'un énorme concours de populaire et de toutes les ovations qui se peuvent imaginer.

Pour se faire une idée de la foule encombrant les avenues, notons que les lignes du chemin de fer élevé de la sixième et de la neuvième avenues ont transporté, à elles seules, plus de 500,000 voyageurs ; que les tramways à câble de Broadway en ont transporté 100,000 et ceux de la troisième avenue environ 75,000. Il faisait un froid noir et un vent à tout déraciner, ce qui a nui au programme sans empêcher cependant les discours, défilés interminables de troupes, parades de vétérans, d'indiens, etc.

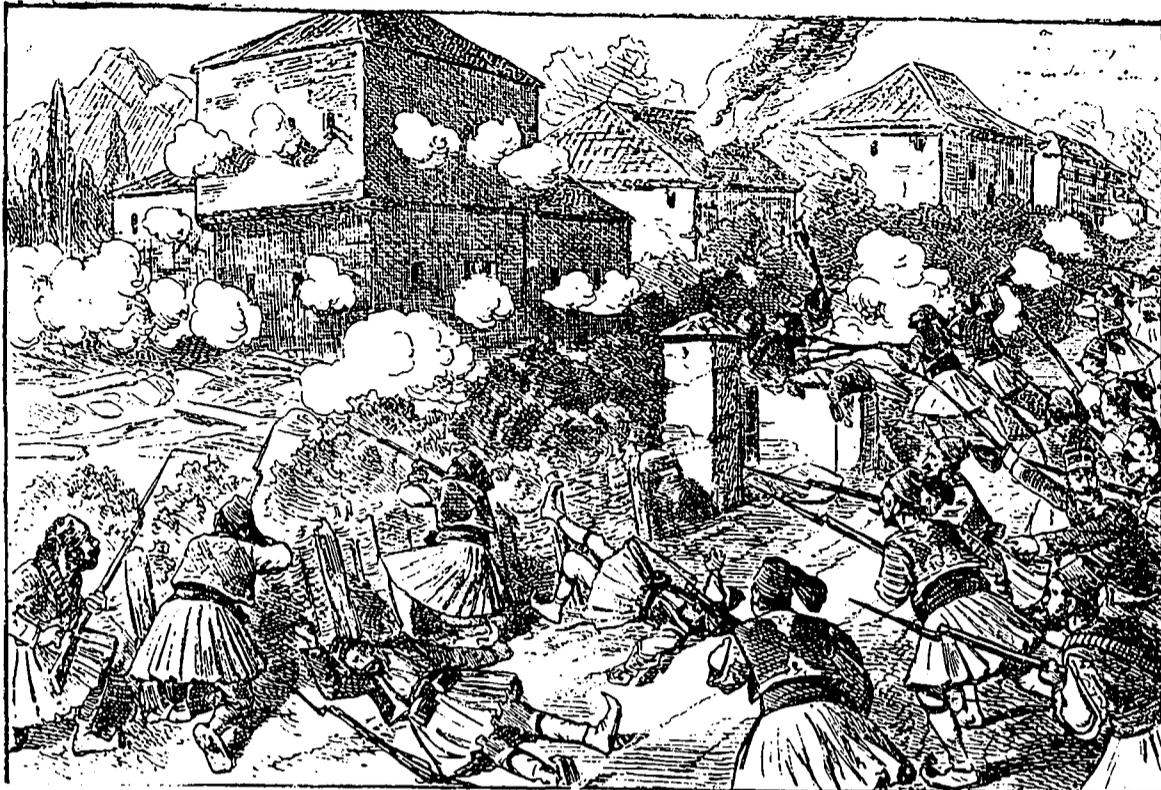
Sur tout le parcours du cortège les plus vives acclamations n'ont cessé de se faire entendre, s'adressant aussi bien à Mr Cleveland qu'au président McKinley.

Il y a eu un chœur de mille voix sous la direction de Damrosch, et le président est allé ensuite s'embarquer, à la 129e rue, sur le "Dolphin", afin de passer la revue des navires de guerre tant américains qu'étrangers. Chaque navire tirait une salve de 21 coups de canon à l'arrivée comme au départ.

Le croiseur "Talbot" représentait la Grande Bretagne, et une superbe



LE CAPITAINE LOZOS ET SES LIEUTENANTS.



UN ÉPISODE DE LA BATAILLE DE VELESTINO.

musique militaire mexicaine, envoyée par le président Diaz, remplaçant un navire auquel le temps avait manqué pour assister à la cérémonie.

Somme toute, la fête du 27 a été une des plus imposantes qu'il ait été donné aux New-Yorkais d'admirer, mais le vent et le froid, vraiment terribles ont, bien certainement, coûté plus de \$100,000 aux spéculateurs malencontreux auxquels la plupart de leurs places, cotées \$75 sur des estrades construites à grand frais, sont restées pour compte, personne n'en voulant même à 50 cents.

En revanche, cette journée a été la journée des musiciens, car il y en avait plus de 6,000 d'engagés à une moyenne de \$8 par tête. \$50,000 d'harmonie plus ou moins agréable! Aussi les rues ont-elles retenti, toute la journée et même la nuit, de fanfares guerrières et de marches plus ou moins discordantes.

A signaler dans le défilé militaire, un tricycle du 69<sup>e</sup> régiment de la Garde Nationale new-yorkaise portant, outre son conducteur en uniforme, la Croix Rouge de Genève et l'annonce de la vente de "Thé froid"!

Il paraît que le tout appartenait à un capitaine du 69<sup>e</sup> aussi ingénieux que pratique, lequel avait eu l'idée mirifique de faire suivre le régiment par cette cantine-ambulance. Cet épisode a été la joie de la journée.

\* \*

Une épouvantable conflagration vient d'avoir lieu à Paris au cours d'une fête de charité organisée par des dames patronesses appartenant à la plus haute société parisienne.

Alimenté par les tentures, les draperies et la nature même de la légère construction provisoire où avait lieu la fête, le terrible élément a, en quelques minutes, transformé ce lieu d'enchantement en un horrible brasier où cent treize victimes humaines ont péri, ou près de deux cents autres ont été plus ou moins grièvement blessées.

On se représente facilement l'affreuse et féroce lutte pour l'existence, les victimes affolées, — on dit que 1,200 à 1,500 personnes assistaient à ce bazar, — se précipitant vers les issues, trébuchant, s'amoncelant sur les corps des malheureux déjà tombés et, finalement, terrassés par l'asphyxie, livrés encore pantelantes aux atroces morsures du feu.

Les détails précis manquent encore, mais ont craint que d'autres victimes n'aient été complètement réduites en cendres.

La majorité est composée de femmes et d'enfants, parmi lesquels les plus grands noms de France. Citons : la Duchesse d'Alençon, la Duchesse de St-Didier, Marquise de Gallifet, Comtesses de Serrurier, de Greffulhe, de la Blatterie, de Viallin, de Subersac, de Carayon-Latour. Les sœurs Guimoux, Thomazeau, Garivet. Madame la générale Wirend. Mme la générale Chevals, Marquise de Florès, Vicomtesse d'Avenel, Mme Moreau, son fils et ses quatre filles. Le Rév. Père Marbeau, le général Meunier, Comte de Bonneval, Vicomte de St-Poirier, Baron de Mackau, Baron de St-Martin, Baron de Laumont, etc., etc.

Paris est terrorisé et les théâtres sont fermés jusqu'à samedi en signe de deuil.

De grandes responsabilités sont en jeu, qu'une enquête découvrirait sans doute, mais de quel goût détestable un journal français de New-York n'a-t-il pas fait preuve en attaquant de pareille façon les infortunés organisateurs de cette fête si

triatement terminée, le Baron de Mackau et la Duchesse d'Uzès!

Un peu de pudeur, confrère; on ne piétine pas sur les morts.

LOUIS PERRON.

#### AFFREUX

*Pitouche.* — Dis, maman, qu'est ce que c'est que des mormons?

*La maman (surprise).* — Ce sont de vilains hommes qui ont chacun plusieurs femmes.

*Pitouche.* — Plusieurs femmes?

*La maman.* — Oui, trente à quarante quelquefois.

*Pitouche.* — Oh, c'est affreux, ça, maman.

*La maman.* — Tu as raison, Pitouche, c'est affreux.

*Pitouche.* — Ah bien, c'est moi qui ne voudrais pas avoir trente ou quarante mamans pour me battre.

#### TROMPÉE

*Mme Gyp.* — Oui, ma chère, il m'a absolument déçue et je suis tout à fait fâchée d'avoir ainsi été trompée.

*Mme Phlyp.* — En quoi donc? Boit-il? Joue-t-il?

*Mme Gyp.* — Non, rien de cela.

Mais avant le mariage il me disait toujours qu'il avait l'habitude de parler en dormant et de raconter tout ce qu'il avait fait dans la journée Et il ne dit rien, rien du tout.

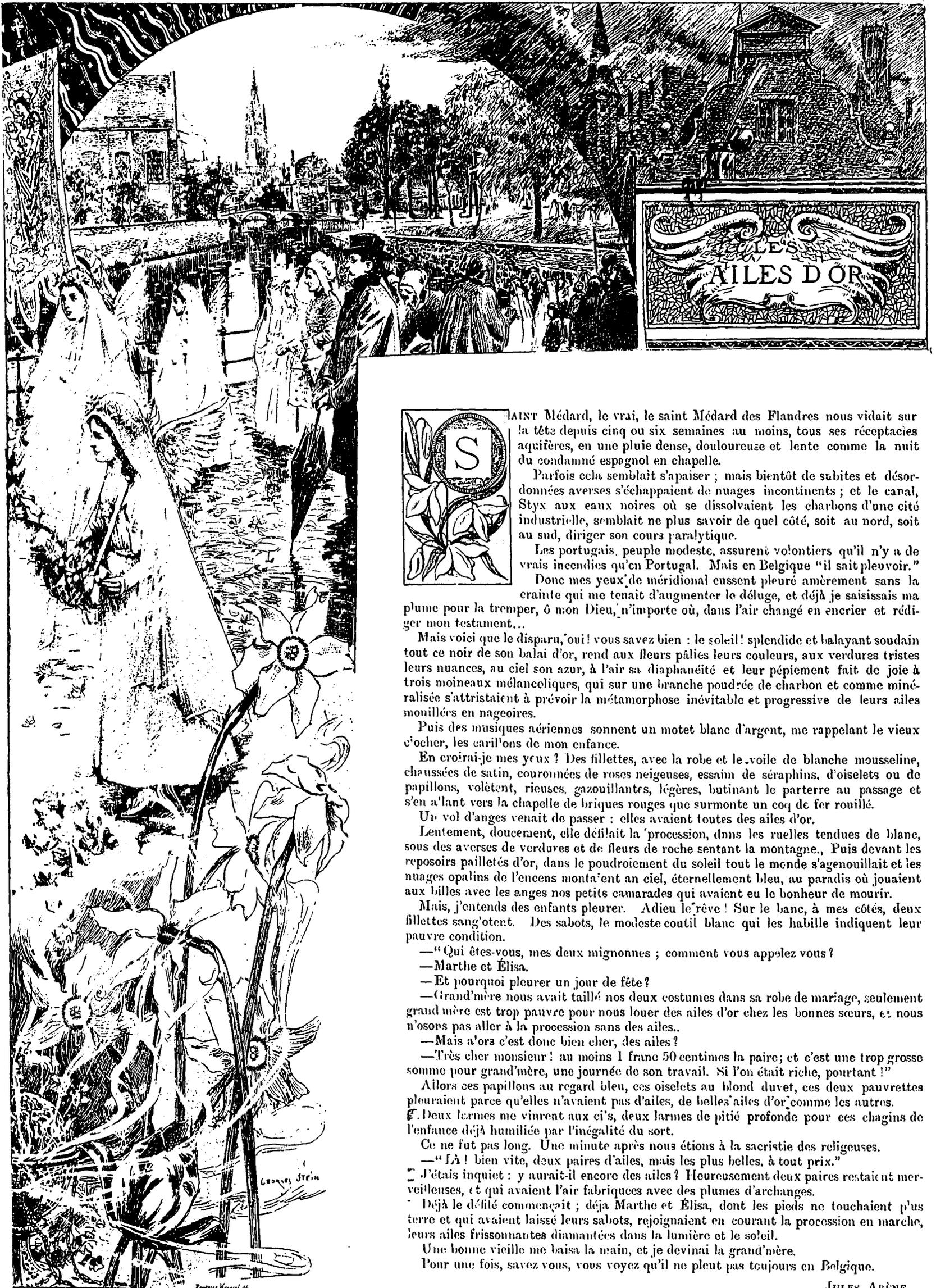
#### SUGGESTION

*Le père.* — Bidou, tu uses trop de chaussures, mon enfant.

*Bidou.* — C'est parce que je suis obligé de trop marcher. Si tu m'achetais un bicycle tu épargnerais beaucoup d'argent.



LE MONUMENT DU GÉNÉRAL GRANT.



**S**AINT Médard, le vrai, le saint Médard des Flandres nous vidait sur la tête depuis cinq ou six semaines au moins, tous ses réceptacles aquifères, en une pluie dense, douloureuse et lente comme la nuit du condamné espagnol en chapelle.

Parfois cela semblait s'apaiser ; mais bientôt de subites et désordonnées averses s'échappaient de nuages incontinents ; et le canal, Styx aux eaux noires où se dissolvaient les charbons d'une cité industrielle, semblait ne plus savoir de quel côté, soit au nord, soit au sud, diriger son cours paralytique.

Les portugais, peuple modeste, assurent volontiers qu'il n'y a de vrais incendies qu'en Portugal. Mais en Belgique "il sait pleuvoir."

Donc mes yeux, de méridional eussent pleuré amèrement sans la crainte qui me tenait d'augmenter le déluge, et déjà je saisisais ma plume pour la tremper, ô mon Dieu, n'importe où, dans l'air changé en encrier et rédiger mon testament...

Mais voici que le disparu, oui ! vous savez bien : le soleil ! splendide et balayant soudain tout ce noir de son balai d'or, rend aux fleurs pâlies leurs couleurs, aux verdure tristesse leurs nuances, au ciel son azur, à l'air sa diaphanéité et leur pépiement fait de joie à trois moineaux mélancoliques, qui sur une branche poudrée de charbon et comme minéralisée s'attristaient à prévoir la métamorphose inévitable et progressive de leurs ailes mouillées en nageoires.

Puis des musiques aériennes sonnent un motet blanc d'argent, me rappelant le vieux clocher, les carillons de mon enfance.

En croirai-je mes yeux ? Des fillettes, avec la robe et le voile de blanche mousseline, chaussées de satin, couronnées de roses neigeuses, essaim de séraphins, d'oiselets ou de papillons, volètent, rieuses, gazouillantes, légères, butinant le parterre au passage et s'en allant vers la chapelle de briques rouges que surmonte un coq de fer rouillé.

Un vol d'anges venait de passer : elles avaient toutes des ailes d'or.

Lentement, doucement, elle défilait la procession, dans les ruelles tendues de blanc, sous des averses de verdure et de fleurs de roche sentant la montagne. Puis devant les reposoirs pailletés d'or, dans le poudrolement du soleil tout le monde s'agenouillait et les nuages opalins de l'encens montaient au ciel, éternellement bleu, au paradis où jouaient aux billes avec les anges nos petits camarades qui avaient eu le bonheur de mourir.

Mais, j'entends des enfants pleurer. Adieu le rêve ! Sur le banc, à mes côtés, deux fillettes sanglotent. Des sabots, le modeste couteil blanc qui les habille indiquent leur pauvre condition.

— "Qui êtes-vous, mes deux mignonnes ; comment vous appelez-vous ?

— Marthe et Élixa.

— Et pourquoi pleurer un jour de fête ?

— Grand-mère nous avait taillé nos deux costumes dans sa robe de mariage, seulement grand-mère est trop pauvre pour nous louer des ailes d'or chez les bonnes sœurs, et nous n'osons pas aller à la procession sans des ailes.

— Mais alors c'est donc bien cher, des ailes ?

— Très cher monsieur ! au moins 1 franc 50 centimes la paire ; et c'est une trop grosse somme pour grand-mère, une journée de son travail. Si l'on était riche, pourtant !"

Alors ces papillons au regard bleu, ces oiselets au blond duvet, ces deux pauvrettes pleuraient parce qu'elles n'avaient pas d'ailes, de belles ailes d'or comme les autres. Deux larmes me vinrent aux yeux, deux larmes de pitié profonde pour ces chagrins de l'enfance déjà humiliée par l'inégalité du sort.

Ce ne fut pas long. Une minute après nous étions à la sacristie des religieuses.

— "Là ! bien vite, deux paires d'ailes, mais les plus belles, à tout prix."

J'étais inquiet : y aurait-il encore des ailes ? Heureusement deux paires restaient merveilleuses, et qui avaient l'air fabriquées avec des plumes d'archanges.

Déjà le défilé commençait ; déjà Marthe et Élixa, dont les pieds ne touchaient plus terre et qui avaient laissé leurs sabots, rejoignaient en courant la procession en marche, leurs ailes frissonnantes diamantées dans la lumière et le soleil.

Une bonne vieille me baisa la main, et je devinai la grand-mère.

Pour une fois, savez-vous, vous voyez qu'il ne pleut pas toujours en Belgique.

JULES ARÈNE.

## L'AVEUGLE

Mon oncle pratique son art en un village extrême de France, tout proche la Suisse et, dans ces régions limitrophes, la contrebande existe comme une sorte d'institution locale, que la loi réprovoque et condamne, mais que les autorités tolèrent faute de pouvoir utilement la poursuivre. Quelques douaniers ne peuvent suffire à surveiller tous les points suspects de la frontière, et c'est un corps entier de gendarmes qu'il faudrait mobiliser pour opposer aux fraudeurs une barrière vraiment infranchissable. Dans ce cas, la répression coûterait plus cher que ne vaut en réalité le dommage.

L'activité de la police se résume donc à certaines démonstrations bruyantes, à des chasses organisées, à des essais de rafles, qui de temps en temps amènent quelques captures, déciment les plus hardis du métier, découragent les plus timides. On ne supprime pas les contrebandiers ; on les gêne seulement dans l'exercice de leur profession pour empêcher que trop d'aise ne les stimule.

Sans cette précaution ils se multiplieraient au delà des proportions acceptables ; car si le métier est rude, il est lucratif ; il est séduisant comme tous les métiers de risque et n'a pas besoin d'apprentissage. Le premier gars un peu solide peut franchir la frontière à travers des escarpements et des ravines, puis rapporter, ficelés sur son dos, plusieurs ballots de tabac, qui s'achètent à bas prix en Suisse pour être revendus cher en France.

C'est en troupe que les contrebandiers travaillent, afin d'être prêts à se porter mutuellement secours au cas d'accident ou d'attaque et, lorsqu'ils doivent s'entendre et se mettre d'accord pour une expédition prochaine ils se réunissent en des auberges ou des chaumières isolées, vers une lisière de bois ou dans un creux de montagne.

Or mon oncle, sûr d'être bien accueilli partout en sa qualité de guérisseur et de médecin, résolut de me montrer un de ces centres de contrebande. Il profita d'une sortie qui devait le rapprocher de l'un d'eux, et, tournant bride avant d'atteindre la frontière, il s'engagea sur un chemin de schilitage, ouvert pour l'exploitation des bois alpestres au pied du versant français.

Afin de m'en laisser la surprise, mon oncle ne m'avait pas décrit par avance le rendez-vous de contrebandiers que nous al-

lions voir. Je m'attendais à pénétrer en quelque repaire de bandits, et ce n'est pas sans une légère émotion que j'avais franchi le seuil. Mais quel repaire et comme aussitôt j'eus honte de mes sottes appréhensions ! C'est qu'à mon regard charmé s'offrait un joli tableau de genre, un tableau dans la manière des maîtres alsaciens. Devant lâtre où chauffe la cafetière, une jeune fille, une blonde au visage doux et pur, file le chanvre et toute son allure est empreinte d'une sorte de grâce innocente. Un peu plus loin, assise sur le rebord de lâtre, une vieille est penchée dans une attitude méditative ; elle semble écouter ; c'est en effet la réalité de son geste ; car elle est aveugle ; je le sais déjà ; mon oncle m'a prévenu. J'eus donc un premier moment de surprise quand, bien avant que mon oncle n'eût parlé, bien avant qu'il n'eût pu se faire reconnaître, elle lui cria :

« Hé ! notre bon docteur ! »

Elle se leva, vint droit à lui, le ramena près de lâtre, le fit asseoir à son côté, lui conta les nouvelles :

Sa Catherine, la jeune fille au type de Marguerite que mon oncle avait récemment soignée, sauvée d'une maladie longue et maligne, venait d'être fiancée. Elle épousait un contrebandier ; pas de mésalliance ; c'est la tradition d'honneur parmi les gens du métier ; ils n'échangent leurs sentiments qu'entre affiliés.

Le fiancé d'ailleurs ne manquait pas de mérites. Il passait non seulement pour le plus beau, mais aussi pour le plus brave, un vrai chef de troupe, un Corse, que les risques et les profits de la contrebande avaient attiré sur les confins de Suisse et de France.

« Il gagne gros ; il ne boude pas à la besogne », conclut la vieille.

Mon oncle approuva le choix, offrit à la mère ses assurances de bonheur, à la fille ses félicitations, auxquelles je joignis aussitôt les miennes.

Mais la vieille ne voulut pas demeurer en retour de politesse avec nous, et vite elle s'empressa de dire :

« Vous aussi vous avez un fier gars, notre docteur. C'est un beau brun, votre neveu. »

Je suis grand et brun en effet ; mais je ne m'attendais guère à cette constatation de la part d'une aveugle. Je la regardai, pour m'assurer si vraiment mon oncle ne m'avait pas trompé. C'est à la suite de brûlures que la vieille avait perdu les yeux, et ses paupières couturées se rabattaient en bourrelets tuméfiés. Pouvais-je hésiter davantage ; elle était bien aveugle.

Sitôt sorti, je fis part à mon oncle de mon étonnement.

« Rien d'étonnant, répliqua-t-il. Pour ce qui est de moi, la vieille me reconnaît simplement à mon pas ; quant à toi, tu as parlé deux fois et tu as parlé debout. Eh bien ! d'après la distance d'où lui tombaient tes paroles, cette vieille a jugé de ta taille. D'après le son de ta voix elle a déduit le teint de ton visage. Tu n'as pas les inflexions langoureuses des b'onds. Rassure-toi, ce n'était pas un reproche, mon garçon. »

Puis brusquement il ajouta :

« Cette vieille infirme, qui ne voit pas clair, tu la croirais incapable de se conduire et pourtant elle est venue tout d'une traite me chercher, quand sa fille est tombée malade. Je demeure à deux lieues d'elle ; elle ne marche pas aisément sans l'appui d'un bâton, tu ne doutes pas de sa cécité complète, absolue ? »

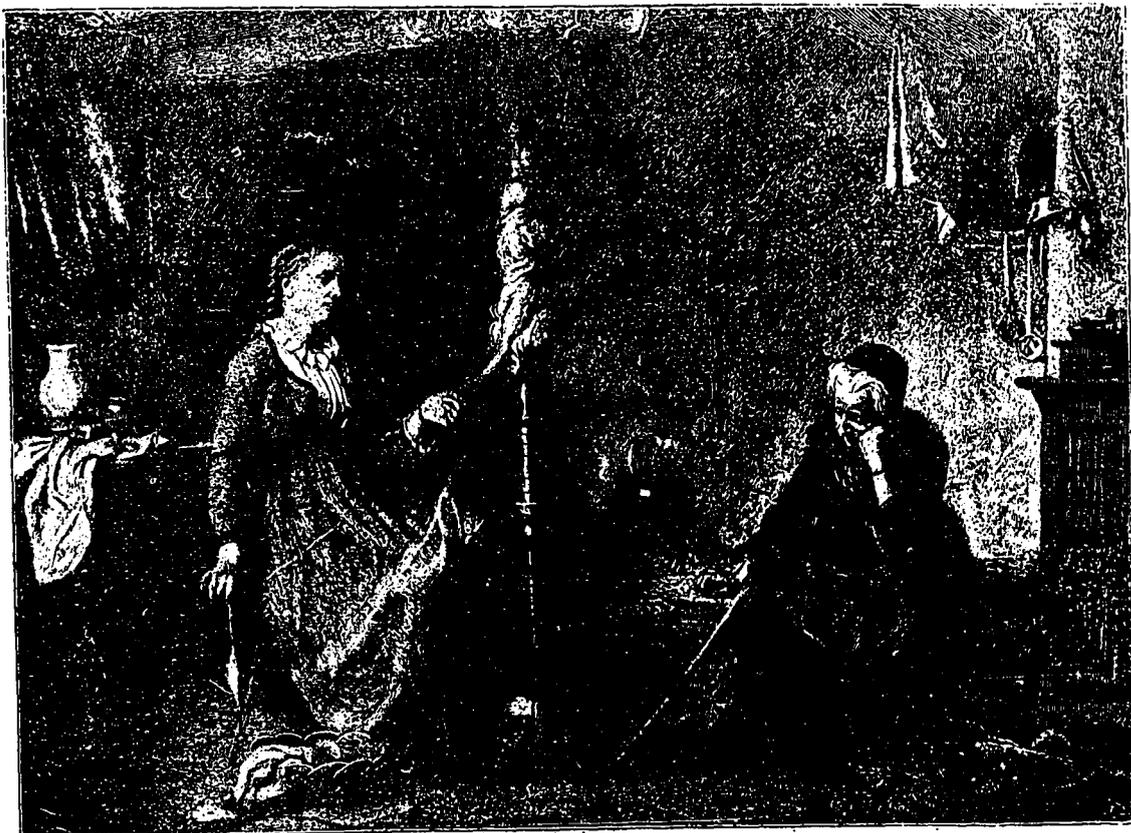
— Non, mon oncle.

— Tu as raison, les orbites sont vides ; eh bien ! elle n'a pas même employé deux heures pour franchir toute seule les deux lieues et pour arriver sans erreur et sans détours jusqu'à ma porte.

— Mais, mon oncle, comment peut-elle trouver son chemin ?

— Fort simplement. Par le contact elle reconnaît avec son pied le sol de la route qu'elle ne quitte pas. Elle a toujours vécu dans ces cantons, les a longtemps pratiqués, alors qu'elle était voyante ; elle en sait les courbes, les montées, les descentes ; elle se souvient d'une distance par le temps qu'elle met à la parcourir, elle reconnaît les endroits d'après les moindres indices : l'odeur d'un champ, la position relative du soleil dont elle sent chauffer les rayons.

Pour se diriger elle fredonne et chante. Suivant la résonance de sa



La vieille semble écouter. (P. 9 col. 1.)

voix elle s'oriente ; ici l'air se concentre, les sons s'étouffent, c'est qu'elle traverse le bois et qu'elle arrive au plus fourré ; là, l'écho se répercute c'est qu'elle longe le grand étang. Privée de la lumière elle voit avec son flair, son ouïe, son tact, elle voit vraiment et peut-être aussi juste qu'avec ses yeux. »

Puis, s'abandonnant à son penchant philosophique, mon oncle me dit pour terminer :

« Ah ! mon cher, quelles forces sont en nous que nous laissons perdre ! »

La vieille du moins n'en perdait rien de ses facultés. En les tenant sans cesse en éveil vers la nature elle s'est appris à suppléer par les quatre sens qui lui restent au cinquième qui lui manque, et par l'aventure dont elle fut à quelque temps de là l'héroïne, on jugera des forces peu communes qu'elle avait développées en elle.

Cela se passa vers le milieu d'octobre. Dès les premiers froids précoces en ces pays de montagnes, les chemins couverts de neige devinrent impraticables ; les contrebandiers sont obligés d'abandonner leur trafic ; avec l'hiver arrive pour eux la période des loisirs.

C'est pour atteindre cette morte-saison qu'avait été retardé le mariage de Catherine ; mais le temps s'en faisait proche et le fiancé occupait la fin des beaux jours à grossir son pécule en vue de sa mise en ménage. Il multipliait les expéditions, s'endurcissait jusqu'à les tenter tout seul, et sans doute avait-il dépassé la mesure des infractions tolérées, car la police se mit en devoir de faire un exemple et de punir la fraude en la personne du plus audacieux des fraudeurs.

Répondant au nom de Pietro, le fiancé, comme tous les Corses de pure origine, avait la main prompte et l'âme farouche ; on le craignait. Les gendarmes n'aimaient pas à se rencontrer sur son chemin.

Or il ne s'agissait plus d'éviter Pietro, puisque l'ordre exprès était donné de s'en saisir ; toutefois ce n'était pas défendu de prendre contre lui des précautions.

C'est chez sa fiancée qu'on avait le plus de chances pour le trouver désarmé. Il s'y rendait en visite le matin après ses expéditions nocturnes et, la veille du jour décidé, deux gendarmes, dès la tombée de la nuit étaient venus occuper la chaumière. Ils avaient inspecté les entrées, les issues, s'étaient rendu compte du meilleur plan à suivre et finalement avaient préparé leur cachette pour l'heure de la surprise au lendemain matin.

De plus on connaissait la sente par laquelle devait arriver le Corse, une vraie sente de contrebandier, coupée de ravineaux et de pentes escarpées, et, bien qu'on n'eût pas l'intention d'engager la lutte sur un terrain si peu propice, on avait pris soin d'espacer de place en place des gendarmes isolés, terrés sous les roches, avec défense d'arrêter Pietro, tant qu'il continuerait à descendre, mais avec ordre de lui fermer tout passage en arrière si, pris de défiance, il s'avisait de chercher à fuir en rebroussant sa route.

Ainsi la seule sente praticable était gardée jusqu'en haut du versant français et, pour avertir à temps Pietro, le sauver des gendarmes, il fallait arriver jusqu'à lui sur le versant suisse. Par quel sentier ? Sur ce point de la frontière on connaît quelques chemins, mais ils ne sont pas fréquentés, étant réputés presque inaccessibles.

Seules d'ailleurs Catherine et sa mère se trouvaient prévenues de l'alarme qui menaçait Pietro ; seule aussi Catherine était assez jeune, assez ingambe pour pouvoir s'aventurer au devant de lui, l'avertir du péril, et, dès le premier instant, les deux gendarmes postés dans la chaumière s'étaient assurés d'elle ; mais ils avaient négligé la mère, la jugeant inoffensive. Les voyants, lorsqu'ils sont adultes et robustes, se tirent assez malaisément des mauvaises passes dans la montagne ; qu'est ce qu'une vieille aveugle pourrait tenter par là ? Donc ils l'avaient laissée libre sans même prendre la peine de se taire devant elle ; il leur suffirait de la mettre à l'ombre pour l'instant opportun.

Cependant vers minuit, l'estomac creusé par la fatigue et la veillée, pour tromper les heures d'attente ils s'étaient sentis faim. Devant eux sur la table, s'offrait un restant de souper, du lard et du pain. Ils s'en appro-

chèrent ; mais, au moment d'entamer la miche, ils cherchèrent un cou-teau qu'ils étaient sûrs d'avoir vu tout auprès. Certainement Catherine ne l'a pas pris ; elle est enfermée dans l'étable... Eh ! mais... mordieu !... qu'est devenue la vieille ?

Ils fouillèrent l'enclos, les alentours de la maison, ils s'avancèrent jusqu'au premier poste sur la sente de la montagne. Recherches vaines. Introuvable resta la vieille.

Seulement quand, à l'aube, Pietro, chargé de son ballot, atteignit le sommet du versant suisse, quand il allait franchir la ligne frontière et passer, sans chance de retraite possible, devant les premiers gendarmes, il buta contre un corps inerte qui lui barrait la sente.

Et c'était la vieille aveugle presque expirante. Elle s'était traînée jusque là.

Elle ne pouvait parler. Toutefois il suffit à Pietro de la voir là, pour comprendre ce qu'elle était venue dire. Après s'être écarté pour cacher sa cargaison dans la montagne, il revint ramasser la vieille ; puis, avec elle dans les bras, il fit retour en arrière jusqu'au premier village suisse ; il était sauvé.

Comme si la vieille avait épuisé ses forces suprêmes en cet effort héroïque, elle eut peine à survivre ; du moins elle resta plusieurs mois malade et, pendant tout ce temps, mon oncle se crut obligé de faire un détour de dix lieues pour aller tous les trois ou quatre jours lui porter les soins qu'elle avait, disait-il, assez vaillamment mérités.

Par quelle puissance de volonté, par quels efforts d'énergie avait-elle pu se frayer un chemin à l'abri de la police ?

On peut supposer encore qu'elle en connaissait un, pratiqué par elle dans le temps de sa clairvoyance ; mais par quel miracle bien plus inconcevable, par quelle subtile divination de ses sens, cette aveugle avait-elle su se reconnaître et rejoindre, sur le versant opposé, la sente à travers les inextricables dédales de la montagne ?

Quand elle fut guérie, mon oncle essaya de l'interroger ; mais il ne put en obtenir que cette réponse insuffisante :

" Cette nuit-là, le vent soufflait dans la direction de la Suisse." La vieille avait suivi le vent.

FERNAND CALMETTES.

## FEUILLETON DU SAMEDI

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 24 AVRIL 1897

# Les Etapes d'un Million

(Suite)

XIII

Trois mois s'écoulèrent sans amener d'incident notable digne d'être cité. Toujours sur ses gardes, Pierre Matrain n'avait rien changé à son genre de vie. Son coffret, qu'il visitait presque chaque jour — quand il ne se savait pas observé — était toujours à sa place ; il n'avait point fait à son contenu un nouvel appel de fonds ; des mille francs changés à Paris, la veille de l'enterrement de son beau-frère, c'est à peine s'il avait dépensé trois cents francs ; le reste était à l'abri de tout regard indiscret.

En habile homme qu'il était, le serrurier de la rue de la Vierge s'était bien gardé de porter sur lui une trop grosse somme ; il n'alla pas au café voisin plus souvent qu'auparavant, il ne fit pas, ce trimestre là, plus d'achats que d'habitude pour le ménage ; personne ne soupçonnait son aventure. Une remarque fut faite, cependant par son entourage, c'est que depuis son voyage à Paris, Pierre Matrain avait pris un certain air important qu'on ne lui connaissait pas auparavant.

Que la commande arrivât ou non, il n'en paraissait ni plus joyeux ni plus triste ; que, devant lui, ses voisins se plaignissent de la reprise assez difficile des affaires, il ne formulait aucune plainte, semblait prendre les choses de haut et se contentait de répondre : " Bah ! cela reprendra ! " Mme Matrain ne l'appelait plus que le philosophe.

Un jour, passant devant la porte de son frère, il s'arrêta un instant pour causer des menus faits de la ville, appris depuis la veille.

Jacques, tout à coup, lui dit à brûle-pourpoint :

— Et mon sac de voyage ?

— Quel sac ?

— Parbleu, celui que je t'ai prêté il y a trois mois, lors de ton voyage à Paris.

— Tu as, ma foi raison ; je te le rapporterai un de ces soirs.

Le jour même, Pierre Matrain tira d'un placard, où il l'avait jeté lors de son arrivée, le précieux compagnon de route ; il l'ouvrit et remarqua que la déchirure de la doublure — cause inconsciente de sa fortune — existait toujours à l'intérieur.

Demander à sa femme de le raccommoder, il n'y pensait guère, car

c'eût été courir au-devant des reproches ; une parole malsonnante aurait pu en amener une autre et faire naître des soupçons, c'est ce qu'il fallait éviter à tout prix. Depuis sa trouvaille, Pierre Matrain voyait des accusateurs partout.

Il passa donc un morceau de toile gommée et mouillée à travers la déchirure, rapprocha les bords de celle-ci sur cette toile et recolla le tout du mieux qu'il put ; vingt-quatre heures après, un œil exercé aurait pu seul reconnaître que la toile avait éprouvé à un moment donné, une solution de continuité.

Le lendemain, dans la soirée, Pierre Matrain, le sac de voyage à la main, arriva chez son frère.

— Voilà ton sac, dit-il, en le déposant sur un tas de meubles dépareillés et de toute forme, qui gisaient dans un coin du magasin.

— Bon, je croyais, en vérité, que tu ne voulais pas me le rendre.

— Ce n'est pas sa valeur, j'imagine, qui eût pu me donner l'idée de le conserver ?

— Le fait est qu'il ne vaut pas cher.

— Alors, je l'achète.

— Certes non, j'y tiens.

— A cet invalide aux trois quarts disloqué ?

— Pourquoi non, puisqu'il me rappelle la défaite d'un ennemi.

— Il ne vaut pas trois francs.

— Tu ne l'aurais pas pour cinquante.

— Garde-le.

— C'est ce que je fais.

Jacques Matrain ne se donna point la peine d'examiner l'objet qui lui était remis, l'avoir entre ses mains lui suffisait ; le lendemain, le tirant du tas de ferraille et de trente-six autres objets sur lequel son frère l'avait abandonné la veille, il le plaça sur une tablette allant d'un bout à l'autre de l'appartement et attaché à chaque bout, par des cordes, aux poutres du plafond. " C'est un souvenir de la guerre, pensa-t-il, qui voudra l'acheter le paiera cher. "

En faisant sa proposition d'achat, Pierre Matrain avait ses vues ; dans le cas où le brocanteur lui eût accordé le sac de voyage pour trois francs, pour toute autre somme même, il se proposait, une fois propriétaire de celui-ci, de le couper en morceaux, d'en brûler les débris et de n'avoir plus à s'en occuper ; ce serait un témoin de disparu.

Au surplus, il y avait songé, à le payer cinquante francs à son frère ; mais c'eût été le comble de l'imprudance. Ce dernier n'eût pas manqué de se demander le motif de cette prodigalité, sachant que Pierre côtoyait la gêne, convaincu, surtout que la valeur réelle de ce sac était dix fois moindre. Bien avisé avait-il donc été en n'insistant pas à cet égard. Ce témoin de sa subite fortune était muet ; dans un an, dans dix ans, on le retrouverait encore dans le lieu où son frère l'avait mis, et d'ici dix ans, selon l'expression mentale de Pierre Matrain, il passerait de l'eau sous le pont du Don.

Au choix, certainement, le serrurier eût préféré rentrer en sa possession, car il n'y a rien de pire que les muets, quand ils témoignent par signes ; pour celui-là, heureusement, il n'y avait rien à craindre ; ses appréhensions étaient donc ridicules et n'avaient aucune raison d'être ; son imagination, depuis quelque temps, battait la campagne, ses terreurs étaient chimériques et ses suppositions insensées.

Pierre Matrain rentra donc au logis presque rassuré. Trois mois du reste, s'étaient écoulés de la façon la plus heureuse : lui seul était resté maître de son secret et nul autre ne le connaîtrait jamais.

Cependant malgré sa force de caractère et sa diplomatie habile, le serrurier n'avait pas été sans se demander plusieurs fois à quoi bon cette fortune, puisqu'il ne pouvait en jouir ?

En jouir, c'était bientôt dit ; mais on ne devient pas millionnaire du jour au lendemain, sans éveiller l'attention de ceux qui vous entourent. Cette improvisation dorée ne peut raisonnablement surgir sans attirer les regards des curieux. Du temps des fées, il suffisait d'un coup de leur baguette magique pour changer Cendrillon en princesse et lui faire épouser le fils du roi ; mais les fées tant pronées par Perrault dans ses contes, sont allées sous d'autres cieux et leurs dons avec elles ; aujourd'hui, notre siècle, prosaïque et matériel au suprême degré, n'admet plus ces fortunes subites, et, curieux comme un vrai fils d'Eve, il veut connaître et je dirai presque toucher du doigt, le pourquoi d'une fortune signalée à son horizon ; vient-elle d'héritage ou du travail, peu lui importe ; seulement il tient à savoir d'où elle vient.

Le serrurier le comprenait sans peine, et ce problème à résoudre n'était pas le moindre de ses soucis. Il ne pouvait, cependant, se priver éternellement des jouissances que la richesse procure ; garder indéfiniment dans son coffret le million qui y reposait eût été folie ; à quoi bon la fortune si elle ne sert à rien ?

Depuis quelque temps, Pierre Matrain avait des envies pressantes de modifier son genre de vie et de le mettre en rapport avec sa situation nouvelle.

Du jour au lendemain, la chose était impossible, à moins de se jeter bénévolement dans la gueule du loup, c'est-à-dire du public, et de se faire dévorer par lui à belles dents. Il ne voyait qu'un moyen, c'était de changer de résidence, d'aller vivre de ses rentes dans une ville du Midi, à Lyon, à Marseille, à Nice, par exemple, cité toute parfumée de ses lauriers-roses, de ses belles avenues d'orangers et caressée à tout instant du jour et de la nuit par le flot méditerranéen.

Cette perspective lui souriait extrêmement ; mais, comme correctif, il y avait Mme Matrain.

Si, pour le public ordinaire, et par caractère plus ou moins indifférent, on peut s'improviser rentier du jour au lendemain, c'est plus difficile, je dirai même impossible pour la femme qui, depuis vingt ans, vit de votre vie, s'assied à la même table et partage votre lit. Herminie n'eût pas manqué, avec la curiosité instinctive que nous lui connaissons, de s'informer du motif de ce déplacement imprévu et des causes de cette fortune subite, que la confection quotidienne des serrures professionnelles n'avait pu procurer. Mme Matrain, mise forcément au courant, il y avait mille raisons de croire que, loin de vouloir partager le doux *farniente* de son mari, elle ne s'empressa indignée, de le dénoncer à la justice, ou tout au moins de le laisser partir seul pour sa retraite dorée.

L'époux parti sous d'autres cieux, et la femme continuant d'habiter sa bonne ville d'Amiens, chacun se fût demandé, naturellement, la cause de cette séparation inattendue et bientôt l'eût apprise ; la nouvelle devenant le thème de la conversation du quartier, l'autorité pouvait avoir vent de la chose, et, comme le réseau télégraphique français relie le chef-lieu de la Somme à celui des Alpes-Maritimes, un beau matin, Pierre Matrain eût vu le commissaire de police et deux gendarmes accourir pour assister à son petit lever et finalement le conduire en prison ; il fallait donc trouver une autre combinaison.

Sur l'entrefaite, toute la serrurerie d'un château voisin en construction fut mise en adjudication ; le mari d'Herminie vit là un débouché, une voie ouverte devant le mener à la réalisation de ses projets. Dût-il y sacrifier un millier de francs, il se rendrait adjudicataire du travail et ferait croire à Mme Matrain que sur les neuf ou dix mille francs auxquels le devis s'élevait, il gagnerait cent pour cent. Quelques entreprises successives lui permettraient, dans un certain temps, de se dire possesseur d'une modeste aisance aux yeux de tous, et, finalement, d'arriver à son but.

Si, par hasard, quelque voisin jaloux venait à prétendre que le train de maison du serrurier était plutôt celui d'un richard que d'un homme à l'aise, il lui serait facile de répondre que, avec les premiers fonds gagnés, plusieurs opérations de bourse suivies de succès avaient fait le reste ; de cette façon, Pierre Matrain n'aurait donc plus rien à redouter, ni des siens ni d'autrui, et il pourrait alors jouir en paix de sa fortune.

Le jour de l'adjudication, tout se passa selon les vœux du serrurier ; l'entreprise lui fut concédée avec un rabais que nul de ses confrères n'avait osé pousser si loin. Un cautionnement de cinq cents francs fut exigé : il le versa séance tenante, à la grande surprise des assistants. Il avait donc le pied sur le premier échelon de l'échelle sociale, il entendait bien monter plus haut et prendre rang dans le monde ; son ambition ne savait plus se contenir, cette vie de contrainte, qu'il menait depuis son retour de Paris, lui était devenue insupportable, à tout prix il fallait qu'elle cessât.

C'était fait.

#### XIV

Six mois plus tard, Pierre Matrain n'était plus reconnaissable.

Comme si tout avait voulu concourir à faire réussir ses desseins, plusieurs commandes importantes lui avaient été allouées. Au dire de ses concurrents, il ne pouvait rien gagner dessus ; mais peu lui importait leurs cancanx intéressés et malveillants ; les concurrents ont-ils jamais fait autre chose que de médire de ceux qui les gênent !

L'atelier de Pierre Matrain s'était enrichi de plusieurs ouvriers ; son travail, à lui, consistait à les surveiller et à donner la direction de la besogne. Quant à manier la lime ou le marteau, il n'en avait garde, c'eût été se mettre à leur niveau. Il ne portait plus le vêtement du patron ouvrier, mais celui de chef de maison solidement assise sur sa base, donnant ses ordres avec une intonation omnipotente qui n'admettait pas d'observations. Après son déjeuner, plus confortable et mieux servi que par le passé, il allait faire sa digestion au café le plus luxueux du quartier commerçant, y jouait quelques parties de piquet ou d'écarté avec les habitués du lieu, y retournait après le repas du soir et rentrait chez lui vers minuit, pour se coucher.

Ce changement, si notable, dans le train de vie de Pierre Matrain, confondait toutes les idées de sa femme et de bien d'autres.

« Est-ce que je me serais trompée sur son compte ? se répétait souvent Herminie ; lui si flâneur, si insoyant de son bien-être, si peu ambitieux, le voilà maintenant ne rêvant plus que la fortune et les jouissances qu'elle donne ; il lui prend, tout à coup, la fantaisie de se lancer dans les entreprises les plus sérieuses, les hommes du métier assurent qu'il court à la ruine, et il réussit, il gagne toujours des sommes considérables. Il y a un an encore, c'est à peine si, avec son maigre travail, nous pouvions joindre les deux bouts, aujourd'hui j'ai de l'or dans mes tiroirs et le poids en augmente de plus en plus ; je n'y comprends rien ; pour peu que cela continue de la sorte pendant quelques années, je crois, vraiment, que nous allons devenir riches. »

Si Mme Matrain trouvait la matière à réflexion, c'était bien autre chose encore chez le frère du serrurier. Jacques s'absorbait littéralement dans ce qu'il appelait la chance extraordinaire de son frère et se creusait la tête pour parvenir à se l'expliquer.

Supposer que le gain qu'il retirait de ses entreprises fût aussi considérable qu'il l'annonçait, ne pouvait venir à l'esprit du brocanteur, les renseignements multiples qui lui avaient été fournis, par les confrères de Pierre, l'ayant complètement édifié à cet égard ; il existait donc une autre cause à cette prospérité subite, mais laquelle ? Voilà ce que Jacques Matrain ne parvenait pas à trouver.

Il y avait un fait certain, indéniable, pour qui voulait y réfléchir, c'est que depuis son voyage à Paris son frère avait fait peau neuve. Il n'était plus le même ni par le caractère, ni comme tenue, ni comme position sociale ; depuis son retour de la capitale, ce changement s'était même fait sentir dans les rapports fraternels.

Avant ce voyage, il se passait rarement un jour sans que l'un des deux vint, soit le matin, soit dans la soirée, faire une visite à l'autre ; on causait une bonne heure des nouvelles de la journée, des faits locaux, des bruits politiques, de la pluie et du beau temps, et chacun regagnait son logis après s'être serré la main.

Depuis six mois c'est à peine si Pierre Matrain avait mis six fois les pieds chez son frère, et quand les circonstances l'y avaient amené, le ton de supériorité qu'il avait pris avait vivement froissé le brocanteur ; ce dernier, de son côté, s'était bien gardé de rechercher le serrurier.

A quelques jours de là, Pierre qui passait rue des Cordeliers, apercevant Jacques sur le seuil de sa porte, ne put faire autrement que d'entrer.

— Comment vas-tu ? demanda-t-il d'un air dégagé, en s'essuyant sur un des vieux fauteuils qui garnissaient le magasin.

— Très bien, et toi ? répartit froidement Jacques Matrain.

— Aussi bien que possible.

— J'en suis fort aise.

— Il y a un siècle que je ne t'ai vu.

— Tes multiples occupations t'en ont empêché sans doute.

— Le fait est que je ne sais où donner de la tête en ce moment, les commandes pleuvent ; tout le monde veut être servi en même temps : c'est à envoyer le métier à tous les diables.

—Je te plains beaucoup, en vérité.  
 —Tu te moques de moi, je crois.  
 —Sois en certain.  
 —Le motif, s'il te plaît ?  
 —Parce que tu prends, depuis quelque temps, des airs d'importance tellement ridicules, qu'on ne peut vraiment qu'en rire, et je t'assure que les rieurs sont nombreux.  
 —Autant que les jaloux, n'est pas ?  
 —Je n'ai pas compté ceux-ci.  
 —Voilà ; je fais mes affaires, je gagne de l'argent, et cela offusque un tas de gens incapables de se produire et d'arriver à rien ; heureusement que je m'en moque comme d'une guigne. Au surplus, qu'ils ne m'échauffent pas trop les oreilles, car je saurais les mettre à la raison ; il y a encore des tribunaux en France, Dieu merci ! et si besoin est, je leur montrerai le chemin.  
 —Tu en serais pour tes frais.  
 —Parce que ?  
 —Parce que trouver que tu prends des airs ridicules n'est pas un cas pendable, et qu'aucun article du Code ne vise ce cas.  
 —Alors tu te mets de leur côté ?  
 —Tu reste du mien, simplement.  
 —Et en bon frère, tu fais des vœux pour que je redevienne misérable ?  
 —Je souhaite, seulement, que tu n'écrase pas les autres de ta sottise vanité.  
 —Je me moque du qu'en-dira-t-on.  
 —Il faut en vérité, que tu aies trouvé un trésor, enfoui n'importe où, pour te donner de tels airs suffisants.  
 A ce mots de trésor, Pierre Matrain pâlit et resta interdit. Jacques s'en aperçut.  
 —Cur, tu ne me feras jamais croire, reprit-il avec une certaine animation, que ta richesse subite ne soit pas due à quelque machination diabolique. Il y a un an, à peine, tu n'étais qu'un pauvre besogneux comme moi, sans un écu d'avance, mais avec de nombreuses dettes à la clef, aujourd'hui, tu tranches du Crésus ; ta modeste enseigne a fait place à une nouvelle en fer doré, sur laquelle on lit : " *Matrain entrepreneur de serrurerie* " ; c'est superbe !  
 Le bourgeron de toile bleue a quitté tes épaules ; un paletot de drap de fantaisie, d'une coupe élégante, l'a remplacé ; tu te contentais, jadis, d'un apprenti, et te voilà à la tête d'un véritable atelier ; dans maintes circonstances tu m'empruntais cent sous pour te faire vivre une ou deux journées ; actuellement tu trouves le moyen de verser des cautionnements de plusieurs milliers de francs pour t'assurer une adjudication au rabais. Tu te nourris comme un nabab, m'a-t-on dit ; les estaminets les plus en renom n'ont pas de meilleur client ; peste ! tu vas vite en besogne : seulement ce n'est pas une raison pour mépriser ceux qui n'ont pas ta chance ; ce n'est pas un motif pour renier ta famille ; elle te vaut bien, je suppose, et n'a point à rougir devant toi.  
 —Je ne te soupçonnais pas si éloquent, répartit Pierre Matrain, d'une voix brève et voilée par la colère ; tu prêches comme le capucin qu'on écoutait l'autre soir à la cathédrale. C'est un talent à cultiver, sais-tu ; s'il ne te conduit pas à la fortune, il peut, du moins, te procurer la gloire.  
 —Oh ! persifle tant que tu voudras, cela m'est égal, je n'en pense pas moins à ton égard.  
 —Et que penses-tu ?  
 —Que tu as décroché un pendu pour lui voler sa corde.  
 —Tiens, c'est une idée.  
 —Ou trouvé sur ton chemin la sacoche d'un millionnaire... sans la lui rendre.  
 Pour la deuxième fois, depuis le commencement de cet entretien, Pierre Matrain devint d'une paleur livide et éprouva un mouvement nerveux qui n'échappa pas à son frère.  
 —Tu es fou, parole d'honneur, reprit-il d'un air fâché ; si tu profites de mes visites pour me lancer à la face des suppositions blessantes, je resterai chez moi dorénavant. La patience d'un honnête homme peut aller loin ; mais, pourtant, elle a des limites, la mienne est à bout, je t'en avertis.  
 —Quoi, tu te fâches ?  
 —Certainement.  
 —Comment, pour une simple plaisanterie tu prends la mouche.  
 —Oui, je la prends la mouche, du moment qu'elle me pique, et je l'écrase sans pitié sous mon talon.  
 —Une d'écrasée, vingt autres bourdonneront à tes oreilles.  
 —Ce bourdonnement me laisse indifférent ; seulement, malheur à celles qui m'attaquent.  
 En disant ces mots, le serrurier de la rue de la Vierge se leva et se dirigea vers la porte.  
 —Tu pars déjà ? demanda le brocanteur.  
 —Oui, j'ai un rendez-vous d'affaires.  
 —Sans rancune, alors.  
 —Bonsoir.

Pierre Matrain sortit sur ces mots.

Son frère parti, Jacques le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il eût disparu au coin de la rue ; il resta debout, à la même place, absorbé plusieurs minutes encore dans ses réflexions ; puis, tout à coup, éclatant d'un rire nerveux et saccadé, il se frappa légèrement le front avec l'index de la main droite.

" Jacques Matrain, murmura t-il, aussi vrai que tu n'est pas un sot, tu trouveras le mot de cet énigme. Ah ! Monsieur mon frère tu le prends de si haut que cela avec moi, tu t'en repentiras, je te le jure ! Deux fois je t'ai vu pâlir à mes questions, j'ai donc visé juste. A nous deux, maintenant, car je veux savoir et je saurai d'où viennent tes écus."

Jacques Matrain dormit mal jusque-là ; la colère bouillonnait en lui, et l'affreuse mégère n'a jamais rempli, que je sache, le rôle de berceuse.

Le brocanteur n'en pouvait plus douter, un mystère planait sur la fortune de son frère ; quel était-il ? C'est ce qu'il fallait trouver. Pour le commun des mortels, Pierre Matrain était un homme heureux en affaires, vis-à-vis duquel le destin s'était montré clément ; pour Jacques, le serrurier était un rusé compère, jouant un rôle déterminé et appris à l'avance, afin de donner le change à ceux qui l'entouraient.

Comment connaître ce secret ? Ce n'était pas chose facile, et d'ailleurs le moyen employé, dans la soirée, ne valait rien ; on n'attire pas les mouches avec du vinaigre !

Ce n'était pas en laissant voir des doutes qu'il arriverait à une certitude ; ce n'était pas en s'aliénant l'esprit de Pierre qu'il le rendrait plus communicatif ; il fallait donc changer de tactique. Pendant quelque temps Jacques Matrain se dit qu'il devrait éviter toute allusion concernant la situation nouvelle du serrurier, et prendre avec son frère, au contraire, un air bon enfant, qui effacerait bientôt la mauvaise impression ressentie la veille ; au besoin, même, il le féliciterait, une occasion étant donnée, sur son entente des affaires, ses marchés avantageux, sa position acquise enfin et toujours de plus en plus brillante. De cette façon, la confiance renaîtrait entre eux, et par une manœuvre habile, le brocanteur finirait bien par se rendre maître du secret qu'il avait tant à cœur de connaître.

De son côté, Pierre Matrain rapportait tout un plan de défense de chez son frère.

" Attention, ami Pierre ; sois sur tes gardes, répéta-t-il à voix basse, et se parlant à lui-même, en regagnant son logis, l'éveil est donné ; Jacques est sur la piste ; deux fois, en vérité, il m'a fait trembler avec ses questions importunes ; ses coups portaient si juste que j'ai failli me sentir démonté. Halte-là ! je ne l'entends pas ainsi et tu ne me tiens pas encore... Dois-je briser-là avec Jacques, ou faut-il le revoir comme par le passé ? Grave problème à résoudre."

Comme offensé, mieux valait cesser toute relation et s'envelopper dans sa dignité blessée ; ce rôle lui donnait une supériorité incontestable.

" Très bien, pensait Pierre Matrain, mais n'oublions pas que je suis dans une position fautive, inavouable ; que j'ai des envieux, des ennemis acharnés à ma perte, qui trouvent que je vais trop vite ; je suis, surtout, sous le coup des soupçons de Jacques ; grand Dieu, s'il savait ? Je ne croyais pas mon frère si clair-voyant ; sans le paraître, il est plus malin que je ne pensais. Aurait-il examiné l'intérieur de son sac de voyage, ce maudit sac que j'aurais dû brûler le jour même de mon retour à Amiens ? Je me demande comment l'idée ne m'en est pas venue ; il n'y avait pas à hésiter, pourtant, et la raison d'un sac de voyage absolument neuf, eût été facile : " Le voyage ayant tout détérioré son sac, je l'ai jeté au vent, en voici un autre à la place ", et tout aurait été fini. Malheureusement, j'ai fait la folie de le lui rendre, et voilà où j'en suis."

Il n'y avait pas à s'endormir dans une sécurité trompeuse, mais veiller attentivement aux moindres incidents qui pourraient survenir. Quant à se brouiller avec son frère, rien ne pressait ; mieux valait noter sa manière d'agir.

Il continuait ses relations, le serrurier oublierait la discussion aigre-douce de la soirée et le verrait de temps à autre comme auparavant ; s'il cessait tous rapports, on resterait ennemis un trimestre, pour la forme, puis, sous n'importe quel prétexte, une réconciliation aurait lieu, dût Pierre Matrain la faire naître.

" Décidément tout n'est pas rose dans le métier de rentier, soupira le serrurier ; mais qui n'a pas d'ennuis en ce monde !"

Pierre Matrain s'arrêta net au milieu de la rue ; une pensée venait de lui traverser l'esprit : " Pour avoir la paix et la tranquillité, si je disais à Jacques qu'ayant trouvé cent mille francs dans son sac de voyage, j'en ai cinquante mille à sa disposition ?... "

Par un violent effort sur lui-même, résultant de sa réflexion, Pierre reprit sa marche.

" Allons donc ! j'ai la berlue, vraiment. Moi, donner cinquante mille francs à Jacques, il faudrait n'avoir pas une once de cervelle

dans la tête ; le malheureux le crierait jusque sur les toits, et tout Amiens le sachant, dame police ne demanderait, un beau jour, si ces cent mille francs me sont tombés du ciel. En vérité, je serais dans un joli pétrin !... Non, cent fois, mille fois non ! Jacques n'aura rien ; les événements d'ailleurs sont si changeants, et les fortunes si mobiles, qu'on ne saurait jamais avoir trop d'argent à soi. Qu'il agisse, au surplus, comme bon lui semblera : j'ai les écus, je reste donc le maître."

Huit jours ne s'étaient pas écoulés que les deux frères se rencontrèrent à la gare de Saint-Roch.

—Tiens, dit Jacques, en faisant deux pas vers le cadet de la famille, par quel hasard je te trouve ici ; tu attends l'arrivée du train de Rouen ?

—Non, ma foi, répondit Pierre Matrain, je viens demander si un wagon de fer est arrivé en gare.

—Moi, j'attends la nièce de ma femme ; elle quitte Evreux pour passer une semaine avec nous.

—Très bien.

—Te verra-t-on ces jours-ci ?

—Peut-être.

—Si je ne craignais pas un refus de ta part je t'inviterais, ainsi que Mme Pierre Matrain, à venir dîner avec nous, jeudi soir.

—J'accepte, répartit vivement le serrurier ; quelle est ton heure ?

—Six heures.

—C'est convenu.

Après avoir échangé une poignée de main, les deux frères partirent chacun de leur côté.

—Allons, cela va mieux que je ne l'espérais, se dit à part soi Jacques Matrain en riant sous cape, Pierre ne songe guère à se fâcher ; il ne saurait être au contraire, d'une plus grande gentillesse.

—Ah ! maître Jacques, répétait le serrurier dans son for intérieur, je savais bien que je te ferais coucher les ponces, Eh ! oui, j'irai à ton dîner de famille, à ton festin de quinzisième catégorie, puisque tu m'en pries, puisque tu as besoin de ma présence pour rehausser le menu que tu peux offrir ; j'en serai quitte pour te rendre ce dîner, chez moi, quelques jours après ; la bonne parente sera juge de ce tournoi culinaire.

Le jeudi soir, Pierre Matrain et Herminie furent exacts au rendez-vous. Endimanchés comme dans un jour de grande fête, ils tenaient à faire sensation.

Chez un brocanteur, les présentations sont vite faites entre invités. La nièce de Mme Jacques Matrain, jeune et jolie, fut la véritable reine du dîner. Pendant l'agape fraternelle, tout le monde fit preuve d'une gaieté charmante et chacun rivalisa d'entraîn pour la plus grande satisfaction de tous.

Jacques Matrain fit une remarque toute intime et qu'il se garda bien de laisser deviner à ses convives : c'est que, depuis qu'il était riche, son frère buvait copieusement, sans réticence, sans gêne aucune et que, plus le vin agissait en lui, plus il devenait loquace. Au dessert, on eût dit un moulin à paroles ; il causait de tout, savait tout, jugeait tout ; Pie de la Mirandolle ne lui venait pas à la cheville.

"C'est bon à savoir, pensa le brocanteur, il me sera facile, une occasion étant donnée, d'en tirer profit."

Le repas s'acheva fort joyeusement ; il fut convenu que le lundi suivant, Jacques, sa femme et sa nièce, viendraient à leur tour festoyer chez le serrurier ; on se quitta dans les meilleurs termes.

Le lundi, Pierre Matrain reçut ses invités, le festin plus somptueux que celui du jeudi, ne fut ni moins gai, ni moins animé. Pierre Matrain de fort bonne humeur, voulant que ses convives emportassent une excellente opinion de ses vins, en déboucha force bouteilles. Comme au dîner précédent, Jacques put constater que son frère se laissait aller à son penchant favori et qu'il se grisait assez rapidement ; sa jactance ne connaissait plus de limites.

"Allons, je tiens mon homme, pensa le cher frère ; le jour qu'il me plaira, j'aurai le mot de l'énigme."

A partir de ce jour il ne resta rien de la froideur de ces derniers temps ; les bonnes relations d'autrefois recommencèrent. Pierre bien tranquille, maintenant, ne songeait plus qu'au bonheur de vivre et non aux questions indiscrètes que son frère lui avait récemment adressées. Jacques s'en souvenait, lui, et n'attendait que l'instant favorable pour les renouveler.

Ce moment approchait.

## XV

Un mois s'était à peine écoulé que, par une brûlante après-midi de dimanche, Pierre Matrain rencontra Jacques à la Hotoie.

—Tiens, que fais-tu là ?

—Je prends un peu le frais ; dans les rues et les maisons, la chaleur est insupportable. Et toi ?

—Moi, je trotte depuis le déjeuner, et je rissole ; c'est à en tomber malade. Ce matin, ma femme est partie pour Doullens, voir une

de ses amies ; me voilà donc seul jusqu'à demain. Veux-tu partager ce soir mon dîner de garçon ?

Un éclair de joie brilla dans les yeux du brocanteur.

—Voilà, ma foi, une bonne idée, répondit-il, avec empressement, où allons-nous ?

—Chez moi.

—Qui s'occupera du dîner ?

—Je le ferai apporter du restaurant.

—Tu as réponse à tout.

—Peuh ! avec de l'argent, il n'y a qu'un mot à dire.

—Chançard, va !

—Quelle heure est-il ?

—Cinq heures.

—Nous dînerons à six ; je te promets un petit festin de Baltazar.

En attendant, allons prendre un verre de madère, cela nous donnera de l'appétit.

Les deux frères entrèrent dans un des nombreux cafés qui avoisinaient l'élégant jardin public et vidèrent, non un verre, mais plusieurs de la capiteuse liqueur. A six heures, on se mettait à table.

Pierre Matrain avait bien fait les choses ; le dîner, commandé à l'hôtel voisin, ne laissait rien à désirer ; chacun y fit honneur.

Le serrurier, qui avait, nous le savons, de bon vin en cave, tenait surtout à ce que son frère lui donnât, une fois de plus, son opinion sur sa valeur. Jacques Matrain s'exécuta de bonne grâce : c'est du velours, du nectar ; jamais aussi délicieuse liqueur avait approché de ses lèvres.

—J'ai meilleur encore, s'écria Pierre Matrain.

—C'est impossible.

—Tu vas voir.

Et le serrurier, tout fier des appréciations fraternelles, déboucha une nouvelle bouteille, remplit les verres jusqu'aux bords, et attendit, l'œil animé, le compliment souhaité.

Exclamations enthousiastes, louanges accentuées jusqu'au lyrisme, Jacques ne trouvait pas d'expressions assez fortes pour exprimer son admiration.

Si le brocanteur, avec une rouerie que chacun comprendra, ne buvait que du bout des lèvres, le serrurier, lui, avalait force verres de vin et ne cessait de renchérir sur son excellence. Sa cave, il le prétendait, du moins, était une des meilleures d'Amiens. Tout roturier qu'il était, il avait le goût aussi délicat que n'importe quel duc ou prince ; le bon vin, d'ailleurs, réjouissant le cœur de l'homme, il adorait le bon vin.

—Tu as mille fois raison, ajoutait Jacques Matrain : jouir de la vie quand on le peut, quoi de plus naturel ?

Cette dégustation, sans cesse répétée, avait produit son effet habituel ; Pierre Matrain était gris. Les fumées du vin le rendaient de plus en plus loquace et son frère, qui suivait avec une attention toute particulière les progrès de l'ivresse, pensa que le moment approchait où celle-ci allait lui permettre d'écarter le voile mystérieux qui lui cachait la cause de la subite fortune fraternelle.

On en était au café.

—Tiens, donne-moi du cognac, dit-il à Pierre, je ne veux plus entendre parler de ton vin, mes ressources ne me permettent pas d'en acheter de pareil.

—Goûte-moi cette eau-de-vie ; j'en ai de plusieurs qualités ; celle-ci est la plus commune.

—Comment, des eaux-de-vie aussi ?

—Qu'est-ce que je n'ai pas, mon vieux Jacques, pourrais-tu me le dire ?

Les petits verres de cognac et de fine champagne prirent successivement le chemin des verres de vin. Le brocanteur s'avouait impuissant à louer de si bonnes choses.

Pierre Matrain était ivre ; ses yeux hébétés ne voyaient plus les objets qu'à travers un nuage qui allait s'obscurcissant de plus en plus ; sa langue alourdie ne prononçait que difficilement les mots ; sa conversation elle-même, sans suite, sans cohésion, devenait fatigante à entendre ; la raison n'était plus là.

Jacques Matrain, les idées aussi nettes qu'en se mettant à table, poussa un soupir prolongé : "Enfin, murmura-t-il à voix basse, le moment est venu !..."

—Ah ! ça, maître Pierre, dit-il en riant, est-ce que tu as déjà sommeil ?

Le serrurier releva un peu la tête.

—Oui, un peu, il fait chaud ici, répondit-il en dodelinant de la tête, la journée a été brûlante et je suis fatigué.

—Va te coucher, alors.

—Quelle heure est-il ?

—Neuf heures.

—Peuh ! Je ne me couche jamais avant minuit.

—C'est l'heure de la bourgeoisie, celle qui a le sac, comme on dit.

—Ah ! oui... le sac, balbutia Pierre Matrain, n'ayant plus conscience de ses paroles : il fait bon avoir le sac... je l'ai, moi... non, c'est toi qui l'as... mais, je l'ai eu quand même..."

Jacques Matrain retint son haleine pour mieux entendre ; son frère, le coude sur la table et la tête somnolente appuyée sur son bras, continua son monologue :

—Le sac... voilà le grand mot lâché... Imbécile de Jacques, qui ne se doute de rien... Pas bête, le Prussien... c'est pas lui qui s'embarquait sans biscuit... oui, il en avait mis plein son sac... Ah ! le bon biscuit... un million, rien que cela, dans la doublure...

Jacques Matrain, les yeux démesurément ouverts, fit un soubresaut ; il commençait à comprendre.

—Et j'entends des idiots répéter chaque jour : "La guerre néfaste, l'atroce guerre..." Mais, crétiens que vous êtes, sans elle serais-je riche ? cet excellent Allemand aurait-il laissé son sac à Jacques ? Par exemple, il n'était pas méfiant. Ce n'est pas moi qui confierais à personne un tel sac de voyage !... Un million en billets de banque, entre cuir et chair : ce sont bien des idées de Prussien. Bête de Jacques, va, ne pas avoir deviné le magot ! Si je n'avais pas été à Paris, pourtant, je ne l'aurais pas trouvé non plus... Dieu de dieu ! quelle nuit : dans la chambre, Lotand mort, sa femme qui pleurniche, et, de l'autre côté du mur, Pierre Matrain, son sac sur sa chaise boiteuse, et un million dedans...

Le serrurier essaya de rire, il ne put en venir à bout.

Son frère, pâle comme un spectre et la sueur lui perlant sur le front, n'avait pas fait un mouvement ; son regard, de plus en plus animé, n'avait point quitté l'ivrogne ; parfois, sa respiration halestante indiquait l'émotion intérieure qui l'agitait et qu'il s'efforçait de comprimer. C'était tout.

Jacques n'en pouvait plus douter, le sac de voyage prêté à son frère, lors de son voyage à Paris, était la cause de sa fortune ; mais des points obscurs restaient à éclaircir. Comment avait-il pu trouver un million dans ce sac, puisque lui, qui l'avait ouvert et manié cent fois, n'y avait rien trouvé ?

Que signifiaient ces mots entre cuir et chair ? Comment supposer qu'un million pût tenir dans un sac de voyage ?

Tout à coup, Pierre Matrain prononça plusieurs paroles inintelligibles. Jacques remit à plus tard ses réflexions et, de nouveau, prêta l'oreille :

—Au diable l'enterrement... il était bon le billet de mille que j'ai changé : ils le sont tous... beau paletot, ma foi ; oui, mais pas si bonne doublure que le sac... Sans la pointe, pas d'effort pour tirer le mouchoir, pas de déchirure... pas de million...

Jacques savait, maintenant, tout ce qu'il lui importait de connaître ; il eut un rugissement de tigre blessé ; sa proie ne pouvait plus lui échapper ; il la tenait dans sa main, il en était maître. Cette fortune subite, qui lui avait causé tant d'insomnies, il en savait donc l'origine, et lui-même l'avait tenue entre ses mains, chez lui, pendant des jours, pendant des mois, et ne l'avait pas devinée. Oui, il n'était qu'un stupide imbécile, comme le disait son frère ; mais la face des choses allait changer ; un million pour un c'était trop ; part à deux, ou sinon c'était une guerre à mort.

—Ohé ! Pierre, s'écria Jacques Matrain, en secouant violemment le bras de son frère, qui ronflait comme un tuyau d'orgue, veux-tu nous faire passer la nuit blanche au milieu de tes liqueurs ?

Le serrurier releva machinalement la tête et se frotta les yeux :

—Est-ce qu'il y a longtemps que je dors, dit-il, d'une voix de plus en plus avinée ?

—Non ; mais il est temps de se coucher. Donne-moi le bras, je vais te conduire à ta chambre.

—Ah ! tu sais, Jacques, c'est gentil à toi, balbutia, du mieux qu'il put, l'homme au million ; c'est d'un bon frère, cela ; du reste, les frères sont toujours là, pas vrai ?

—Comment donc, répliqua le brocanteur, la fraternité ? il n'y a que cela de vrai sur la terre. Allons, au lit !

Et, prenant Pierre sous le bras, il le souleva de dessus sa chaise, non sans s'y reprendre à plusieurs fois ; lorsqu'il fut debout, voyant que la montée de l'escalier qui conduisait à sa chambre allait devenir un chemin inaccessible pour l'ivrogne, Jacques prit son frère dans ses bras, comme une mère prendrait son enfant ; en quelques enjambées il atteignit l'étage supérieur, déposa le serrurier sur son lit ; descendit, ferma la porte du dehors, et regagna son logis.

L'intéressante révélation qui venait de lui être faite avait chassé le sommeil des yeux de Jacques Matrain. En arrivant dans son magasin, le brocanteur alluma un reste de bougie qu'il trouva sous sa main, et, montant sur une table qui garnissait ce coin de l'appartement, il atteignit ce fameux sac de voyage afin, en examinant l'intérieur, de se rendre un compte exact de la scène de la trouvaille, telle que son frère venait inconsciemment de la raconter.

Le regardant de près, il aperçut la déchirure ; vingt fois il avait ouvert l'objet en question sans se douter qu'elle existât ; le soin que Pierre avait mis, du reste à la dissimuler, demandait un œil exercé pour la découvrir.

—Ainsi, se dit le brocanteur, voilà d'où est sorti le million. Etais-je bête, de ne pas l'avoir deviné tout d'abord, dès que le hasard m'a jeté ce sac voyage entre les mains ! Par le fait, qui aurait sup-

posé un tel trésor dans un endroit pareil. Ce qui me confond, c'est de l'avoir vu la propriété d'un soldat ? Après tout, le drôle cachait peut-être son jeu.

—Ah ! maître Pierre, quel réveil inattendu pour toi, car tu penses bien que les choses n'en vont pas rester là. Peste ! un million, rien que cela !... part à deux, cher ami, comme de bons frères que nous sommes ; tu ne diras pas que je suis exigeant ; au pis aller je pourrais exiger tout ; ce sac m'appartient et, par conséquent, son contenu ; j'en suis possesseur par droit de conquête, c'est vrai ; mais si la Prusse nous dépouille de deux provinces, pourquoi aurais-je des scrupules à garder ce sac allemand ? La question reste donc à vider entre nous.

—Si j'en juge par l'année qui vient de s'écouler et le silence prémédité de Pierre pendant cette période, la rétrocession de cinq cent mille francs, pas un sou de moins, va être un tantinet difficile à obtenir ; mais quand le cher frère verra que je ne badine pas et que je suis maître de son secret, il faudra bien qu'il s'exécute.

—Maintenant, autre histoire : dois-je entamer dès demain ce délicat chapitre ? Faut-il attendre quelques jours, afin de lui donner le temps d'oublier son ivresse de ce soir et ses confidences si sincères, puisque elles ont été faites sous l'empire du vin ? Je vais réfléchir à cela ; la nuit n'est pas de trop pour me permettre de prendre une décision. Allons, allons, la journée n'est pas mauvaise ; au lit, il est tard et c'est le cas où jamais de faire des rêves d'or."

Jacques Matrain monta à sa chambre ; minuit sonnait à la Cathédrale.

## XVI

La journée du lendemain se passa sans incident.

Jacques avait décidé de ne rien brusquer, d'attendre chez lui la visite de son frère, et de voir si un souvenir, si vague qu'il fût, des révélations de la soirée, lui était resté dans la mémoire.

Si le brocanteur n'eût écouté que son premier mouvement, il serait allé de l'avant et aurait même provoqué une explication nette, catégorique, sans périphrases, sur le sujet à approfondir ; mais, ainsi qu'il l'avait dit, la nuit avait porté conseil : A quoi bon provoquer une esclandre ; était-il nécessaire que tout Amiens sût la brouille des deux frères, dans le cas où le serrurier ne voudrait pas entendre raison ? Fallait-il raconter, à tout venant, l'histoire du sac de voyage ? Le public serait-il disposé à y ajouter foi ? La police elle-même laisserait-elle se propager ces bruits sans se mêler de la chose ? Pour essayer d'obtenir un demi-million ne courrait-il pas le risque de perdre le million tout entier ? Mieux valait donc agir avec prudence et par persuasion ; le succès serait peut-être difficile à remporter ; qu'importe ! il fallait opérer sans heurt, sans bruit ; sous le manteau de la cheminée, selon l'expression vulgaire ; si Pierre refusait d'acquiescer, eh bien, on irait plus loin !

Le mercredi suivant, dans la soirée, Jacques Matrain aperçut son frère au bout de la rue et paraissant se diriger, en promeneur, de son côté.

—Enfin ! murmura à mi voix ce dernier.

Jacques, qui se tenait près de la porte d'entrée, revint dans le fond de la pièce et changea de place quelques menus objets, afin de se donner une contenance.

Pierre Matrain entra.

—Eh bien, que deviens-tu donc, dit-il à son frère, depuis dimanche je ne t'ai pas revu ?

—C'est bien ta faute, répondit le brocanteur, tu soignes tes invités à les rendre malades pendant plusieurs jours.

Le serrurier se mit à rire bruyamment.

—Comment, reprit-il d'un air étonné, tu as été indisposé ?

—Tu es superbe, en vérité, tu me donnes un repas de Gargantua : vins de choix, liqueurs superbes, tout le confort d'un lord anglais, et tu voudrais que l'estomac ne se ressentit pas de ces absorptions inaccoutumées et si variées ?

—Peuh ! regarde-moi, suis-je malade ?

—Non, maintenant ; mais lundi tu aurais pu l'être.

—Pourquoi cela ?

—Parce que nous avons bu autant l'un que l'autre, j'imagine.

—J'ai la tête solide.

—Oui, sur tes épaules.

—Je ne me grise jamais.

—Farceur, va ! répliqua en riant Jacques Matrain, et en secouant, de sa rude main, l'épaule de son frère.

—Comment, farceur ?

—Rappelle-toi donc que tu n'avais plus le sentiment des choses, lorsque je t'ai quitté ?

—Je ne me rappelle rien ; j'étais fatigué par la chaleur, voilà tout.

En entendant les cinq premiers mots que le serrurier venait de prononcer, Jacques poussa un soupir de satisfaction.

—Voyons, ajouta Pierre Matrain, prenons-nous un bock de bière ?

—J'allais te le proposer, mais ici ; comme tu le vois, je suis seul pour une partie de la soirée et je ne puis quitter le magasin.

—Soit !

Les deux frères passèrent dans la pièce à côté, prirent place autour de la table et, la bière servie, continuèrent la conversation.

—Alors tu as trouvé notre repas de garçon à ton goût ?

—Excellent, exquis.

—Et mes vins ?

—Premier choix.

Pierre Matrain se rengorgea avec une fatuité ridicule.

—A quelle heure es-tu parti ?

—Un peu avant minuit ; tu dormais sur un coin de la table ; j'ai eu toutes les peines du monde à te décider à aller te coucher.

—La fatigue, comme je te le disais tout à l'heure.

—Et les vapeurs du vin, ne t'en déplaît.

—Tu intervertis les rôles.

—Le crois-tu, vraiment ?

—J'en suis sûr.

—Mais, grand enfant, songe donc que tu n'étais plus capable de rien discerner.

—C'est trop fort, par exemple ; sache que j'avais ma raison et que si l'un de nous ne savait plus mettre deux idées bout à bout, c'était toi.

—Alors tu t'en tiens là ; tu avais ta raison, tu n'as prononcé que des paroles sensées ?..

—Certainement.

—Dont tu comprenais toute la portée ?

—Sans doute.

—Et qui était bien l'expression de ta pensée ?

—Assurément.

—Eh bien, donne-moi, je t'en prie, quelques éclaircissements au sujet de ton monologue, pendant que tu avais le coude sur la table et la tête dans ta main, car je n'y ai rien compris.

—Que veux-tu dire ?

—Je cite : " Le sac... Ah ! oui, le sac... il fait bon avoir le sac... "

Pierre Matrain devint d'une pâleur cadavérique.

Jacques continua :

—... " Je l'ai, moi... non, c'est toi qui l'as... mais je l'ai eu quand même... Imbécile de Jacques, qui ne se doute de rien... "

—Ah ! ça, s'écria Pierre Matrain en se levant vivement, qu'est-ce que tu me chantes avec tes rengaines ?

—Attends donc un peu j'aille jusqu'au bout.

—Il faudrait être idiot pour t'écouter d'avantage ; si tu rêves des insanités, n'en poursuis pas les autres.

—Ce sont tes propres paroles ; je n'ai pas fini...

—Fais-moi grâce du reste. Tu avais bu, quoi, et tu me racontes des divagations bachiques ; cela n'a rien d'intéressant.

—Prends que ce soit des divagations, mais écoute :

—Pas bête le Prussien... il a dû être marin... c'est pas lui qui s'embarquera sans biscuit... il en avait mis plein son sac... Ah ! le bon biscuit... un million... dans la doublure."

Pierre Matrain s'appuya, la main au mur de l'appartement ; il étouffait.

—Qu'as-tu donc, lui demanda son frère avec calme, tu parais souffrant ?

—Ce n'est rien.

—Veux-tu que nous ouvrons les fenêtres ?

—Non.

—Assieds-toi.

—Je pars ; un peu d'air me fera du bien.

—Attends un instant.

—Non, non, s'écria le serrurier avec colère, je veux sortir.

Sans ajouter un mot de plus, le brocanteur donna un tour de clef à la porte et mit cette clef dans sa poche.

—Assieds-toi, reprit-il le plus tranquillement du monde et causons comme des frères.

—Je veux sortir, te dis-je, repartit Pierre Matrain, avec une exaspération croissante, ou, sans plus tarder, j'enfonçe la porte...

—La porte enfoncée, tu ne sortiras pas sans que je veuille ; tiens-toi donc tranquille.

Pierre Matrain, furieux, lança un vigoureux coup de pied dans le panneau de la porte et le fit voler en éclat. Avant qu'il eut le temps d'exécuter un second mouvement, Jacques l'avait soulevé dans ses mains comme il aurait fait d'un enfant, et le maintenant devant lui de toute la force de ses poignets :

—Je te répète, reprit-il, que tu ne sortiras d'ici que lorsque je voudrai.

—Brigand !..

—J'ai essayé de te parler en frère, maintenant je vais te parler en juge...

—Au secours ! à l'assassin !.. cria Pierre Matrain.

—Ta vie n'est pas en danger, tu le sais toi-même, et quoique tu fasses tu m'entendras.

Le serrurier faisait les plus grands efforts pour s'échapper des mains de Jacques, mais sans succès ; serré comme dans un étau, il se sentait impuissant à y parvenir.

—Puisque le monologue — le tien — ne te plaît pas à entendre ce soir, poursuit Jacques Matrain, j'entame un dialogue : L'an dernier, lorsque tu es allé à Paris, tu m'as emprunté un sac de voyage. Là-bas tu as trouvé, entre le cuir épais du dessus et la doublure du dedans, grâce à une déchirure dont celle-ci porte encore la trace, la somme rondelette d'un million. Il me faut cinq cent mille francs et je te tiens quitte...

—Tu es fou, ricana le serrurier, au comble de l'exaspération.

—Tu sais bien le contraire. Ce sac était le mien ; c'est mon indemnité de guerre pour avoir logé des soldats allemands, ce qu'il contenait m'appartient donc.

—Tu es bon à envoyer aux aliénés de Clermont.

—Je suis bon pour toucher un demi-million et je l'exige avant quarante-huit heures.

—Je n'ai rien trouvé ; je ne sais ce que tu veux dire.

—Et ta prospérité subite ?

—Je la dois à mon travail.

—Et ton train de maison ?

—Tu m'ennuies ; je n'ai pas de comptes à te rendre.

—Tu m'en rendras, pourtant, de bonne amitié ou de force. N'osais donc pas de nier : il y a six mois que je te surveille, que je t'épie sans que tu t'en doutes. L'an dernier, tu n'étais qu'un pauvre hère, tirant le diable par la queue, comme je le fais en ce moment ; depuis ton voyage à Paris, tu es revenu tout autre : ta suffisance, ton orgueil et ta nouvelle manière de vivre ont montré, aux yeux les moins clairvoyants, que tu te trouvais à l'abri des besoins de la vie, et qu'une fortune t'était échue. Le commun des mortels a supposé, peut-être, que les entreprises t'avaient été favorables, c'est-à-dire rémunératrices. Quant à moi, j'y ai vu clair, tu as perdu sur elles ; elles t'ont servi, seulement, à masquer ton bien-être ; le million trouvé dans mon sac de voyage te permettait d'agir de la sorte. En te demandant non le million, ainsi que je pourrais le faire, je serais dans mon droit ; je n'en réclame que la moitié, tu ne peux donc me refuser. Il te restera cinq cent mille francs. Avec pareille somme, puisque tu n'as pas d'enfants, tu n'as rien à craindre pour l'avenir...

—Assez de tes sottises. Je te sommes de me donner ma liberté. Lâche-moi donc !..

Faisant un nouvel effort Pierre Matrain recula de deux pas, sans pouvoir se débarrasser de l'étreinte fraternelle.

Il s'ensuivit une lutte acharnée, affreuse, terrible ; les coups pleuvaient, de part et d'autre, avec une furie croissante ; la colère, la rage de la vengeance aveuglaient les deux frères, on eût dit des bêtes fauves s'entre-déchirant pour s'assurer une proie. La table renversée, les meubles se brisant avec fracas, les vitres cassées et tombant sur le pavé de la cour avec leur tintement cristallin, les cris de ces forcenés dominant le tout, tel était le spectacle qu'offrait, à ce moment, l'arrière-boutique du brocanteur.

Les voisins, attirés aux fenêtres par le vacarme d'en bas et les vociférations des combattants, descendirent en foule et pénétrèrent dans le magasin. Les femmes criaient à tue-tête : " Ils vont se tuer, allez chercher les gendarmes ! " Des gamins prirent ce commandement à la lettre et allèrent dans la rue voisine, au poste de police, requérir l'autorité. Deux gendarmes et plusieurs agents arrivèrent aussitôt sur les lieux et enfoncèrent la porte pour arriver jusqu'aux combattants. Il était temps :

Jacques, hors de lui, furieux, tenait son frère râlant sous son genou. Pierre avait le visage en sang ; Jacques les vêtements en lambeaux et un œil presque sorti de l'orbite : c'était hideux !

Les agents arrachèrent le brocanteur de dessus sa victime, non sans peine et non sans recevoir eux-mêmes force horions. Une minute encore et un crime eût été commis.

Jacques se débattait de toutes ses forces décuplées par la colère :

—Voleur, criait-il à son frère, que deux agents venaient de relever, tu me le rendras ce million... je ne t'en laisserai pas un centime... il est à moi... mon sac en sera la preuve...

—Allons, calmez-vous, dit le brigadier de gendarmerie, qui ne comprenait rien à cette dispute.

—Me calmer ? reprit Jacques, les yeux injectés de sang... quand il m'aura rendu mon million ; ce n'est plus cinq cent mille francs que j'exige, c'est la trouvaille tout entière.

—N'écoutez pas mon frère, ajouta Pierre Matrain, il est fou.

—Non, je ne suis pas fou ! voleur, brigand !..

Le brigadier commença à comprendre qu'il y avait en jeu une question d'intérêt et que celle-ci avait allumé la querelle.

—Voyons, demanda-t-il à Jacques, que réclamez-vous à votre frère ?

—Le million qu'il m'a volé.

—Le million ? répéta étonné le brigadier.

—Oui, le million qu'il m'a pris dans mon sac de voyage.

L'agent de la force publique regarda Jacques Matrain d'un air qui semblait dire : " Je crois, effectivement, qu'il perd la tête. "

Pierre, comprenant ce jeu de physionomie, repartit aussitôt :

—Puisque je vous dis qu'il est fou.

Jacques ne tenait plus en place ; n'écoutant que sa fureur, arrivé au paroxysme, il bouscula et frappa à coups redoublés tous ceux qui se trouvaient sous sa main, les voisins, les agents ; le brigadier, lui-même, reçut un formidable coup de poing en pleine figure et eut son habit déchiré.

C'en était trop, enfin ; il n'y avait plus à parlementer avec ce forcené.

—Emparez-vous de cet homme, coûte que coûte, dit le brigadier aux agents, et conduisez-le en prison ; il apprendra à ses dépens ce qu'il en coûte de résister à la loi et d'assommer ceux qui sont chargés de la faire respecter.

Les trois agents se jetèrent sur Jacques Matrain. Pendant cinq minutes, ce fut une lutte nouvelle et plus ardente que jamais ; la fureur décuplait les forces du brocanteur ; les agents avaient le visage ensanglanté.

Malgré tout, ils se rendirent maître de cet enragé, le ficelèrent de manière à ne lui laisser aucune liberté de se mouvoir, et la charrette à bras, dans laquelle il transportait les meubles d'occasion qu'il achetait ou vendait, servit à le conduire jusqu'à la prison de la ville.

Mme Matrain, rentrant chez elle quelques instants après, fut mise au courant de la scène scandaleuse qui finissait et resta seule gardienne du logis.

Procès-verbal fut dressé, le soir même, par le brigadier, et l'arrestation de Jacques Matrain maintenue. Depuis trop longtemps déjà, les agents de la force publique avaient eu à souffrir des violences de ceux qu'ils avaient mission d'arrêter ; il était temps que la rébellion prit fin ; il fallait un exemple ; le brocanteur en servirait.

Pierre Matrain fit mander chez lui sa belle-sœur. A peine remis de son émotion, mais la figure enflée démesurément et y voyant à peine, il voulait lui raconter à sa façon la querelle dont s'entretenait tout le quartier.

—En voilà une affaire, s'écria la femme de Jacques, encore tout effarée ; qu'avez-vous donc pu avoir ensemble ?

—Mon frère est perdu fou, fou à lier, repartit le serrurier.

—C'est impossible.

—C'est la vérité.

—Comment, dimanche, vous étiez les meilleurs amis du monde et aujourd'hui vous vous assassinez ?

—Ce n'est pas moi qui suis l'assassin en tous cas, vous n'avez qu'à me regarder pour en avoir la preuve.

—Enfin, qu'y a-t-il eu entre vous ?

—N'ayant pas vu Jacques depuis notre dîner, ici, je suis allé, ce soir, pour lui serrer la main et prendre de ses nouvelles. Les premiers instants de notre entrevue n'ont rien présenté d'extraordinaire ; il m'a offert un verre de bière que j'ai accepté ; puis, tout à coup, il s'est levé et m'a tenu les propos les plus incohérents.

—Quels propos ?

—Il prétend que je lui ai volé un million.

—Seigneur Jésus !... un million !...

—Cui, je lui ai dérobé un million, il ne sort pas de là.

—Est-ce que nous avons jamais eu une somme pareille en notre possession.

—Il paraît.

—Où cela ?

—Dans un sac de voyage.

—Vous dites ?

—Un sac de voyage, celui du Prussien, qu'il me prêta il y a un an, lorsque j'allai à Paris.

—Bonté du ciel !... le pauvre homme n'a plus sa tête.

—C'est ce que je vous répète. A l'entendre, ce million était entre le cuir et la doublure.

La femme de Jacques Matrain, malgré l'envie qu'elle avait de pleurer, ne put s'empêcher de sourire.

—Non, c'est impossible, reprit-elle, tout cela est une mauvaise farce que vous inventez.

—Je n'invente rien ; je dois même ajouter que Jacques m'a réclamé cinq cent mille francs pour sa part, et que, sur mon refus, naturellement, de les lui donner, il m'a pris au collet, comme un furibond, m'a battu comme plâtre et m'aurait étranglé si la police n'était venue à mon secours.

—Nous voilà dans un fameux pétrin, soupira la belle-sœur du serrurier ; qui a pu provoquer cette démence passagère chez Jacques ? jamais je n'ai remarqué rien de pareil dans ses actes ou dans ses paroles.

—La chance qui, depuis quelque temps, me poursuit dans mes entreprises, me paraît lui chiffonner singulièrement l'esprit.

—C'est vrai.

—Plusieurs fois, il m'a lancé des mots aigre-doux, qui me donnaient le droit de supposer qu'il nourrissait une certaine jalousie à mon égard.

—Ça, je l'avoue.

—Eh bien, que faut-il de plus ? Cette idée s'est ancrée dans sa tête, son imagination lui a donné des proportions gigantesques. Où il y avait quelques milliers de francs, il a entrevu un million : le raisonnement faisant place à l'hallucination, cette dernière lui a montré, non le travail accompli, mais un sac de voyage, et Amiens compte un insensé de plus.

—Vous m'effrayez.

—La perspective est sombre, je le reconnais.

—La nuit va le calmer, peut-être, et demain, quand il sortira de prison, espérons qu'il aura tout son bon sens.

—Sortir demain, y pensez-vous ?

—Pourquoi non ? Est-ce que vous voulez porter plainte contre lui ?

—Il le mériterait ; mais je m'en garderai bien. Le rapport du brigadier le charge assez sans que je vienne à la rescousse.

—Comment, il y a un rapport de la gendarmerie ?

—Circonstancié, ne vous en déplaît : rébellion à la force armée, tapage, coups et blessures aux agents, injures, sévices graves. Tenez-vous pour satisfaite s'il n'en attrape que pour six mois...

—De prison ?...

—Sans doute.

—Allons donc, vous voulez m'épouvanter !

—Si vous ne me croyez pas, allez aux informations.

—Que voulez vous que je devienne, alors ?

—Quand il s'absente, est-ce que vous ne faites pas marcher le commerce comme s'il était là ?

—Il ne s'est jamais absenté six mois. Et puis, je n'ai pas d'argent mignon ; dans huit jours j'aurai à payer le terme de location, comment ferai-je ?

Une pensée machiavélique traversa l'esprit de Pierre Matrain :

—Voyons, reprit-il, en adoucissant le ton de sa voix, avez-vous confiance en moi, et contrairement à votre mari, croyez-vous que je sois meilleur qu'il ne le dit.

—Je n'ai jamais eu à me plaindre de vous.

—Eh bien, je paierai votre terme ; si même, ce que je crains, Jacques subit une condamnation et reste éloigné quelque temps de sa maison, vous prendrez vos repas ici, et je pourvoierai, autant que je le pourrai, à vos besoins.

Mme Matrain demeura dix secondes sans répondre, tant son étonnement était grand.

Faisant un pas vers son beau-frère, elle lui prit la main et la serrant avec force :

—Oh ! merci, dit-elle, merci, vous êtes bon...

—Quand vous verrez Jacques, vous lui direz comment je me venge.

—J'y vais de ce pas, et certainement oui, je lui raconterai votre générosité.

—Si vous voulez m'en croire, n'y allez que demain ; d'ailleurs, je ne sais s'il vous serait permis, à l'heure où nous sommes, d'être admis près de lui ; puis il est toujours sous le coup de sa lubie, de son million. Laissez-le dormir cette nuit ; demain, peut-être, il y aura quelque amélioration dans son état d'esprit, et une certaine clairvoyance dans ses idées.

—Il faut l'espérer.

—N'en doutez pas, il va vous parler de son sac allemand, de ma trouvaille, de mon voyage à Paris, que sais-je ?

—Qu'il s'en avise, il sera bien reçu.

—Que lui direz-vous ?

—Qu'il n'a pas le sens commun ; que sa pauvre cervelle est malade et qu'il nous laisse tranquille avec ses sottises.

—Maintenant, il pourrait se faire que vous fussiez appelée à donner votre avis à l'autorité, au sujet de ce prétendu million ; dans l'intérêt même de votre mari, je vous engage à dire la vérité. Si vous paraissez croire que Jacques a jamais eu cette somme en sa possession, vous aggravez son cas ; dame Justice lui demandera de quel droit il n'a jamais parlé de ce sac de voyage qui, par le fait, ne lui appartient pas, mais à un ennemi de la patrie, et devient alors la propriété de la nation ; si, au contraire, vous laissez entendre à ses juges que le malheureux a un dérangement cérébral, et que la fortune dont il parle n'existe que dans son imagination troublée, vous lui rendez le plus grand des services. Que peut-on faire à un insensé ? Un procès ? Ce serait peine perdue. D'un seul coup, l'accusation tombe d'elle-même ; les injures aux agents, les vêtements déchirés, les sévices au brigadier et à ses hommes, tout cela devient bagatelle et la poursuite est abandonnée ; vous comprenez ?

(A suivre.)

## FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 3 AVRIL 1897



En même temps, l'officier touchait légèrement l'épaule de Maurice du plat de son épée.

## LA CAGE DE CUIR

PREMIÈRE PARTIE

Le Montreur d'Ours

IV

(Suite)

—Je le lui ferai prendre d'heure en heure dit-il à M. Minières, je la veillerai.

—Moi aussi, répliqua le docteur, qui s'intéressait de plus en plus au sort de la blessée. Le temps de prévenir M. de Prévannes.

—Ah! mon Dieu! s'écria le professeur, est-ce ce jeune homme dont la fiancée s'est noyée et est si épouvantablement morte la veille de son mariage? Tous les journaux ont rendu compte de cet horrible accident...

—Lui-même.

—Nous en avons bien parlé, Margaret et moi... Pauvre enfant!... Malheureux jeune homme!... et le vieillard conclut avec un douloureux soupir: A tous les angles de la vie, on se heurte à des douleurs contre lesquelles nulle consolation, nul remède ne sauraient prévaloir.

M. Minières s'éloignait, annonçant son prompt retour.

Ayant retrouvé Maurice, il lui annonçait qu'il allait passer la nuit auprès de Mlle Rhumster.

—As-tu besoin de moi? lui demanda M. de Prévannes. Nous sommes retenus ici jusqu'à la fin de l'après-midi de demain... Avant cette heure, nous n'aurons point de train express.

—Jusque-là, tu n'as donc pas besoin de moi.

—Non, certes. Soigne cette malheureuse enfant.

—Hélas! j'ai bien peur que ce ne soit en pure perte... Tu l'as vue, quand elle est montée dans le wagon!... Un véritable souffle... Or, étant donnée la quantité considérable de sang qu'elle a perdue, j'ai bien peur que ce souffle ne soit sur le point de s'éteindre, de s'envoler... Elle me passerait entre les bras, cette nuit, que je n'en serais nullement étonné.

—Pauvre enfant!...

—Elle, ce n'est rien encore... Elle n'a pas conscience de son état... Mais c'est le père, le malheureux père, qui se rend parfaitement compte de l'imminence du péril, et qui va assister, en en suivant les progrès, à l'agonie muette de sa fille, sans pouvoir la sauver... sentant son impuissance... Lui!... l'un de nos maîtres... l'un des princes de la science!

—Oui! c'est atroce...

—Tu vois, mon pauvre ami, qu'il n'y a pas que toi de malheureux!...

—Hélas!... que font les douleurs de l'un aux tortures de l'autre!...

—Tu as raison... Mais il faut regarder à côté de soi... et, quoi que l'on puisse voir, va, on acquiert promptement la certitude que le bonheur n'est qu'une bien minime exception.

Le docteur, après s'être fait servir un repas quelconque, ne prenant que le temps de tordre et d'avaloir, rejoignit promptement M. Rhumster, toujours assis auprès du lit de sa fille.

Margaret était toujours dans le même état, toujours aussi faible... anéanti dans le même épuisement !

Le père, assis, impassible, le glacial désespoir peint sur son visage, ne la quittait pas des yeux.

Il serra la main de son nouvel ami, l'amitié est comme l'amour : en certaines conjonctures elle franchit bien des étapes, et d'un mouvement de tête, lui montra cette angélique figure, cette tête de sainte, dont la blancheur se confondait avec celle de l'oreiller.

—A-t-elle bu ? demanda M. Minières.

—Quelques cuillerées... par force... Toujours aussi abattue... La syntaxie (épuisement) est complète.

Et en prononçant ces derniers mots, le pauvre être devint tout autant livide que sa malheureuse enfant.

Le docteur Minières s'était installé de l'autre côté du lit.

De temps à autre, il se levait, interrogeait le pouls de la blessée, les battements de son cœur.

Et avec un violent chagrin il constatait qu'ils allaient en diminuant peu à peu, avec une désespérante persistance.

La potion, quelque réconfortante qu'elle pût être, n'était pas suffisante pour ramener à la vie ce triste et faible corps épuisé.

Et les heures succédaient aux heures, n'amenant aucun revirement en ce torturant état de choses.

Bien plus, le maître et l'élève, — ne peut-on donner ce titre au jeune docteur, — évitaient d'échanger un regard, dans la crainte d'y lire la même pensée.

Tous les deux attendaient l'issue fatale !...

Le docteur calculait que l'âme de la pauvre enfant s'envolerait aux premières lueurs du jour.

Vers le milieu de la nuit Margaret sembla sortir de sa torpeur...

D'une voix blanche, faible, qui semblait déjà revenir de l'autre côté de la vie, elle appela :

—Père ! Père !...

A genoux, le vicillard était déjà auprès d'elle, à épier la pensée de son enfant dans ses yeux sans regards, buvant son souffle.

—Père ! Père !... Vous êtes là ?...

—Oui ! aimée !... Oui ! Je suis là !... Tu penses bien que je suis là !... Je ne t'ai pas quittée !...

—Oui ! Oui !... Je sais... Vous êtes si bon... Père chéri !!! Si bon ! Et vous aimez tant votre Margaret !

—Oui ! Je t'aime bien !... fit sourdement M. Rhumster, comme un écho désolé.

—Et je vais vous faire bien du chagrin !... mon père chéri !... parce que !... parce que... je vais vous quitter... Je le sens bien... Je vais rejoindre ma chère maman... Pauvre père chéri !... Comme vous êtes malheureux !...

La moribonde s'arrêta... haletante, pour reprendre un peu de forces.

—Qui pleure là ? demanda-t-elle, qui donc verse des larmes ?... Vous pleurez aussi... Papa... Mais... ça n'est pas vous... Vous... Je vous vois... père chéri... Vous êtes tout auprès de moi... Qui donc est là ?...

—C'est le médecin ; le médecin français, répliqua le professeur. Il a voulu rester avec toi... pour ne pas me laisser seul... Tu sais bien... le docteur français.

—Celui qui... n'a plus fumé !... Oui... Je me souviens... Il ne faut pas qu'il pleure... Je le remercie de ses soins... Mais il ne faut plus pleurer... Je ne souffre pas !...

Elle s'arrêta... Les mots devenaient inintelligibles.

—Etait-ce la fin ?...

Depuis quelques temps, durant le cours de cette scène déchirante, une pensée persistante avait pris naissance dans l'esprit de Charles Minières.

Et, bien qu'il s'inclinât devant la science éclatante du professeur... cette pensée finit par se faire jour, et simplement, il lui demanda, essuyant ses yeux encore pleins de larmes :

—Mais, cher maître... vous... qui avez écrit ce si remarquable traité sur la transfusion du sang... permettez-moi de vous demander... pourquoi ne la tenteriez-vous pas sur votre enfant ?

D'un mouvement nerveux, Hans Rhumster haussa les épaules.

—Et... où en prendre... du sang ?... Ce n'est pas le mien qui peut servir ?... Un sang vieux, appauvri... Autrement !... Ah ! de grand cœur, la chérie, je le lui donnerais jusqu'à la dernière goutte...

Nous sommes au milieu de la nuit, comment trouver une femme sûre... saine... et qui consentirait... à prix d'or...

—Mais, une femme... n'est pas indispensable, cher maître...

—Vous avez raison, mon cher enfant... J'ai moi-même opéré une femme, il y a plusieurs années... d'un cancer... Son mari consentit parfaitement à lui donner de son sang... Et la femme fut sauvée !... Elle vit encore... Mais ici... où trouver... du sang !...

Et le vicillard se tenait la tête à deux mains.

—Mais, il y a le mien, cher maître, fit simplement Charles Mi-

nières... J'ai trente-six ans... solide comme un roc... Une santé de fer... Je n'ai jamais été malade... Je remercie mon pauvre père de m'avoir doté d'un sang très pur... Jamais une rougeur... Jamais un bouton... Je vous offre le mien... Il doit y avoir des médecins à Aarau... des appareils.

M. Rhumster était en proie à une émotion inexprimable. Il plongea ses yeux dans ceux de Charles Minières en lui disant :

—Vous feriez cela !... Vous feriez cela !... vous !...

—Mais parfaitement.

—Vous me donnerez de votre sang ? ? ?

—Mais, de grand cœur... Et ce n'est pas un grand sacrifice que je vous ferai...

—Oh ! mon enfant !... Ne dites pas cela...

—Seulement... faisons vite... Il faut courir la ville... réveiller... le temps presse...

Le professeur arrêta Charles Minières.

—Il n'est besoin de personne... Tout se trouve dans l'une de mes malles... On les a apportées ici, toutes intactes. Elles viennent d'arriver...

—Alors, dépêchons-nous...

Puis, se reprenant :

—Vous possédez l'appareil dont vous êtes l'inventeur ?...

—Oui, j'avais toujours l'idée, voyant le dépérissement progressif de ma pauvre enfant, de tenter un remède héroïque, cette opération suprême, puis, j'hésitais. C'est tellement grave !...

Ici, bien que l'opération de la transfusion du sang soit généralement connue, quelques courtes observations sont peut-être nécessaires.

La transfusion du sang consiste à prendre une certaine quantité de sang à une personne saine et de bonne volonté et à l'injecter ensuite avec précaution et lenteur dans l'une des veines du sujet anémique ou malade, la veine ayant été ouverte au préalable.

L'opération, très simple en elle-même, est excessivement dangereuse et réclame des précautions minutieuses et infinies.

En effet, une simple bulle d'air pénétrant dans la veine et arrivant au cœur de l'opéré occasionnerait immédiatement la mort.

Ceci rappelé incidemment, nous revenons au professeur Hans Rhumster.

—Vous connaissez mon appareil ? demanda-t-il au docteur Minières.

—Oui, tout au moins la description. Comprenant parfaitement les dangers de l'injection succédant à la saignée, qui oblige à mettre le sang qui doit être injecté à l'air libre... vous avez imaginé un tube avec pompe double. L'un des orifices du tube pénètre dans la veine de la personne chez laquelle on prend le sang, l'autre dans la veine du sujet chez lequel on le propulse... Le vide étant fait dans le tube... le sang se précipite et peut être injecté au degré de la chaleur vitale sans avoir recours à un chauffage qui peut l'épaissir en route, aux bulles d'air qui peuvent le pénétrer, l'empêcher...

—C'est bien cela... attendez...

Et M. Rhumster sortit durant quelques instants et revint bientôt après, tenant dans ses mains une boîte renfermant l'instrument transfusant.

Le docteur Minières avait déjà mis habit bas, découvrait son bras rond et nerveux jusqu'à la saignée et le tendait au professeur.

Celui-ci avait hâté ses préparatifs.

Il faisait fonctionner le tube, y préparait le vide... Il avait déjà pris le bras du docteur.

Soudain, il s'arrêta, et le repoussant bien loin de lui :

—Eh bien !... non ! non !... Je ne le ferai pas... ce serait mal... Ce serait un crime !...

—Et pourquoi, cher maître ?

—Parce que... je ne suis pas certain de l'appareil. Il y manque un perfectionnement dont je n'ai pas encore pu découvrir... Pour lui donner la perfection, comment dirai-je ?... la *sûreté absolue*... Avec mon instrument... la pompe qui puise le sang... est susceptible... à la rigueur, d'emmagasiner une molécule d'air, qu'elle peut envoyer au sujet qui donne son sang... Ma conscience se refuse à opérer dans des conditions semblables... Ce n'est qu'après avoir fait construire l'appareil, avoir publié sa description dans les revues médicales, que j'ai été frappé de la possibilité de ce danger... Non ! Non !... Ce serait un crime !

—Allons ! mon maître, répliqua énergiquement Charles Minières, pas de sensiblerie... Si vous aimez mieux, pas d'enfantillage. La vie de votre enfant est en jeu... Vous le savez mieux que moi... Il s'agit de la sauver... Elle est complètement exsangue... Je peux bien courir un danger pour lui rendre l'existence... Tous les soldats qui vont au feu ne meurent pas, que diable !... Et un médecin est un soldat qui constamment se trouve au feu, en face du mortel péril... Allons ! vite, mon maître... dépêchez-vous... Je le veux... Je le dois... Et votre enfant est en danger de mort...

—Mon enfant !... Mon enfant !... fit le vicillard en prenant la

tête de Charles Minières à deux mains et en l'embrassant avec toute son âme. Que Dieu vous bénisse et vous sauve !... Oui, que Dieu vous bénisse, mon cher enfant !...

—Allons ! Allons !... Nous nous attendrions après.

Et pour la seconde fois M. Minières tendit son bras nu au professeur.

Et la main de celui-ci, de tremblante et nerveuse qu'elle était tout à l'heure encore, devenait soudainement adroite et ferme.

Et il pratiquait les deux incisions, engageait le tube dans les deux saignées, puis il commençait l'opération.

Sans accroc, sans temps d'arrêt, elle s'accomplissait régulièrement.

Le sang arrivait chez la pauvre moribonde, affluant à son cœur qui était en train de cesser de battre, lui donnant les énergies de l'existence, disons le mot : une seconde vie !

Mlle Rhumster recevait ainsi trois cents grammes de sang, savamment et sûrement dosés, de par la main expérimentée de son père.

Le miracle opérait !

Sa respiration saccadée devenait régulière, les mouvements du cœur reprenaient leur vitalité.

L'opération réussissait !!

Lorsque l'appareil fut remis dans sa boîte, que de solides et adroites ligatures eurent cerclé le bras du docteur et celui de la jeune fille, le professeur Hans Rhumster se laissa aller sans force dans un fauteuil et il se mit à trembler comme un enfant.

La réaction s'opérait.

La frayeur, après coup, s'emparait de lui.

Ce n'était plus le même homme.

Promptement, cependant, il redevint maître de lui, et tendant la main à Charles Minières :

—Monsieur, lui dit-il gravement, je vous dois plus que la vie...

—C'est entendu, cher maître... Mais je vous en prie, ne me remerciez pas.

—Laissez-moi parler... Je vous dois bien plus que la vie... Vous avez une première fois sauvé mon enfant et moi-même.

—Ça, mon cher maître, ça n'est plus moi, c'est Prévannes !... Il est d'une force herculéenne, Prévannes... Sans lui, nous n'en serions point venus à bout.

—Vous me rendez une seconde fois ma fille, que je croyais à jamais perdue... Et je suis impuissant à vous témoigner ma reconnaissance.

—Mais si, mon cher professeur, vous me la témoignez très bien, au contraire...

—Et voyez... reprit le vieil Hans Rhumster, tout radieux, voyez la métamorphose... La voilà qui s'endort, calme, paisible... sa respiration égale, ses lèvres qui reprennent leur couleur.

—Eh bien ! docteur, quand vous aurez besoin d'une seconde séance et d'un autre litre, pardon de ma trivialité, mais j'éprouve le besoin de plaisanter... tant !... tant !... ma foi !... je puis le dire... tant je suis heureux de votre bonheur... Maintenant, parlons sérieusement... Vous comprenez bien que je tiens à avoir des nouvelles de *ma* malade ?

L'aube blanchissante commençait à filtrer à travers les persiennes. Mais ce jour, qui devait éclairer l'affreux désespoir d'un malheureux père, apportait avec lui l'espérance et la joie...

—Je vous avouerai, reprit bientôt le docteur, que je commence à me sentir quelque peu las... Aussi vais-je dormir pendant cinq ou six heures... et je crois qu'il ne faudra point me bercer. Je me sens courbaturé par ce maudit chemin de fer...

—Et le sang perdu !...

—Oh ! la petite suppression !... Ça ne compte pas !...

—Au revoir, mon enfant, mon fils ! prononça d'une voix émue le professeur.

Et, ouvrant les bras, il pressait avec une affection touchante le docteur Charles Minières sur son cœur.

Charles Minières avait dit vrai.

On n'eut nullement besoin de l'inviter au sommeil, il s'endormit, tel une souche, et aurait certainement dépassé les six heures fixées par lui, si le père Auguste, inquiet de ne pas le voir arriver, ainsi qu'il disait lui-même, au rapport, n'avait pénétré dans sa chambre. Il était accompagné de M. de Prévannes.

Comme d'une chose toute naturelle, Charles Minières les mit immédiatement au courant des dramatiques incidents de la nuit.

—Brave cœur ! lui dit Maurice, je te reconnais bien là.

—Avec ça que tu n'en aurais pas fait autant.

—Je ne dis pas... Mais enfin...

—Si tu avais vu ce malheureux père... Ah ! il n'était pas permis d'hésiter. D'ailleurs, l'idée ne m'en serait jamais venue...

Le père Auguste réfléchissait et ponctuait la conversation des deux amis de quelques "oui !" très accentués.

—A quoi pensez-vous ? monsieur Auguste lui demanda M. Minières.

—A tirer quelque profit de l'incident... A le rendre utile à notre projet.

—Que voulez-vous dire ?

—Ah ! voilà. J'ai une idée... C'est un brave homme que ce père-là... Et après le service que vous venez de lui rendre, vous pouvez avoir confiance en lui, il ne vous trahira pas.

—Et alors ?

—Alors ! il faut aller le trouver et lui raconter toute notre affaire, nos doutes, nos craintes... nos espérances... A votre tour il faut lui demander un service, il ne vous le refusera pas... Il faut lui demander de nous aider à retrouver et à rejoindre le comte de Malthen... Et tout de suite, encore.

—C'est une idée, répliqua Charles Minières, bien que ça ait un peu l'air de vouloir faire payer immédiatement le service que je lui ai rendu.

—Nous n'avons pas le choix des moyens. Et on doit saisir l'occasion par son cheveu unique. Dépêchez-vous.

—Evidemment, le professeur ne te refusera pas appuya Maurice de Prévannes.

En un tour de main, le docteur s'habillait et se présentait à la porte de l'appartement de M. Hans Rhumster.

Celui-ci vint au-devant de lui, les deux mains tendues.

—Mon cher enfant, nous pouvons bénir Dieu... Margaret ne s'est pas réveillée... Elle dort toujours d'un profond sommeil. Oh ! que je suis heureux !... Heureux autant qu'un homme peut l'être, quand cet homme est père... Si vous voulez, nous allons assister à son réveil... Et alors vous pourrez juger et jouir de votre œuvre.

Ils s'approchèrent alors tous deux du lit où la jeune fille, paisiblement, reposait.

Au bout de quelques secondes, ses paupières battirent, ses yeux s'ouvrirent... Et elle regarda son père avec une clarté, une vivacité qu'elle était bien loin de posséder la veille.

—Papa !... cher papa !... j'ai dormi, dit-elle. J'ai dormi longtemps, bien longtemps... Et je me sens mieux, mon père bien-aimé !... Bien mieux !... On dirait, mais oui, papa... oh ! que c'est donc bizarre, on dirait que j'ai faim.

—Eh mais ! c'est un excellent signe que cet appétit-là, mademoiselle, fit gaiement le docteur Minières, et il ne faut pas laisser refroidir ces bonnes dispositions.

Le père offrait à son enfant un menu délicat. Un œuf brouillé, six huîtres et deux grands verres de vin de Champagne.

C'était bataille gagnée, c'était ville prise !...

La science, l'abnégation, le dévouement, luttant de compagnie avaient obligé l'odieuse visiteuse à battre pour longtemps en retraite !

Puis, quand, au moyen d'une réfection raisonnable, Margaret eut repris quelques forces, son père lui raconta la conduite de Charles Minières... sa simplicité.

—Allons ! mon cher maître, disait le docteur, vous me faites rougir... Une affaire si simple !... Mais, je vous en prie... La chose n'en vaut pas la peine.

Margaret, profondément émue, remerciait à son tour.

—Je vous dois la vie ! dit-elle, je ne l'oublierai jamais !

Avec le tact et la générosité qui faisaient le fond de la nature de l'excellent garçon, il disait en termes émus combien il était heureux du succès de l'opération, et de la surprenante métamorphose qui s'était si rapidement opérée chez la jeune fille, puis il attirait le professeur à l'écart, lui disant :

—Cette première transfusion réussit merveilleusement... Ne jugez-vous pas que, dans quelques jours, une seconde, une troisième opérations seront nécessaires pour parfaire et couronner cette guérison si heureuse ?

—Peut-être, fit M. Hans Rhumster.

Alors, très gaiement, le docteur reprit :

—Vous pensez bien que je n'entends pas qu'un autre vienne me couper l'herbe sous le pied... Je suis et me tiendrai toujours à votre disposition.

—Oui ! vous mettez le comble à votre générosité... Cela vous portera bonheur.

—Dieu vous écoute, cher maître, car nous en avons grand besoin.

Puis sans transition :

—Puis-je vous demander où, pour l'instant, vous vous rendez ?

—Je croyais vous l'avoir dit. Je désirais séjourner quelque quinzaine à Constance si la saison s'y montrait douce. Je compte encore m'y rendre dès que la chère bien-aimée que vous m'avez rendue pourra supporter le voyage.

—Prévannes et moi, nous nous arrêterons certainement plusieurs jours à Constance. Et là j'accourrai encore, si j'en étais reparti, à votre premier appel.

—Votre voyage et celui de votre malheureux ami sera-t-il de longue durée ?

—Je ne saurais vous le dire... Mais, à ce sujet... je désirerais avoir avec vous... mon cher maître, un entretien très grave.

—Ah ! Et à quel sujet, mon cher confrère ?

—Au sujet de Prévannes.

—Une consultation à propos de lui !... Mais, tout de suite !... sur l'heure !... Vous pensez bien que je n'ai rien à vous refuser... et que je serais par trop heureux de pouvoir vous être de quelque utilité.

—J'en suis certain, cher maître.

—Il est donc malade, votre ami ?

—Oui, fit Charles Minières avec un triste sourire, il souffre du cœur !...

—Eh bien ! mais, je vous suis... mon cher enfant !... Nous serons très bien dans la chambre voisine.

Une fois dans un fauteuil, Charles Minières assis à côté de lui :

—Allons, parlez... Je vous écoute.

—Cher maître, commença le docteur, c'est un douloureux récit que je vais entreprendre. Quand vous l'aurez entendu je vous demanderai, au nom de mon ami Prévannes et au mien, un avis, un conseil et peut-être votre aide.

Et alors Charles Minières raconta, avec de minutieux détails, tout le mystérieux drame de la Blancarde.

La disparition de Fabienne, l'accident auquel d'abord on avait cru, puis l'arrivée de M. Viaume, son enquête et enfin les probabilités admissibles, ainsi que les notables indices.

Le vieillard écoutait sans mot dire... Il demeurait impénétrable et impassible.

Une seule interruption de sa part pour affirmer :

—Je ne perds pas une de vos paroles... Ordinairement, je suis excessivement distrait lorsque j'écoute... mais, cette fois, je vous l'affirme, je ne laisse passer aucun détail.

Le docteur poursuivait :

Et rapprochant de la catastrophe la conversation surprenante qui avait été tenue à table à propos de la vivisection sur des êtres vivants, M. Minières expliquait de quelle façon on en était arrivé à soupçonner le comte Frédéric de Malthen.

Le professeur Hans Rhumster demeurait quelques instants silencieux.

Son esprit était pour l'instant en proie à une contention profonde.

Passant ses maigres doigts sur son front dégarni :

—Tout d'abord, commença-t-il, je dois vous remercier de la très grande preuve de confiance dont vous m'honorez... Et encore, non, je ne vous remercie pas... puisque, d'après les faits eux-mêmes, nous sommes et nous serons, tant que nous aurons soufflé, deux vieux amis... Eh bien ! avant d'aller plus loin... moi aussi je vais vous raconter une très étrange aventure... Histoire pour histoire, récit pour récit.

Après nous reprendrons notre conversation où nous l'avons laissée et nous tâcherons d'éclairer nos lanternes.

—Bien ! mon cher maître. A mon tour de ne pas laisser passer une de vos paroles.

—Il y a, ma foi, tout près de vingt ans... Oui, c'était un peu plus tôt, vers la fin de l'été, je me trouvais dans le Tyrol. C'était au moment où je réunissais les matériaux pour mes études toxicologiques.

Ma chère femme m'avait accompagné, et moi, j'herborisais dans les vallées du Lillenthal.

On ne peut se douter de ce que la flore sauvage peut fournir de poisons... et combien d'effets stupéfiants et bizarres !

J'ai ouvert cette parenthèse à propos de M. de Malthen, car il est excessivement fort en cette science, et a publié à différentes reprises des rapports on ne peut plus intéressants.

—C'est à propos des feuilles de roses, votre parenthèse ?

—Parfaitement.

—Vous croyez donc que l'on peut endormir par ce moyen ?

—Une anesthésie, pour ainsi dire foudroyante et complète.

—Bien ! Je croyais pouvoir l'affirmer, mais je n'en étais pas absolument sûr.

—Je reprends... J'étais donc dans le fond de la vallée de Lillenthal. Sur le côté droit il y a un ravin, très sauvage ; on croirait être au bout du monde. J'y avais même découvert de superbes cyclamens. Je voulais tout spécialement... mais... cette fois cette digression est inutile.

Le fond de ce ravin était tapissé de lichens et de mousses, au milieu desquels coulait un ruisseau qui, à une lieue de là, va se jeter dans l'Inn.

Des bosquets de sapins rabougris poussaient ça et là, au milieu des saxifrages et des ronces.

Je ne faisais pas le moindre bruit, grâce à des sandales en sparterie, pour ne pas glisser sur les roches.

C'est ainsi que j'arrivai jusqu'à une courte distance d'un inconnu qui, certainement, ne se doutait nullement de ma présence.

"Son occupation... Je vous la donne en mille !..."

"Il était tout simplement occupé à se pendre ou du moins à préparer sa pendaison.

"Et il avait, — il faut bien le reconnaître, — admirablement choisi sa place.

"Entre les interstices des rochers avait poussé un solide châtaignier dont le maître brin, surplombant le ravin d'un quinzaine de pieds, figurait assez bien, par son horizontalité, le bras d'une potence.

"Attachant une corde armée d'un nœud coulant au bout de cette branche, en y montant et se passant le nœud autour du cou, en se précipitant naturellement dans le vide, en se laissant tomber, l'on demeurait suspendu.

"Tout cela était très bien calculé par mon individu, qui élaborait sa besogne avec un merveilleux sang-froid.

Pour un homme de science, il y avait là, en face de cet être bien résolu à se donner la mort, tout un sujet d'observations et d'études morales à prendre sur le vif...

"J'avais du temps devant moi. L'homme ne paraissait nullement pressé. Je m'assis donc derrière un bouquet de petits sapins qui me dissimulait complètement et j'attendis.

"C'était un jeune homme dans toute la force de l'âge. Il pouvait avoir vingt-six à vingt-huit ans. Un costume de voyage très correct, élégant même. Je remarquai même qu'il était tout neuf. Les mains blanches, la tournure distinguée. Evidemment, ce malheureux appartenait à la classe aisée de la société.

"Ce qui me frappa, ce fut son visage.

"D'abord on y lisait une résolution froidement arrêtée, un parti pris inébranlable.

"Mais surtout, la dominante de cette physionomie, c'était la méchanceté. Une rage glaciale se dessinait en lui, se lisait dans ses traits maigres, réguliers, quelque chose comme un anguleux profil de rapace.

"Je vous demande pardon, mon cher ami, de la longueur de ce préambule, de l'ampleur de ces détails... Vous verrez, plus tard, qu'ils ont leur valeur et leur raison d'être.

"J'examinais donc toute cette minutie à loisir... et je me disais que l'être qui était là, devant moi, résolu à se donner la mort, n'était à coup sûr ni un grand cœur ni un généreux.

"Cependant j'étais bien décidé, d'ores et déjà, à ne pas le laisser accomplir son affreux dessein et à faire tous mes efforts pour le réconcilier avec l'existence.

"Si bien que, lorsqu'il grimpa sur son arbre, passa autour de son cou le nœud fatal et se laissa aller dans le vide, j'étais sur la maîtresse branche en même temps que lui, — très lesté en ce temps-là, le pauvre professeur Hans Rhumster ! — et je coupai son chanvre, si bien que le nœud coulant n'eut pas même prise sur lui et qu'il tomba droit sur ses pieds, sa légère chute amortie par la mousse, et sans se faire le moindre mal.

"Furieux, il se redressa, me montrant le poing.

"—On n'a donc plus le droit de se tuer, fit-il en allemand. Qui est-ce qui vous a prié de vous mêler de mes affaires ?

"—Personne, lui répliquai-je très posément, je me suis invité moi-même.

"En même temps, avec mon couteau, je prenais mes précautions, dans le cas où il aurait voulu immédiatement recommencer, et coupais en petits morceaux l'horrible corde.

"Ses dents grincèrent alors ; il avait compris le motif de ma manœuvre et, furieusement :

"—Vous me rendez raison de cet acte... Je veux vous tuer !... Entendez-vous !..."

"—Pas le moins du monde... répliquai-je, je suis un médecin, un chimiste, tout ce que vous voudrez, je ne me bats qu'à coups de scalpel et de bistouri.

"J'essayais de plaisanter, malheureusement, on n'est pas parfait, j'ai la plaisanterie très lourde et ça ne prenait pas...

"Mais comme il ne se calmait point, je fis appel à toutes mes fleurs de rhétorique pour essayer d'obtenir une vibration de ses bons sentiments...

"Ce n'était point tâche aisée, mon jeune ami. Tous les bons sentiments sont dans la nature ; soit, voilà le principe... Mais quand la nature est mauvaise, elle chasse les bons sentiments...

"Et mon sauvé ne me faisait nullement l'effet d'en posséder beaucoup.

"Néanmoins, je ne me rebutai pas... L'obstination est l'un de mes moindres défauts. Disons le mot : je suis un entêté, je m'étais mis dans la tête de ramener ce fou à la raison. Et je voulais y arriver. J'aurais peut-être mieux fait, pour le bien de l'humanité, de le laisser parachever son œuvre de mort.

"Mais je tiens à suivre la filière des événements.

"Comme je continuais à parlementer avec lui, sans autrement m'émouvoir de ses menaces, et aussi, il ne me les ménageait pas, de ses grossièretés, il commença de se calmer.

—Mais enfin pourquoi m'empêchez-vous de quitter la vie ?

—Parce qu'il me déplait de voir un être intelligent, et vous êtes intelligent, commettre une sottise. Le premier imbécile venu peut en faire autant. Le mot n'est pas de moi, il est d'un écrivain français (Alexandre Dumas fils) de beaucoup d'esprit et de talent.

—Eh bien ! reprit-il, cette intelligence que vous m'accordez ne me sert qu'à sentir plus vivement mon malheur. Tout est amer-tume pour moi dans la vie... Je n'aime ni le vin, ni les plaisirs... Tout ce qui est jouissance pour les autres est atrophié en moi... Le pain lui-même, le pain que je mange a goût de cendre... Je ne puis avoir d'amis... Rien ! Rien !... Alors !... j'ai pris la terre entière en horreur et je veux quitter cette vie.

—Ça, lui fis-je, c'est une opinion, et elle est absolument discutable.

—Vous moquez-vous de moi ?

—Pas le moins du monde. Il y a des hommes qui ont été des sobres et qui ont été de grands hommes... Et ils ont doté l'humanité de découvertes sublimes. Il est une chose qui, à un moment donné, vous procure des jouissances exquisées... Et même, tenez, chez les délicats, l'être qui travaille n'est jamais complètement malheureux.

Il me regardait d'un air étrange, il était évident qu'il s'amollissait et que le doute commençait à pénétrer en lui.

Bref son changement de physionomie me disait que je pourrais peut-être bien avoir raison.

Vous pensez bien, mon jeune ami, qu'il fallait vivement marteler ce fer qui commençait à chauffer. Alors je poussai plus loin mon interrogatoire.

Voyons, lui demandai-je, avez-vous jamais travaillé ?...

Toute peau humaine recouvre l'orgueil.

—Mais certainement, répliqua-t-il aussitôt, j'ai même fait de très sévères et très solides études... J'avais un goût très prononcé pour l'anatomie, la physique. J'ai même remporté, et sans effort, chaque année, le prix de chimie.

—J'ai votre affaire, m'écriai-je aussitôt, voulez-vous prendre la peine de m'écouter durant l'espace de quelques secondes ?

—Soit. J'y consens.

—Nous allons passer un marché...

J'étais déjà professeur. Je commençais à être connu. Je me nommai.

J'ai entendu parler de vous. Continuez.

—Eh bien ! j'ai besoin en ce moment d'un prosecteur, d'un aide ; avec du travail, mes indications, mes conseils, vous vous y mettrez très rapidement... Avez-vous de la fortune ?...

Un mouvement d'épaules fut sa réponse ; il ajoutait : J'ai très largement de quoi vivre sans rien faire.

Eh bien ! je vais vous mettre les lèvres au bord de cette coupe immense et délicieuse à la fois qui se nomme la science, qui ne vous trompera pas et ne vous fera pas d'infidélités... Marché conclu ?...

Je lui tendis la main.

—Soit, dit-il avançant la sienne... Je n'avais pas songé à ce que vous venez de m'offrir... Vous m'ouvrez des horizons, je dois le reconnaître.

—Entendu, repris-je. Je ne vous demande qu'une année. Si dans un an vous vous trouvez encore en proie aux mêmes idées... si vous voulez encore quitter cette vie... je vous ramène à cette même place. Et c'est moi qui ferai les frais de la corde.

Je plaisantais encore, j'étais si certain de mon affaire !

—Allons, en route. Votre nom ?

—William Strum.

—Très bien ! Alors, monsieur Strum, vous êtes, à partir d'aujourd'hui, mon élève et mon aide... Sortons de ce cul de basse-fosse. Je chercherai des cyclamens une autre fois.

Ma pauvre femme fut étrangement surprise en me voyant ramener à l'auberge cet étranger qui semblait tomber des nues.

Le lendemain même, nous nous mettions à l'œuvre... J'ai eu bien des élèves... bien des étudiants m'ont passé par les mains... Je n'ai jamais rencontré d'intelligence aussi ouverte, d'esprit aussi compréhensif. Il s'était mis à l'étude avec une sorte de rage froide, suivie, chronique.

Rien ne le rebutait dans le travail. Il me confondait ! Une mémoire prodigieuse ! Et tout ce qu'il apprenait se classait méthodiquement, avec un ordre incroyable... Son instruction, il m'avait parfaitement dit la vérité, n'exagérant en rien, sortait de beaucoup de l'ordinaire. Il possédait donc déjà une très large plate-forme, ce qui lui permettait d'aller très vite.

Une fois rentré à Vienne où il me suivit, son âpre désir d'apprendre ne fit qu'augmenter encore.

Naturellement, je lui avais offert des appointements, il les avait refusés, me disant qu'il préférerait conserver sa liberté.

Bien qu'il ne jetât point les louis d'or par les fenêtres, il avait de l'argent et recevait de très importantes sommes, je ne sais d'où, car il était cachottier en diable, ne parlant jamais de sa famille,

non plus que de sa vie passée. Il avait voyagé cependant, et son esprit était très étendu et cultivé.

—Où voulez-vous en venir, cher maître ? demanda Charles Minières qui ne comprenait pas bien encore le pourquoi de ce long récit.

—Attendez, mon jeune ami, répliqua Hans Rhumster, vous allez voir où je veux vous mener ; je touche au terme, d'ailleurs.

Au bout d'un an, certain de sa réponse, je lui rappelai ma promesse. Il eut un fin sourire et me répondit avec une flamme dans ses yeux mauvais :

—Non, vous avez raison cher maître, vous ne m'avais nullement trompé. La science est une divine maîtresse... La vie m'intéresse maintenant... et beaucoup... Je ne fais aucune difficulté de le reconnaître.

Et il ajouta, se livrant pour la première fois :

—Je voudrais apprendre... je voudrais savoir... je désirerais devenir assez fort pour pouvoir disposer à mon gré du bien et du mal.

Le bien seulement, répliquai-je... le bien et le mieux, voilà ce qu'il faut chercher.

L'anatomie et la vivisection opéraient surtout sur lui une attraction singulière. Parfois, lorsque nous discutions, il se laissait aller à penser tout haut, et les idées qu'il émettait alors me révoltaient et m'indignaient.

—Peuh ! me disait-il, vous autres, savants, vous n'êtes que des trembleurs, des vieilles femmes... Vous ne connaîtrez jamais les grands, les profonds secrets de la nature... tant que vous n'aurez pas remonté aux sources vivantes de l'homme et de la femme, vous ignorez tout. Il faut tout sacrifier à l'amour de la science... Ce doit être, de toutes les passions, la plus noble, la première... Il faut marcher, et la vie est tellement courte, marcher à pas de géant !... Or, nous sommes, vous tout le premier, arrêtés et bloqués par la sensibilité.

J'abrège... Et j'arrive au fait... Ce monstre... car ce William Strum était un véritable monstre, finit par laisser échapper devant moi, je ne dirai pas ses projets... mais tout au moins ses désirs... Et il entendait m'avoir pour complice !... Il voulait m'amener à être de moitié dans le plus odieux des crimes... C'étaient des "si," des "peut être," des atténuations, des demi-mots, entre lesquels je finis fort heureusement par me reconnaître... Il ne s'agissait rien moins, c'était devenu une monomanie, une idée fixe, que de se procurer un tout jeune homme, une toute jeune fille, et de faire sur le sujet vivant toute une série d'expériences, d'opérations anatomiques... Du diabolisme au premier chef.

Je me gardai bien de l'interrompre, tout d'abord... Quand je vis nettement autour de quel enfer il évoluait, je fis même semblant d'entrer dans ses vues et le laissai aller jusqu'au bout.

Je l'entends encore, l'horrible être, avec sa voix blanche :

—Mais il ne s'agit pas de tuer le sujet, non plus que de le faire souffrir... D'abord, on ne pourrait pas s'en procurer un second tous les jours, ce serait trop difficile et trop cher... On le soignerait bien, on le nourrirait mieux, pour lui donner force et santé et lui permettre de nous offrir toute une longue suite d'intéressantes études.

Il allait continuer.

Mais je n'y tins plus, j'étais à bout d'indignation et de force :

—Sortez ! lui dis-je en lui montrant la porte. Sortez !... Je vous chasse !... Moi !... Votre bienfaiteur !... Moi qui vous ai rendu la vie... Je le regrette... J'aurais mille fois mieux fait de vous laisser vous donner la mort. Vous êtes un être indigne et infâme !... Je ne veux plus vous voir !... Vous n'avez ni foi, ni loi, ni cœur, ni entrailles !... Allez-vous en !... Que je ne vous voie plus !...

Et les dents serrées, en proie à une indicible colère, ça ne m'est pas arrivé deux fois en ma vie, je m'essuyai le visage tout ruisselant de sucre et je me laissai tomber sans force sur un divan.

Lui, le misérable, il ne se le faisait pas répéter deux fois... Il haussa les épaules et sortit, claquant les portes.

Je crois même que, furieux, lui aussi, de s'être laissé arracher son secret, il m'appela "vieille bête."

—Que devint-il ? demanda Charles Minières, très ému par la dernière partie du récit et sa conclusion.

—Je n'en sais rien, répondit le professeur, jamais je n'en ai entendu parler... Jamais... jamais... Mon jeune ami, vous allez peut-être me trouver excessif... mais je souhaite qu'il soit tout simplement allé se rependre et qu'il ne se soit point manqué cette fois...

Ah ! maintenant, je reviens à votre affaire. Je vous ai raconté l'histoire de William Strum pour vous prouver que les probabilités entrevues par M. Viaume sont, après tout, possibles... De ces monstres il en existe, ou a existé au moins un. Qui vous dit qu'un second spécimen, tout autant horrible que le premier, n'existe pas encore ?

—Mais les théories du comte de Malthen sont tout au moins surprenantes.

—Dites épouvantables et odieuses. Je préférerais n'avoir jamais touché de ma vie un bistouri ou un scalpel, plutôt que de les avoir enfoncés en une chair saine et vivante.

—Ah ! certes !

—Maintenant, vous me dites que M. de Malthen est cent fois millionnaire. Il suffit d'émettre les théories qu'il n'a pas honte d'énoncer pour le soupçonner capable des mêmes crimes désirés par William Strum. Un homme à qui l'or ne coûte rien et qui peut en répandre des flots pour satisfaire ses caprices !... oui, en pareil cas, il est permis de tout supposer !

—Alors, nous sommes trois du même avis, M. Viaume, vous et moi.

—M. de Prévannos ?

—Ne veut pas admettre que le comte de Malthen puisse s'être rendu coupable du plus infâme des rapt.

Le professeur Hans Rhumster hocha la tête.

—Sans doute, c'est abominable... mais enfin... vous jouez une assez grosse partie pour tout admettre. D'autant qu'il sera toujours temps de vous apercevoir que vous vous êtes trompés.

—Oh ! s'écria Charles Minières, vous parlez identiquement comme M. Viaume.

—de suis heureux de me rencontrer avec lui, fit naïvement le père Rhumster.

Cependant le docteur réfléchissait profondément. Les possibilités entrevues, admises, lui semblaient posséder une inappréciable valeur.

—Mon cher maître, demanda-t-il encore, pouvez-vous me retracer un portrait de votre William Strum ?

—Ça n'est pas le mien, mon cher confrère, ça n'a jamais été le mien, tenez-vous le pour dit... Je vous en ai touché déjà deux mots : Toute sa barbe, une barbe d'un châtain clair, trop fine, trop soyeuse. On eût dit des cheveux de femme. Des pommettes sail-lantes, et, je vous l'ai déjà marqué, un profil d'oiseau de proie.

Le docteur secouait la tête :

—Ça n'est pas ça le moins du monde.

—Il y a de cela vingt ans.

—La tête était-elle forte ?

—Oui, volumineuse et ornée d'une épaisse chevelure bouclée.

—Maintenant, le front est dégarni et ne porte plus qu'une couronne, une sorte de coiffure de frère trappiste.

—L'âge a pu l'engraisser, et avec un empatement, le menton s'arrondissant, les joues s'emplissant, nous pourrions très bien arriver à ce type d'empereur romain de la décadence, un César féroce, abject... Une sorte d'Héliogabale savant, de Caligula vivisecteur et chimiste.

—C'est à voir !

—Comment se procurer une photographie ?

—C'est bien difficile.

—Pour ne pas dire impossible.

—Son adresse ?

—En Danemark, mais il n'y séjourne jamais... Et il n'accuse réception que des lettres qui lui plaisent.

—Il aurait, — c'est toujours de William Strum qu'il s'agit, — aujourd'hui quarante et des années.

—Oui, de quarante-cinq à quarante-six ans.

—Enfin, mon cher maître... vous nous êtes tout acquis ?

—Ah ! certes et de grand cœur, bien que je ne voie point encore de quelle façon je pourrais vous être utile.

—Alors... Aux bords du lac de Constance ?

—Oui, si ma chère Margaret continue à se mieux porter.

—En pouvez-vous douter, docteur ?

—Je crois bien, fit gaiement Hans Rhumster, avec le sang qu'elle a maintenant !

## V

Le grand-duché de Posen appartenait autrefois à la Pologne.

Au premier démembrement de cette malheureuse nation, en 1772, le seul district de la Nesteke revenait à la Prusse ; le reste lui était donné au second démembrement en 1793.

En 1807, la province de Posen faisait partie du grand-duché de Varsovie ; enfin, en 1815, la Prusse en devenait définitivement maîtresse et elle est aujourd'hui province allemande.

Pays des plaines fertiles où se cultivent le houblon et le tabac, pays des forêts séculaires, sillonné de nombreux cours d'eau, semé d'innombrables lacs, telle est la province de Posen, limitrophe de la Russie.

Bâti sur le bord de la Wanne qui se jette plus loin dans la Vienne, adossé à des bois immenses, le château de Lekno appartient depuis des siècles à la famille des comtes de Malthen.

Le père de Frédéric de Malthen, le comte Kylian, un grand seigneur sombre, dur, au caractère de fer, redouté de ses vassaux,

de ses fermiers aussi bien que de sa famille, était très fier de sa fortune et de sa superbe demeure.

En effet, Lekno était une habitation vraiment seigneuriale.

Restauré de fond en comble au commencement du siècle dernier, il a gardé son caractère à la fois élégant et altier, avec ses toits pointus, ses poivrières, ses girouettes et la grosse tour d'honneur ouvragée où l'on s'attend à tout instant à voir le nain, mi-partie bariolé, apparaître à la fenêtre dentelée et à ogive et sonner de l'olifant pour annoncer l'arrivée d'un haut baron, suivi de ses hérauts et de ses hommes d'armes.

Il y a environ cinquante années de ceci, un bon demi-siècle, le comte Kylian de Malthen, qui pouvait avoir dépassé la quarantaine, avait épousé une charmante jeune fille, Mlle Henriette de Ritzau, chaste, pure, adorable, et qui, de bonne grâce, s'était résignée à la sévérité glaciale de son revêche mari.

Autoritaire avant tout, tel était le comte Kylian.

Il n'avait point désiré obtenir d'emploi à la cour ; nul goût pour le métier des armes.

Possesseur d'une très grosse fortune, il faisait très sûrement valoir ses domaines et exploitait lui-même des mines de sel gemme situées tout à l'orée du grand bourg de Yalta, dont d'ailleurs elles portent le nom, mines presque aussi importantes que celles de Meritzowe ou de Yalieshy, en Pologne.

Le comte Kylian n'était pas méchant. On ne pouvait dire à la rigueur qu'il fût un mauvais homme ; il se contentait d'être dur, sévère et de prétendre tout faire plier devant son inflexible autorité.

Le comte s'était marié il y avait de cela plus de douze mois, quand Mme de Malthen reconnut que bientôt elle serait mère. Le comte voulait un fils, un héritier de son nom. La venue en ce monde d'une fille eût été l'objet de chagrins violents et de profonde colère.

Mme de Malthen recevait sur ces entrefaites une triste nouvelle. Sa mère, très grièvement malade, la demandait à son chevet pour lui dire un dernier adieu.

Ce voyage, indispensable, contraria énormément le comte Kylian ; mais enfin il céda aux instances de la comtesse et à ses supplications, et lui accorda la permission d'aller embrasser sa mère à son lit de mort.

—Oui, dit-il, vous irez... Mais vous me donnerez votre parole d'être revenue à Lekno dans cinq jours... Pas un jour de plus... Vous m'entendez !...

La pauvre femme engagea sa parole, bien décidée à la tenir, coûte que coûte.

On était au commencement de la dure saison, et voyager à cette époque, dans le duché de Posen, par des routes à peine tracées, c'était là chose fatigante et peu commode.

Enfin elle partit et eut la suprême joie d'arriver assez à temps pour recueillir le dernier soupir de Mme de Ritzau, de lui fermer les yeux et de lui rendre les derniers devoirs.

Le quatrième jour, elle voulut partir. En vain son vieux père, le baron de Ritzau, fit-il tous les efforts pour la retenir, lui objectant que dans l'état où elle se trouvait, au moment peu éloigné de donner le jour à un cher petit être, il était imprudent de se mettre en route.

Le temps était devenu atroce ; la neige, depuis vingt-quatre heures, tombait en tourbillon pressés.

La comtesse demeura inflexible.

—J'ai absolument promis à mon mari d'aller le rejoindre au bout de cinq jours, dit-elle, j'ai engagé ma parole. Si j'y manquais, il serait en droit de ne plus avoir confiance en moi... Faites atteler un traîneau mon père !... Je vous en supplie !... je vous en conjure !... Il me reste tout juste assez de temps pour regagner Lekno à l'heure que le comte Kylian m'a formellement indiquée.

Le baron céda, le traîneau fut attelé et la courageuse jeune femme y prit place.

La tourmente augmentait, des nuées moutonneuses, des nappes de neige d'une aveuglante blancheur s'abattaient autour du traîneau, entravant la course de l'attelage.

Hélas ! la malheureuse créature allait courir encore un bien plus épouvantable péril.

—Les loups ! les loups ! cria le cocher, affolé, en enlevant ses chevaux, les ceinturant d'un triple coup de fouet.

C'était une bande de loups, en effet. Ils ne criaient pas, ne hur-laient pas... Ils galopèrent maintenant autour du traîneau, se maintenant à hauteur, au milieu de l'ondée blanche, pareils à des ombres maudites.

Les chevaux emballés avaient bien senti l'odeur des carnassiers et ils décuplaient leurs efforts, emportés, fuyant comme le vent, bondissant, franchissant les obstacles.

(A suivre.)

# Beautiful May Waltzes.

FROM THE COMIC OPERA.

## PRINCE METHUSALEM

By Johann Strauss.

—Field Marshall Waltz Duet.—

Musical score system 1, featuring piano (p) dynamics and various musical notations.

Musical score system 2, featuring mezzo-forte (mf) and piano (p) dynamics.

Musical score system 3, concluding with the instruction "Dal Segno al Fine."

Musical score system 4, titled "(The Alpine Rose)" and featuring piano (p) dynamics.

Musical score system 5, featuring piano (p) dynamics.

Musical score system 6, featuring piano (p) dynamics.

Musical score system 7, titled "(Oh, Beautiful May!)" and featuring piano (p) dynamics.

Musical score system 8, featuring piano (p) and poco cres. dynamics.

Musical score system 9, featuring piano (p) and poco cres. dynamics.

Musical score system 10, featuring piano (p) and poco rit. dynamics.

# VERS LE POLE

Par FRIDTJOF NANSEN

(Suite)

Quant au gréement, il devait répondre à un double desideratum : l'équipage étant peu nombreux, il était de toute importance que la manœuvre en pût être effectuée du pont ; et d'autre part, il le fallait assez simple pour n'offrir que peu de résistance au vent debout. Le *Fram* fut gréé en trois mâts goîlette. Les bas mâts étaient massifs et assez hauts. Le grand mât mesurait environ 24 m 50 de hauteur, le mât de misaine 15 mètres, et le "nid de corbeau" pour la vigie, était juché, sur la flèche d'artimon, à 32 mètres au-dessus de l'eau. La voilure avait une surface totale de 560 mètres carrés.

Nous avons dit déjà que les cabines étaient à l'arrière. Elles entouraient de tous côtés le salon, qui était en même temps la salle à manger ; cette pièce centrale était ainsi protégée fort efficacement contre le froid extérieur. D'innombrables précautions furent du reste prises pour que cette partie du navire, qui devait servir d'habitation à une douzaine d'hommes pendant plusieurs années sous le climat polaire, fût pour eux un asile presque confortable. Les étreintes du froid étaient aussi redoutables pour l'équipage que celles de la glace pour le bateau.

Quatre chambres garnies chacune d'une couchette, deux chambres de

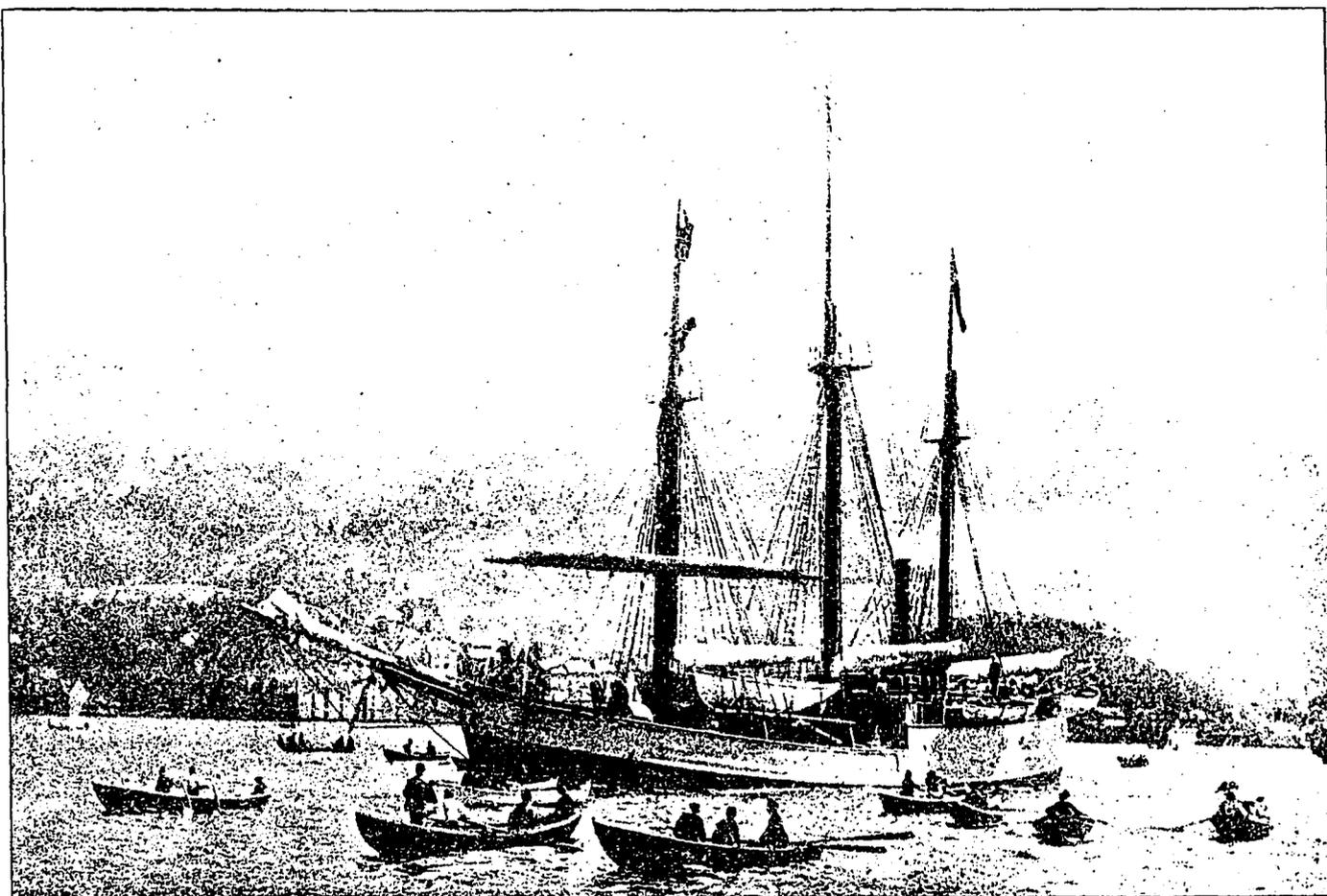
mue par la machine quand le navire était sous vapeur, et devait être actionné, pendant le séjour dans les glaces, soit par un moulin à vent, soit à bras. Pour suppléer au défaut de lumière électrique et surtout pour le chauffage des cabines, seize tonnes de pétrole devaient être emportées, et des réservoirs métalliques furent disposés dans la cale pour le contenir.

Huit embarcations, dont deux de 9 mètres de longueur, et un canot à pétrole, complétaient l'armement du *Fram*.

Quant aux vivres et provisions de toutes natures, on les choisit avec le plus grand soin pour éviter tout danger de scorbut. "Joindre la variété à la salubrité, dit Nansen, était mon principe." Aucune conserve, aucune préparation ne furent acceptées sans avoir été soumises à l'analyse chimique. Et il ne fut procédé à l'emballage qu'avec de minutieuses précautions.

Une bibliothèque, indispensable passe-temps pour les longues nuits des hivernages, trouva place à bord. Enfin le Dr Nansen dut se préoccuper d'emporter tous les instruments indispensables aux observations météorologiques, astronomiques, magnétiques, etc. Il se munit également de sept appareils photographiques.

Pour se procurer de bons chiens de traîneaux, Nansen s'adressa à son ami le baron de Toll, de Saint-Petersbourg. Le baron de Toll se rendit à Tumen, en Sibérie, et là, il engagea Alexandre Ivanovitch Tronheim, qui fut chargé d'acheter une meute de chiens ostiaks et de les conduire à Khabarova, sur le détroit de Yougor. D'autre part, il fut convenu que des chiens de la Sibérie orientale (ils sont reconnus pour être meilleurs au trait que les chiens ostiaks) seraient envoyés à l'embouchure de l'Ole-



LE DÉPART DU "FRAM" DE BERGEN (NORVÈGE)

quatre couchettes et une salle commune, tel était l'appartement qu'il s'agissait de rendre imperméable au froid. A cet effet, le plafond, les cloisons et le plancher furent recouverts de plusieurs revêtements mauvais conducteurs. La tenture intérieure, dont la surface était en contact avec la chaleur de la cabine, consistait en linoléum impénétrable à l'air, afin d'empêcher toute formation d'humidité et par conséquent toute congélation dans l'intervalle des parois. Du côté où les cabines s'appuyaient à la coque, celle-ci était doublée de feutre goudronné ; se succédaient ensuite : une couche de liège, un panneau de sapin, une nouvelle couche de feutre, le linoléum et enfin un revêtement intérieur. Les plafonds étaient composés à peu près de la même manière et comprenaient de plus de véritables matelas de poil de renne.

Une des plus grandes difficultés de la vie à bord, dans les précédentes expéditions arctiques, avait été la condensation continuelle d'humidité contre les parois et les plafonds. Cette humidité, ou bien se transformait immédiatement en glaçons, ou bien coulait dans les couchettes et imprégnait les matelas, qui se changeaient, dès que la température s'abaissait, en véritables bancs de glace. Sur le *Fram*, de telles mésaventures ne risquaient pas de se produire.

Pour en finir avec le luxe de protection imaginé par Nansen et son collaborateur, M. Collin Archer, mentionnons enfin que chaque échelle conduisant au pont aboutissait à quatre portes toujours closes, composées de plusieurs épaisseurs de bois et de feutre, et ménageant trois tambours par lesquels il fallait passer pour monter ou pour descendre.

Le *Fram* fut muni d'une installation électrique dont la dynamo était

nek, sur le rivage de la mer de Nordenskiöld. En longeant la côte sibérienne, le *Fram* toucherait à ces deux points pour embarquer ces utiles recrues.

Le même ami de Nansen, le baron de Toll, entreprit, au mois de mai 1893, un long et pénible voyage aux îles de la Nouvelle-Sibérie, pour y établir, sur des points déterminés, trois dépôts de vivres qui, en cas de perte du *Fram*, permettraient à l'expédition de regagner la côte.

Enfin, au printemps de 1893, Nansen, afin de pouvoir renouveler sa provision de charbon avant de pénétrer définitivement dans les glaces, fréta le sloop, *Uranix*, de Bænesund, pour en porter un chargement à Khabarova.

Non seulement tout était prêt, mais tout était prévu quand vint l'été de 1893, époque fixée pour le départ de l'expédition. Le Dr Nansen n'avait pas consacré moins de trois années à ces préparatifs, dont dépendait le succès d'un projet qu'il avait mûri pendant neuf ans.

## LE PERSONNEL DE L'EXPÉDITION

Le plan de l'expédition de Fridtjof Nansen n'était pas plus tôt connu que des sollicitations lui parvinrent par centaines de toutes les parties du monde, — de l'Europe, de l'Amérique et même de l'Australie, — en dépit des prédictions sinistres qu'avaient fait entendre tant de savants géographes ou marins, et aussi de la décision prise de n'admettre à bord du *Fram* que des Norvégiens, au nombre de douze. "Ce n'était pas chose facile, écrit Nansen, de faire un choix entre toutes les bonnes volontés."

Mais, de cette émulation, l'expédition retira cet inappréciable avantage que toutes les fonctions, même les plus humbles, furent remplies par des gens possédant des connaissances variées et quelquefois étendues, bons observateurs en même temps qu'excellents marins, comme tous les Norvégiens. Un lieutenant de l'armée de terre fut tout à la fois chauffeur et gabier, et un capitaine au long cours tint l'emploi de maître d'hôtel.

Voici, au surplus, la liste complète des membres de l'expédition, tous d'une vigueur et d'une santé attestées, après mûr examen, par le professeur Hjalmar Heiberg, de Christiania :



OTTO NEUMANN SVERDRUP  
Commandant.

1<sup>o</sup> Dr Fridtjof Nansen, né en 1861, connu déjà par ses explorations au Spitzberg et au Groenland ; marié et père d'une petite fille ; — il a dédié la relation de son voyage "à celle qui baptisa le navire et eut le courage d'attendre" ;

(Au-dessus de l'expressif portrait que nous reproduisons, l'artiste a évoqué, en des silhouettes délicates et symétriques, les deux passions qui sont au cœur de cet homme. Entre son amour et sa chimère, Nansen n'eut point à choisir. Jamais la femme dont ce croquis léger révèle l'âme énergique ne le découragea, ne le détourna de son entreprise ; et dans sa longue marche vers l'inconnu polaire, à aucun moment il ne cessa de penser à celles dont le nom revient si souvent dans ses notes de route : Eva, la femme digne de lui, et Liv, le cher bébé. Au départ, Eva avait baptisé le *Fram* ; à la première étape du retour, Nansen baptisa île Eva et île Liv les deux terres qui lui apparurent les premières.)

2<sup>o</sup> Otto Neumann Sverdrup, commandant du *Fram*, né à Bindal en 1855, marin depuis l'âge de dix-sept ans ; marié et père d'un enfant ;

3<sup>o</sup> Sigurd Scott-Hansen, premier lieutenant de la marine ; chargé des observations scientifiques ; né en 1868, à Christiania ;

4<sup>o</sup> Henrik Greve Blessing, médecin et botaniste de l'expédition, né à Drammen en 1866 ; venait de prendre, au printemps de 1893, ses grades en médecine ;

5<sup>o</sup> Théodore Claudius Jacobsen, second du *Fram*, né à Tromsø en 1855 et ayant pris la mer à quinze ans ; marié, un enfant ;

6<sup>o</sup> Anton Amundsen, chef mécanicien du *Fram*, né à Horten en 1853 ; marié, six enfants ;

7<sup>o</sup> Adolf Juell, cuisinier de l'expédition, né en 1860 à Skatøe, près Kragerø ; fils d'un fermier et armateur ; capitaine de navire pendant plusieurs années ; marié, père de quatre enfants ;

8<sup>o</sup> Lars Petersen, second mécanicien, né en 1860 en Suède, mais de parents norvégiens ; très habile forgeron et ajusteur, avait servi en cette qualité dans la marine norvégienne ; marié, plusieurs enfants ;

9<sup>o</sup> Frederik Hjalmar Johnson, lieutenant dans la réserve, né à Skien en 1867 ; sorti de l'École militaires comme officier surnuméraire ; il était si désireux de prendre part à l'expédition qu'il accepta l'emploi de chauffeur ;

10<sup>o</sup> Peter Leonard Henriksen, né près de Tromsø en 1859 ; n'avait pas cessé, depuis l'âge de quatorze ans, de faire des voyages dans la mer arctique comme "harponneur" et patron ; marié, quatre enfants ;

11<sup>o</sup> Bernhard Nordhal, né à Christiania en 1862 ; canonnier de la marine norvégienne, puis ingénieur électricien ; marié, cinq enfants ;

12<sup>o</sup> Ivar Otto Irgens Mogstad, né en 1856 ; était depuis 1882 gardien-chef à l'hôpital d'aliénés de Gaustad ;

Enfin Bernt Bentzen, né en 1860, qui fut le treizième, et ne s'en porta pas plus mal ; il fut engagé à Tromsø au moment du départ.

Une somme de 7,500 francs, prélevée sur les frais généraux de l'expédition, fut consacrée à payer des primes d'assurances sur la vie contractées sur la tête de ceux des compagnons de Nansen qui étaient mariés. Comme aux femmes bretonnes, la mer dispute sans cesse aux femmes norvégiennes leurs maris : quand le *Fram* leva l'ancre, son équipage laissait derrière lui huit épouses et vingt-deux enfants.

#### DE CHRISTIANIA A LA MER DE KARA

Nansen quitta Christiania le 24 juin 1893. La journée était sombre et triste. Il sortit seul, le cœur serré, de sa maison, traversa son jardin, put voir, en se retournant, la petite Liv battre des mains, fit une réflexion mélancolique, et gagna le rivage, où une embarcation l'attendait pour le conduire à bord du *Fram*.

Un instant après, amis et parents des divers membres de l'expédition quittaient le navire dont ils avaient encombré le pont jusqu'au dernier moment, et, entre les rives noires de foule, frissonnantes de chapeaux et de mouchoirs agités, le *Fram* se dirigeait vers la sortie du golfe.

Longuement, pendant les semaines qui suivirent, le navire qui emportait vers le Nord Nansen et ses compagnons s'attarda le long des côtes de Norvège. A Laurvik, le 25 juin, Colin Archer dit un dernier adieu, ému, mais plein de confiance, au bateau qu'il avait tant choyé.

A Bergen, des touristes envahirent à l'improviste le bâtiment pour voir Nansen, lui parler, le frôler. Le soir il y eut banquet, et, le lendemain, le *Fram* reprit sa marche, par "un inoubliable jour d'été", dit le journal du chef de l'expédition.

C'était un lent voyage triomphal, en vue des rivages, à portée des acclamations de milliers de Norvégiens qui s'étaient postés sur les promontoires attendant le moment où le cri qu'ils jetteraient pût parvenir aux oreilles de ceux à qui il s'adresserait. Nansen pouvait écrire sur son carnet : "Toute la Norvège est avec nous."

A Beian nouvelle escale pour prendre Sverdrup, le commandant du *Fram*. Sur plusieurs autres points encore le navire s'arrêta pour embarquer du poisson séché, destiné aux chiens.

Ces haltes avaient été prévues. Il importait que le *Fram* n'arrivât ni trop tôt ni trop tard dans la région des glaces flottantes. Cependant le temps commençait à devenir précieux : quelques escales furent brûlées.

A Tromsø, le 12 juillet, le *Fram* jeta l'ancre pour faire du charbon et prendre divers articles commandés là : chaussures lapponnes et finnoises, chair de renne séchée, etc. Tout le pays était blanc de neige. Les habitants n'avaient pas souvenir d'un mois de juillet aussi rigoureux.

Entre Tromsø et Vardø la mer fut particulièrement mauvaise : le *Fram* n'était pas dans son véritable élément, la glace, et il embarqua beaucoup d'eau.

A Vardø furent portés les derniers toasts, envoyées les dernières lettres, dits les derniers adieux à la Norvège, — et tout le personnel de l'expédition prit un dernier bain, "suprême fête de purification de gens civilisés qui doivent se résigner à vivre désormais dans l'état de sauvagerie."

Le *Fram* sortit du port de Vardø, le 21 juillet au petit jour, dans le lugubre silence d'une aube maussade, pour pénétrer dans les brouillards de la mer de Barents et de la mer Blanche. Le 30 juillet, après avoir été arrêté pendant quelques jours par des bancs de glace, il pénétra dans le détroit de Yougor et relâcha à Khabarova.

Là, l'envoyé du baron de Toll, Trontheim, attendait Nansen pour lui livrer une meute de trente-quatre chiens ostiaks, en bon état. Malheureusement l'*Urania* et son charbon furent moins exacts au rendez-vous. Le *Fram* attendit quelques jours, mais en vain. En somme, il n'était pas absolument nécessaire que la provision de charbon fût complétée : sans plus tarder, l'expédition se remit en route le 4 août. L'*Urania* n'arriva que le 7, et son rôle se borna à remmener en Norvège, en même temps que Trontheim, le secrétaire de Nansen, Christofersen, qui avait accompagné l'explorateur jusqu'à Khabarova.

Le passage du détroit de Yougor, quoique malaisé, eût été accompli sans incident notable, si le mauvais fonctionnement du canot à pétrole qui servait d'éclairage n'eût occasionné un accident, qui faillit être grave.

Dans la mer de Kara, les premiers obstacles sérieux allaient surgir, sans surprise : Nansen, qui considérait que "lorsque la mer de Kara serait traversée et le cap Tcheliousskine doublé, le plus difficile serait fait."

Le problème pour Nansen se réduisait à ce point : réussirait-il à avancer dans la direction de l'est ? Parvenir au nord des îles de la Nouvelle-

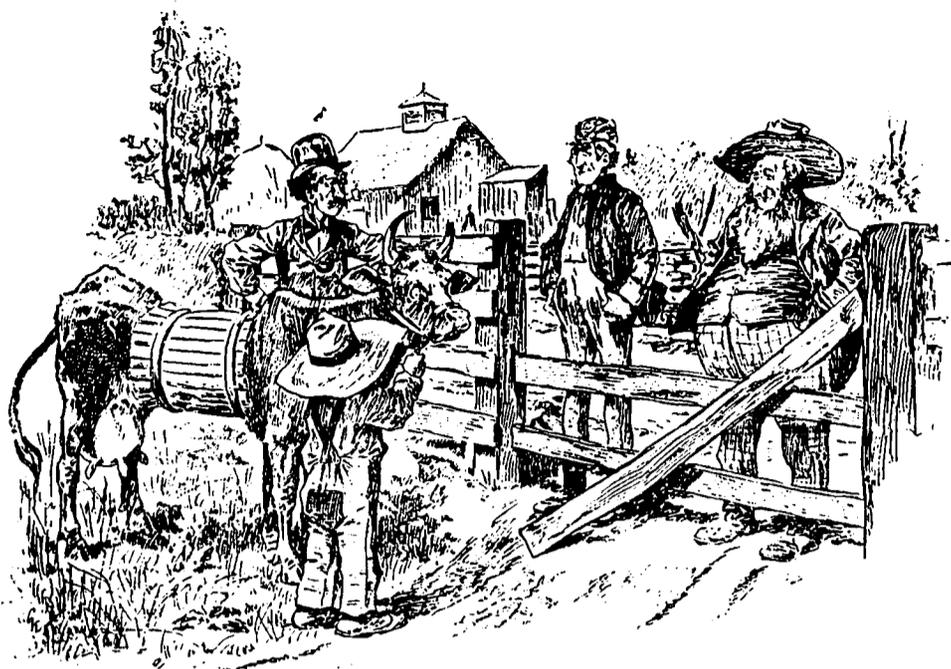


THÉODORE CL. JACOBSEN  
Second.

Sibérie jusqu'au 150<sup>e</sup> degré de longitude était son unique objectif. Arrivé là il savait bien que la banquise le saisirait, et il était sûr qu'elle le transporterait où il voulait aller, au pôle ou du moins vers le pôle. Mais il n'était pas sûr de trouver un passage dans la mer de Kara et surtout au nord du cap Tcheliousskine. Si les glaces allaient l'arrêter et le saisir là, cet emprisonnement prématuré n'aurait plus pour résultat la marche automatique vers le nord, mais l'immobilité, l'hivernage, une année perdue...

(A suivre)

AGRICULTURE INTENSIVE



Penoute.—Tiens, Baptiste, tu vois ce type-là, c'est l'éditeur du *Journal d'Agriculture*. Il a une ferme modèle et est en train de faire la chose la plus folle qu'un homme soit capable de faire.  
 Baptiste.—Quoi donc ?  
 Penoute.—Il a fabriqué à ses vaches des corsets avec des douves de baril et il les serre là-dedans comme tu le vois.  
 Baptiste.—Pourquoi donc ?  
 Penoute.—Pour qu'elles lui donnent du lait condensé.

SOUVENIRS D'ANTAN

Ton amour a charmé les jours de ma jeunesse,  
 Tu comprenais l'élan d'un cœur impétueux.  
 Tu flattais mes désirs, tu calmais ma tristesse,  
 Ton cœur, comme un miroir, reflétait tous mes vœux.  
 Ah ! Qu'ils étaient légers, nos jours d'adolescence !  
 Nous errions tous les deux, mais la main dans la main,  
 Nous ne demandions rien à la fausse espérance.  
 L'ivresse des beaux jours cachait le lendemain.  
 — Ce lendemain sonna. Qu'est devenu mon rêve ?  
 Je ne te verrai plus sous la voûte des cieux ;  
 Et comment te trouver sur l'éternelle grève ?  
 Mais ton dernier regard est resté dans mes yeux.

L. P.

(Revue Algérienne.)

Chronique Théâtrale

ACADÉMIE DE MUSIQUE



THOMAS W. KEENE.

Thomas W. Keene, l'éminent tragédien, est à l'Académie de Musique, cette semaine, sous la gérance de Chs B. Hanford et accompagné d'une troupe de tout premier ordre.

Thomas Keene est maintenant reconnu comme le légitime successeur du célèbre Edwin Booth et mérite absolument cette distinction.

Il a débuté lundi soir avec la célèbre pièce historique : *Louis XI*, où il a obtenu le plus brillant succès de sa carrière. Mardi : *Othello*. Mercredi, en matinée : *Le Marchand de Venise*. Mercredi et samedi soirs, nous aurons *Richard III*. Jeudi soir : *Jules César*. Vendredi soir : *Hamlet*. En matinée samedi : *Richelieu*.

Ce brillant répertoire, ces rôles si choisis, demandent une si extraordinaire variété d'effets et une souplesse

incomparable de talent. Tout cela défile devant nous en une semaine et permet au public de constater, de visu, toute la valeur de l'interprète. Malgré la dépression générale des affaires, c'est devant d'immenses foules que Mr Keene a joué depuis septembre dernier, démontrant sa parfaite compréhension de Shakespeare et de ses autres auteurs favoris, et maintenant, dans les plus hautes sphères, l'art dramatique qu'il interprète d'une façon si transcendante.

La saison étant avancée, Mr Keene a consenti, pour la plus grande accommodation du public Montréalais, à jouer en dessous de ses prix ordinaires, ce qui permet de maintenir les places, cette semaine, à des prix vraiment populaires.

Nous apprenons que, la semaine prochaine, la célèbre pièce "Geisha"

qui a eu tant de succès lors de sa dernière apparition à Montréal, va de nouveau nous être donnée.

Partout sur sa route, depuis son départ du Canada et à travers les grandes cités des États-Unis, la charmante japonaiserie a poursuivi le cours de sa marche triomphale. Mlles Dorothy Morton, Violet Lloyd et Molly Seamoore, ces favorites du public, sont toujours étourdissantes de brio.

Chacun de ceux qui les ont vues voudra les revoir et ceux auxquels il n'a pas été donné de les applaudir ne voudront pas perdre cette unique et dernière occasion de le faire.

THÉÂTRE ROYAL

"*Slaves of Gold*" avec Arnold Reeves, est cette semaine au Royal. C'est un jeune acteur de mérite que Mr Arnold Reeves et il est entouré d'acteurs choisis pour la réunion desquels il n'a épargné aucune dépense.

La pièce intéresse toutes les classes de la société ; c'est l'histoire de l'amour d'un père qui, voulant sauver son enfant de la misère, la donne à un vieux banquier afin de la substituer à l'enfant qu'il venait de perdre. Les années se sont succédées, l'enfant est devenu une femme, vivant au milieu de tout le luxe que procure la richesse. Elle ne reconnaît pas dans l'homme dont les cheveux ont prématurément blanchi, l'auteur de ses jours, celui dont le cœur débordant d'amertume, est prêt à la réclamer comme sienne. Mais son père adoptif la renie, déclare qu'elle n'est pas son enfant et la chasse de sa demeure. L'esprit perdu, elle tombe sans connaissance juste au moment où son véritable père la reçoit sur son cœur et peut se livrer à tout son amour paternel.

Plus tard nous la voyons qui, découvrant un complot qui a pour but de tuer son père en faisant sauter une mine, veut mettre à l'abri celui qui lui est si cher. Découverte par les conspirateurs, elle passe, pour se sauver, à travers un chassis, s'élance dans un arbre par un saut de trente pieds et sauve ainsi sa vie. Puis nous assistons à la scène où le père et l'enfant sont enfermés trois jours dans les profondeurs de la mine. C'est ensuite un immense réservoir d'eau qui crève les conjurés afin d'inonder la mine et une terrible lutte pour la vie entre le héros et le traître ; l'explosion ; le sauvetage.

Un des plus jolis effets de scène qui se puisse voir sur un théâtre, c'est celui où l'on voit les pommiers tout en fleur. C'est un charmant tableau qui contraste heureusement avec la sombre trame qui a, jusque là, empoigné le public. Somme toute, très intéressante représentation.

PALLADIO.

UN BON RHUME

Tante Albina.—Tu dis que tu as un mauvais rhume mon chéri, mais as-tu jamais entendu parler d'un bon rhume ?

Bidou.—Oui, tante Albina, j'en ai eu un moi, de bon rhume ! Il m'a fait manquer mon école pendant près de quinze jours.

DEVINETTE



—Ah, mon Dieu ! où est donc monsieur qui était encore là, couché dans son lit, il n'y a pas une minute ?



## Après avoir suivi

un régime aux Pilules d'Ayer, le système s'est rétabli et on commence à s'apercevoir que cela vaut la peine de vivre. Celui qui, petit à petit, est devenu la proie de la constipation ne se rend pas compte de la difficulté qu'il a à surmonter avant d'avoir enlevé le fardeau qui l'accable. C'est alors que la montagne devient un monticule, l'air morose qu'il avait fait place à un visage souriant, il est redevenu un homme heureux. Si la vie ne vous sourit pas, vous pourrez l'envisager sous un autre aspect après avoir pris

## Les Pilules Cathartiques d'Ayer.

—Vraiment, monsieur, vous connaissez cette dame ?  
 —Si je la connais !  
 —On m'a dit que le mari était un crétin, mais là, un beau crétin.  
 —C'est moi, le mari !

\* \* \*  
 AU RÉGIMENT

—Comment t'appelles-tu ?...  
 —Po... po... Pochard, mon commandant...  
 —Eh bien ! tu peux te vanter de ne pas avoir volé ton nom ?

### The Promotive of Arts Association

(LIMITED.)

Incorporé par Lettres Patentes du Gouvernement Fédéral le 7 Octobre 1896.

1687 RUE NOTRE-DAME. - - - MONTREAL

#### Liste des prix à chaque tirage ordinaire :

|   |           |
|---|-----------|
| Un Prix Capital de la valeur de .....             | \$1000 00 |
| Un Prix de la valeur de .....                     | 400 00    |
| Un Prix de la valeur de .....                     | 150 00    |
| Deux Prix de la valeur de \$50 chacun ..          | 100 00    |
| Cinq Prix de la valeur de \$20 chacun ..          | 100 00    |
| Huit Prix de la valeur de \$10 chacun ..          | 80 00     |
| Trente Prix de la valeur de \$5 chacun ..         | 150 00    |
| Cent cinquante Prix de la valeur de \$2 chacun .. | 300 00    |
| Cinq cents Prix de la valeur de \$1 chacun ..     | 500 00    |

#### PRIX APPROXIMATIFS :

|  |          |
|--|----------|
| 100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun ..                 | \$100 00 |
| 100 prix étant 50 numéros avant et 50 numéros après celui du prix de \$100, de la valeur de \$1 chacun ..                | 100 00   |
| 999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du Prix Capital, de la valeur de \$1 chacun ..  | 999 00   |
| 999 numéros terminant par les deux mêmes derniers chiffres que le numéro du prix de \$100, de la valeur de \$1 chacun .. | 999 00   |

Tirage tous les vendredis, à midi.

Prix du Billet, - - 10c

On demande des agents. Valeurs rachetées sans escompte.

### Une Recette par Semaine

#### POUR ENLEVER LES TACHES DE BOUGIE

Comment enlever, sans laisser de traces, les taches de bougie sur les tissus? Cela fait le désespoir des dames. Il y a bien le procédé qui consiste à couvrir la tache avec du papier buvard et à chauffer par dessus avec un fer chaud ; mais, souvent, on graisse ainsi l'étoffe.

Le journal *l'Eclairage* indique et préconise un procédé simple qui paraît meilleur. Voici en quoi il consiste : on prend un peu d'alcool rectifié à 90° et l'on en verse trois ou quatre gouttes sur la tache. Avec la paume de la main, on frotte vigoureusement. La bougie se réduit en poudre qui s'envole en soufflant dessus. Quant à la tache, elle a disparu complètement.

B. DE S.

*Bassinovire.* — Terme familier employé pour désigner sa belle-mère.

### TRIO DE PROVERBES

Jamais paresseux n'eut grande écuellée.

×  
 Chaque potier loue ses pots.

×  
 Qui aime autrui plus que soi, au moulin se meurt de soif.

SANCHO PANÇA

Découvert, dans une vieille rue du quartier de la Poissonnerie, l'enseigne suivante, — à méditer :

"L..., matelassier, répare les objets de literie, fait les matelas, bat les tapis et sa femme aussi."

### LES A TOUS SUPPLANTÉS

Le *Baume Rhumal* par son efficacité, a supplanté tous les remèdes préconisés jusqu'à ce jour pour le traitement des affections de la gorge et des poumons. Dans toutes les pharmacies, 25 cts la bouteille.

2 H. 20 MINUTES A. M.



*Mr Roublard (parlant dans le tube acoustique).* — J'aurais besoin de vous, immédiatement, Docteur.

*Le docteur (qui n'aime pas à se déranger après minuit).* — C'est que le docteur n'y est pas.

*Mr Roublard (qui a reconnu la voix).* — Ah ! il n'y est pas ! Alors je vais téléphoner au bureau de police qu'il y a un voleur dans sa chambre. Au revoir.

—Voyons, disait un garde à un bracconnier, vous réalisez d'assez beaux bénéfices pour prendre un permis de chasse.

—Un permis de chasse ?... Ça porte malheur.

\* \* \*  
 Au restaurant :

—Je reviens d'enterrer un oncle à héritage, donnez-moi une bouteille de bon vin !

—Tenez, Monsieur, en voilà qui ferait revenir un mort.

—Non alors, emportez-moi ça !

#### PROPOS DE GAFFEURS

—Je suis très lié avec quelqu'un qui vous a beaucoup connu... M. Tuliscan.

—Tuliscan ?... connais pas !...

—Alors, c'est un blagueur... il m'a dit qu'il avait été syndic de votre première faillite !

\* \* \*  
 Deux amis se rencontrent.

—Cela te ferait-il plaisir de déjeuner avec moi ?

—Le plus vif, sois-en certain.

—Cours chez toi, fais mettre un couvert de plus, dans un quart d'heure j'y suis.

Celebre  
**Sel de Coleman**  
 Sans égal pour la literie, la table et la ferme.  
 Prompte livraison garantie.  
 CANADA SALT ASSOCIATION  
 CLINTON, ONT.

### Dr BERNIER

DENTISTE

Informe respectueusement sa clientèle qu'il a transporté ses salons dentaires au

No 60 RUE ST-DENIS

à deux portes plus haut que le Jardin Viger.

44 PRIN MODÉRÉS



### Se Sentait Elevé dans les Ais.

BLAINE, N.Y., Jan. 1894. (1)

Je ne pouvais dormir des nuits, j'étais si nerveux que je me sentais élevé dans les airs jour et nuit; quand je fermais les yeux ils semblaient vouloir sortir de ma tête; je ne pouvais fixer mon esprit sur quoique ce soit. Je me sentais devenir détraqué. Après avoir pris le Tonique Nerveux du Père Koenig seulement durant deux semaines, je me sentis tout changé, je me considère guéri maintenant. J'ai recommandé ce Tonique à d'autres, toujours avec le même bon résultat.

W. H. STERLING.

DELHI, ONT., Jan. 14, 1891.

Ma femme a fait usage de 6 bouteilles du Tonique Nerveux du Père Koenig; elle n'a pas eu d'autres attaques, je crois que ce remède a donné l'effet voulu. Je le recommande avec plaisir à tous ceux qui souffrent de cette terrible maladie, "l'Épilepsie," et que Dieu vous aide dans votre bonne œuvre.

JOHN GRANT.

**GRATIS** Un Livre Précieux sur les Maladies Nerveuses et une bouteille échantillon, à n'importe quelle adresse. Les malades **PAUVRES** recevront cette médecine **GRATIS**. Ce remède a été préparé par le R<sup>er</sup>. Père Koenig, de Fort Wayne, Ind., depuis 1876 et est maintenant préparé sous sa direction par la

KOENIG MED. CO., Chicago, Ill.

Chez tous Pharmaciens, à \$1 la bouteille ou 6 pour \$5.00;

#### AGENTS

E. McGALE 2123 rue Notre-Dame, Montréal.  
 LAROCHE & CIE, - - - Québec.

#### ROUBLARDISE ET NAÏVETÉ

Le jeune Bob nous promet un remarquable financier. Son papa, l'autre jour, lui demande :

"Bob, si l'on te donnait cinquante centimes toutes les semaines, combien cela te ferait-il à la fin du mois ?

—Deux francs", répond Bob sans hésiter.

Le papa, charmé des dispositions de son fils pour le calcul, lui donne à l'instant les deux francs. Mais Bob murmure en les empochant :

"Si j'a vais su, j'aurais dit que cela faisait cinq francs."

Nous l'envoyons

### ... GRATUITEMENT ... .. A TOUS LES HOMMES ..

Il y a tant d'imposteurs que le public hésite souvent avant de se procurer des remèdes vantés à tort et qui ne remplissent aucunement ce qu'ils promettent.

C'est pour ne pas être confondu avec cette classe de guérisseurs que nous enversons absolument gratuitement par la maille, à toute personne responsable, un simple paquet de nos puissantes PASTILLES RESTAURATIVES DE LA VITALITE, DU DR HOFFMAN, par lesquelles nous garantissons de rétablir votre vitalité, l'augmenter même, et faire de vous un homme nouveau.

Les étonnantes puissances curatives du Célébré de Kalamazoo sont bien connues, nous avons foi dans notre traitement, sans cela nous ne vous enverrions par notre remède gratuitement. Quand il vous aura rétabli, vous pourrez alors nous en envoyer le paiement.

WESTERN MEDICINE CO. (Incorporated),  
 153 Bullard Block. KALAMAZOO, MICH.

#### Consultation :

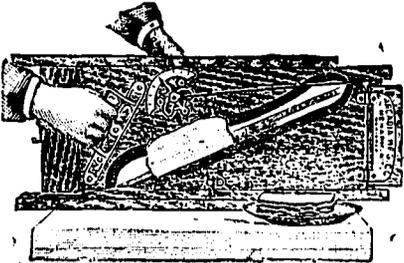
—Docteur, croyez vous qu'il soit mauvais de fumer ?

—Dame ! voyez les cheminées : ce sont celles qui fument le moins qui valent le mieux.

\* \* \*  
 Un fabricant fait publier cette réclame :

"Quiconque prouvera que mon cacao est nuisible à la santé en recevra gratuitement dix boîtes."

CLEANSING HARMLESS USE  
**TEABERRY**  
 FOR THE TEETH  
 ZOPESA CHEMICAL CO. TORONTO



**TRANCHE-PAIN** pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc. . . .  
**RASOIRS** Les Rasoirs "L. J. A. Surveyer" sont garantis donner satisfaction; le plus bel assortiment de . . .  
**COUPELLERIE** importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez . . .  
**L. J. A. SURVEYER, Quincaillier**  
 6 Rue St-Laurent.

EXTRAITS DU CAHIER DE PUNITIONS

Ordre du maréchal des logis Larprière :

"Deux jours de salle de police au dragon Lalance, pour avoir imité la voix du colonel en criant comme un âne."

x

Ordre du brigadier Boisson :

"Deux jours de consigne au cavalier Bouffy, pour avoir jeté un chiffon sur le lit de ce brigadier qui traînait dans la cour du quartier depuis deux jours."

x

Ordre du brigadier Scruventrière :

"Deux jours de salle de police au cavalier Dubidon pour avoir frappé son cheval qui mangeait de l'avoine avec une fourche."

x

Ordre du maréchal des logis chef Merle :

"Quatre jours de consigne au brigadier Loiseau pour avoir dit que le lieutenant Rossignol était un vilain moineau."

x

Ordre du brigadier Langlumet :

"Quatre jours de consigne au cavalier de deuxième classe Pitou, pour avoir craché sur les rarg; ni plus ni moins que s'il était dans un salon."

MARCHEF.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

"Le Monde"

LE MEILLEUR

Journal à Nouvelles et . . .  
 . . . aux Beaux Feuilletons

Le mieux renseigné sur toutes les questions d'actualité . . . .

PRIX DE L'ABONNEMENT:

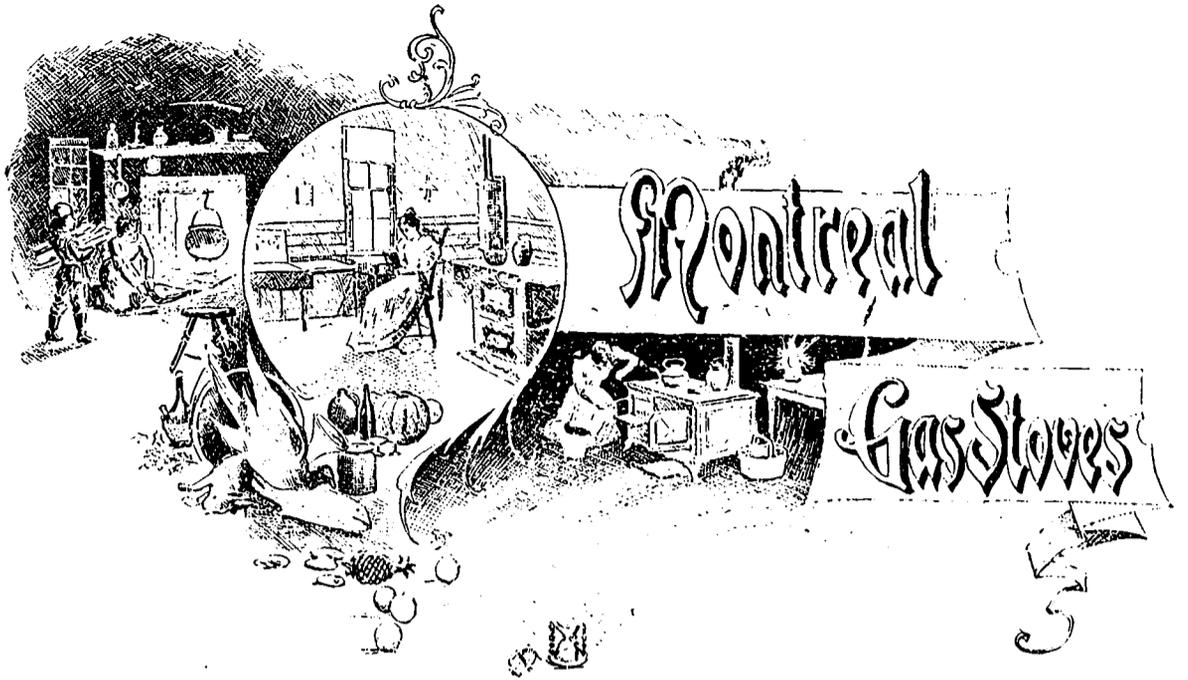
|                         |                             |
|-------------------------|-----------------------------|
| Edition Quotidienne     | Edition Hebdomadaire        |
| Un an . . . . . \$2 00  | Un an . . . . . 50 cents    |
| Six mois . . . . . 1 00 | Six mois . . . . . 25 cents |

"LE MONDE" s'adresse à toutes les classes bien pensantes, et en raison de la supériorité de sa clientèle de lecteurs, il est

Un Medium d'Annonce hors ligne

BUREAUX ET ATELIERS:

NO 76 RUE ST-JACQUES



Poele de la Compagnie du Gaz de Montréal

. . . . Notre Poêle de Cuisine No 8, prêt à s'en servir, \$16.00 net, payable en donnant l'ordre, ou sera loué à des personnes responsables à \$6.00 par année, le poêle devenant la propriété du locataire quand il en aura payé le loyer pendant trois ans.

ENTRE VAGABONDS

—Ah ! que je voudrais donc avoir cinquante mille livres de rente !  
 —Pourquoi faire ?  
 —Comment, pourquoi faire ? Mais pour ne rien faire !"

\*\*

Nos domestiques.  
 Monsieur entre à l'improviste dans son cabinet et trouve son domestique en train d'allumer un de ses meilleurs cigares :

Il ne peut s'empêcher de remarquer :  
 —Jean... je suis vraiment surpris...  
 —Oh ! pas tant que moi, Monsieur, répond Jean sans sourciller, je vous croyais bien sorti !

\*\*

X..., a un valet de chambre des plus maladroits et qui casse une quantité énorme de vaisselle.

L'autre jour, il lui en fait l'observation et lui reproche d'avoir cassé plus de douze verres de lampes dans la semaine.

—Monsieur sait bien, dit-il, qu'un verre de lampe casse toujours la première fois !

UNE BONNE RECETTE



Cette dame est en train de mettre en pratique une bonne recette avec laquelle elle va confectionner un succulent petit plat. Une bonne recette à donner aux alcooliques, c'est celle qu'appliquent le Dr Sylvestre, 1425 rue St-Denis, et Mr J. H. Charles, 513 Ave. Laval. Allez voir ces messieurs et vous en serez satisfait.

—Quelle différence y a-t-il entre un chien enragé et un ivrogne ?  
 —Il n'y en a pas, car tous deux sont hydrophobes.

Le baron de Rapineau arrive très inquiet chez sa petite nièce, la jeune Irma :

—Je ne sais ce que cela veut dire, s'écrie-t-il, j'ai le nez gelé...

Et la petite nièce, qui n'a pas eu à se louer de la générosité du baron au moment des étrennes, de répliquer aussitôt :

—Rassurez-vous, mon oncle, c'est un signe d'excellente santé chez les chiens !

A l'école :

Le professeur —Quelle est la plus haute manifestation de la vie animale ?...

Les élèves réfléchissent et se taisent. Le jeune Pichard, tout à coup :  
 —M'sieu !... c'est la girafe !...

Un ami de M. Calino s'est noyé. Le bon gâteux se rend à la Morgue pour faire sa déclaration.

—Donnez-nous le signalement de la victime, interroge le greffier.

—Ma foi ! je commencerai par vous dire que mon ami avait un fichu caractère...

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Voilà la saison où avec la reprise des travaux et du commerce, chacun cherche à augmenter ses plaisirs ou s'évertue à se choisir quelque agréable cadeau pour se faire des rigueurs de l'hiver. Quel plus utile emploi des quelques centins qu'on désire consacrer à un plaisir en les employant également à une œuvre utile entre toutes comme l'est la Société Artistique Canadienne.

On ne saurait trop le répéter, le Conservatoire National de Musique, œuvre de cette Société, tient évidemment la corde parmi toutes les fondations qui se réclament du public.

On l'a pu voir au dernier concert du Windsor où les élèves seuls de cette institution ont rempli un programme des plus attrayants, sans défaillance aucune, comme l'auraient pu faire des artistes consommés rompus aux mystères de la rampe.

Il faut encourager la Société Artistique Canadienne et ne jamais lui marchander votre concours.

ENVIE !



Le Tandem Stearns excite l'envie partout où il apparaît. Il est si gracieux, roule si légèrement, sans un signe d'effort de ceux qui le montent. Chacun souhaiterait changer de place avec les heureux propriétaires de ces véhicules. La promenade sur l'andem devient, chaque jour, plus populaire, et rien ne l'est plus que le Tandem Stearns.

Le prix est de \$150, mais cela paie toujours, à la fin, de se procurer ce qu'il y a de meilleur.

Catalogue de l'année, sur demande.

E. C. STEARNS & CO., AMERICAN RAYTAN CO., MANUFACTURIERS, AGENTS CANADIENS pour la vente TORONTO, ONT. TORONTO.

MACPHER & LOYD, AGENTS, 218 RUE STE-CATHERINE, MONTREAL.

Le président.—Prévenu, quelle est votre profession ?

Le prévenu.—Frotteur, mon président.

Le président.—Mais vous avez été condamné un grand nombre de fois...

Le prévenu, aimable et spirituel.—Oui, mon président, j'ai ciré tous les parquets de la Seine !

Un étudiant philhellène reçoit la visite d'un camarade qui se laisse choir sur un siège.

Le maître du logis se précipite :

—Ote-toi de là bien vite !... Il y a ici des chaises de paille, et tu as l'audace de t'asseoir sur la cannée !...

**Aux Femmes Malades**

Votre docteur a-t-il failli de vous guérir? Je suis une Sage-Femme d'expérience, et je connais un traitement domestique qui ne peut manquer de vous guérir. J'enverrai GRATIS par la poste, sur demande, l'adresse, le nom, le lieu de naissance, l'âge, le sexe, le nombre d'enfants, et j'adopte ce moyen, parce que je puis expliquer parfaitement, par lettre, l'efficacité de mes remèdes. Mad. E. DENOIS, 578 Rue St. Paul, Montréal.

**THEATRE ROYAL**

SPARROW & JACOBS, Gérants

Matinée : Semaine commençant le lundi.

10c

**10 MAI**  
Après-midi et soir

20c

La grande représentation scénique de ARNOLD BEEVES

**Slaves of Gold**

Pas plus haut. Soir, Sièges Réservés:

10c extra.

Bureau des billets au Théâtre ouvert de 9 heures du matin à 10 heures du soir.

**MAISON DU PEUPLE!**

**J. A. OUIMET**

Ci-devant GUILMETTE & OUIMET

Le magasin par excellence des...

**Chaussures à Bon Marché**

On ne trouve absolument que là les

**FAMEUSES CHAUSSURES A 50 CTS**

Une spécialité de CHAUSSURES DE PREMIERE COMMUNION

Gros et Détail. — Assortiment des plus complets

**No 1107 RUE ONTARIO**

Maison privée : 1105 RUE ONTARIO

—Je suis furieux contre mon polisson de fils ; il a encore passé la nuit au cercle, où il a perdu cinquante louis.

—Grâce à Dieu, le mien ne me donne pas de tels ennuis.

—Vous êtes bien heureux. Quel âge a-t-il ?

—Deux ans !

A Monsieur le rédacteur du SAMEDI.

MONSIEUR LE REDACTEUR.—Je viens vous demander l'hospitalité de vos colonnes pour dire un mot à vos lecteurs du jubilé de diamant de notre gracieuse souveraine.

Le moment approche ou notre Reine va compléter la soixantième année de son règne et ses sujets, dans quelque partie du globe qu'ils se trouvent, se préparent à célébrer ce grand événement.

Quelle part le Canada va-t-il prendre dans cette célébration ?

Si nous voulons dignement témoigner notre reconnaissance pour la liberté, la paix et la prospérité dont nous jouissons sous le long règne de sa Majesté, nous ne pouvons mieux le faire qu'en lui montrant combien nous apprécions le profond intérêt qu'elle porte au bonheur de son peuple et en consacrant notre offrande à quelque noble entreprise à laquelle son nom sera, pour toujours, associé.

Il est proposé, en conséquence, de former un fonds destiné à établir dans les nouveaux territoires du Canada, là où les colons se trouvent complètement isolés et loins de tout secours, où, dans le cas d'accident ou de maladie, ils ne peuvent se procurer ni l'aide du médecin ni les remèdes indispensables, il est proposé d'établir de place en place des dépôts où ils trouveront les médicaments et des gardes-malades capables de leur donner les soins nécessaires.

Une œuvre de cette nature, entreprise dans le but de célébrer le soixantième anniversaire de l'avènement de la Reine au trône causera plus de satisfaction à sa Majesté que les présents les plus somptueux qui aient jamais été offerts à un souverain, et en même temps elle fera honneur à notre pays qui seul devra en profiter.

Quelle est la famille qui n'a pas vu partir quelqu'un de ses membres pour ces régions lointaines, vers nos forêts interminables, ou nos immenses prairies de l'Ouest, et qui refuserait de souscrire son obole pour assurer à l'absent les secours qui lui seront toujours donnés lors même qu'il n'aurait pas les moyens de payer, car il est parfaitement convenu que ce sont seulement ceux qui pourront payer qui paieront ?

Qui sait si parmi ceux dont la santé et la vie seront ainsi préservées, il ne se trouvera pas quelqu'un de ceux qui vous sont chers et qui béniront cette œuvre, et ceux qui y auront contribué ?

Celui qui donne de bon cœur, quelque faible que soit son offrande, montre qu'il a l'intelligence pour comprendre et le cœur pour reconnaître l'avantage que nous avons de vivre sous le règne de la meilleure des souveraines, sa Majesté la Reine Victoria ?

Veuillez agréer, monsieur le rédacteur, avec mes remerciements, l'expression de ma considération très distinguée.

ISHBEL ABERDEEN,

Ottawa, avril 10 1897.

Présidente.

**DÉMÉNAGEMENT**

Mr Edmond Hardy vient de transporter de la rue St-Laurent, où il était précédemment, son commerce de musique et instruments au No 1676 de la rue Notre-Dame, Maison des Pianos Pratte.

Complètement installé aujourd'hui, Mr Edmond Hardy sollicite de ses nombreux clients une visite, leur permettant d'apprécier les améliorations qu'il a fait subir aux différents départements de son commerce et la variété de son approvisionnement, qu'il s'agisse d'instruments de fanfares, de guitares ou mandolines ou de musique, tant vocale qu'instrumentale, dont il a, toujours en main, le plus complet assortiment.

Mr Edmond Hardy est trop bien connu du public Montréalais pour que nous ne nous bornions à rappeler, aux amateurs de belle musique et d'instruments de premier choix, qu'on le trouvera toujours à son nouveau magasin et qu'il recevra avec le plus grand plaisir, la visite de tous ceux qui l'ont encouragé par le passé.

Trois recettes pour 12c pour faire les meilleures opores de couleurs. Adressez : Box 1198, New Orleans, La., U.S.A.

**ACADEMIE DE MUSIQUE**

SPARROW & JACOBS, Gérants

**CETTE SEMAINE**

Avec Matinées Mercredi et Samedi.

THOMAS W.

**KEENE**

Accompagné par CHARLES B. HANDFORD dans le répertoire suivant :

Lundi ..... LOUIS XI  
Mardi ..... OTHELLO  
Mercredi matinée, LE MARCHAND DE VENISE  
Mercredi soir ..... RICHARD III  
Jeudi ..... JULIUS CESAR  
Vendredi ..... HAMLET  
Samedi matinée ..... RICHELIEU  
Samedi soir ..... RICHARD III

PRIX — Soir : 25c, 50c, 75c et \$1.  
Matinée : 25c, 50c et 75c.

Téléphone 5048.

**C'est le temps de Meubler vos Maisons**

De les garnir de TAPIS, et d'acheter les USTENSILES DE CUISINE, Etc., Etc. Vous ne sauriez mieux faire que de visiter le grand . . .

**MAGASIN.**

**“DEPARTEMENTAL” DUPUIS**

Où vous trouverez 10 DEPARTEMENTS COMPLETS sous le même toit

Parmi lesquels se trouvent les EPICERIES et Conserves Alimentaires, les USTENSILES en Ferblanc et en Granit, les TAPIS, PRELARTS, RIDEAUX, POLES, etc., et les MEUBLES DE MENAGE, en très grande variété.

Ces divers départements, joints à notre immense stock de NOUVEAUTÉS, sans changer de local, sont nécessairement administrés avec une telle économie que nos pratiques en bénéficient largement.

Tous les jours de la semaine sont des jours de BARGAINS — et nous défions tout autre établissement de Montréal de pouvoir rivaliser avec nous pour le bon marché

Malgré la modicité de nos prix, nous ne vendons que des marchandises de première valeur.

**DUPUIS FRERES**

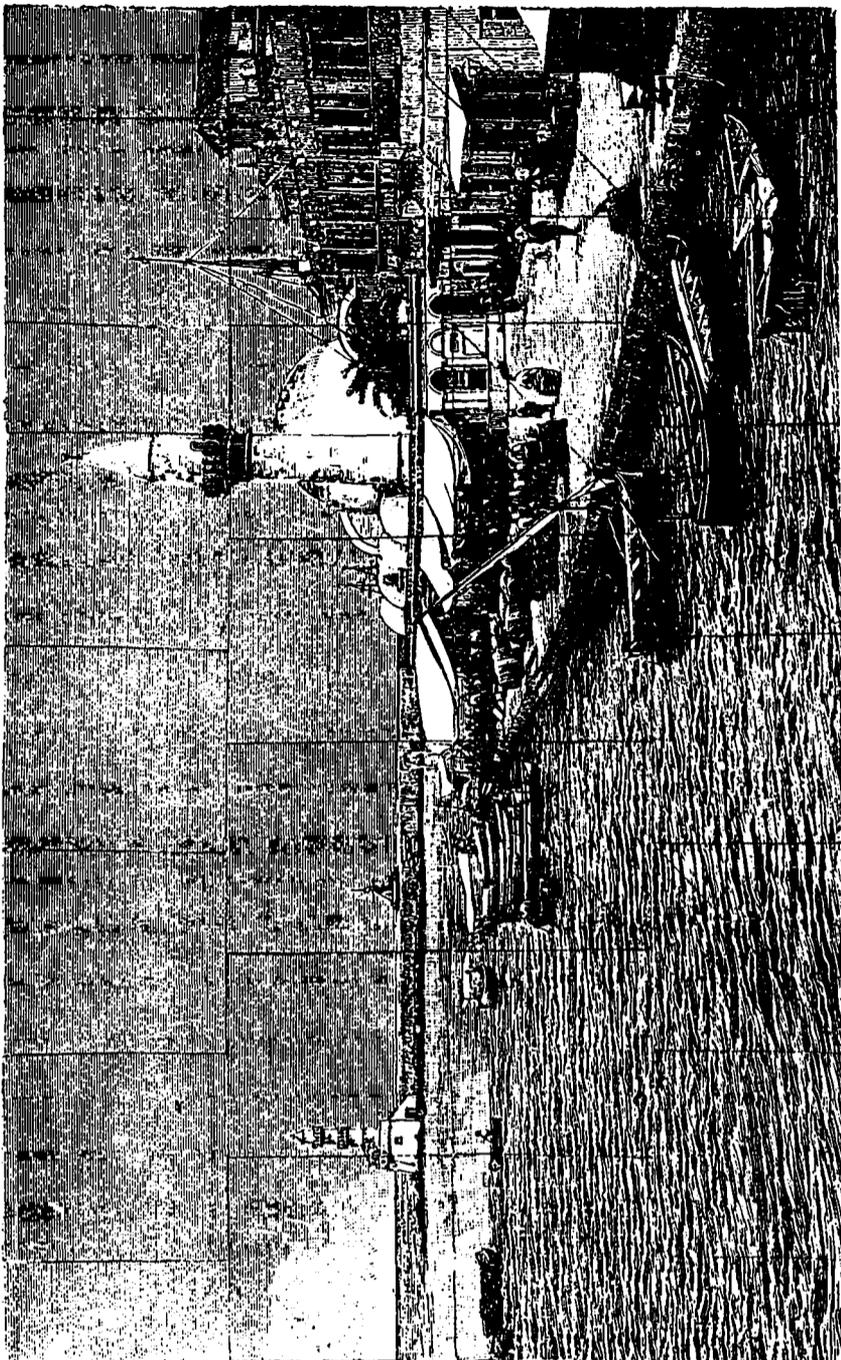
Coin des Rues Sainte-Catherine et Saint-André



PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.

“Curling Cigar,” fait à la main valant 10c pour 5c.

Casse tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 76



**AVIS.**—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mme Roméo E Bourret, Mme A Fortin, Mme Lecavalier, Mme Art Roy, Mme Claudia Côté, Mme Crépeau, Mme Antoinette L Desaulniers, Mme Blanche Fleury, Mme Maud Jobin, Mme Bella Minier, Mme Georgette Vadelonœur, Mme A Rhéaume, André Bertrand, Maurice Brodeur, Pierre Casgrain, J Dussault, Rod Hamelin, J B A Joubert, René Mathieu, Olivier Marnault, Art Payette, Ed L Savary, Hubert Trempe, Arthur Richard, P O Richard (Montréal), I John Parent (Ile. Que), Mlle Antoinette Bernier (Cap St Ignace, Que), Mlle O M Lamoureux, Mlle A Prairie (Chambly Bassin, Que), Joseph Martin (Charla, N B), Mlle B Tremblay (Coaticook, Que), Ulric St Jean (Contrecoeur, Que), Mlle Jennie La Forest, (Edmundston, N B), Dominique Leclair, jr, (Lachinc, Que), Raymond N Belleau, J Alfred Houliard (Lévis, Que), Albert Demers, collègue St Joseph (Memramcook, N B), Jos Campeau (Mile End, Que), J Bélanger (Montmagny, Que), Mme L A D Carter, Mlle Alphonsine Valiquette, A Lapointe (Ottawa, Ont), Mlle Eugénie Brunet, Mlle Rosanna Paquet, W Deschamps, C Alfred Drolet, Oscar Morin, Abria Samson, Jos Tardif (Québec, Que), Mme F A Méniar (Sabrevois, Que), Mlle Eugénie Caron (Sherbrooke, Que), Mlle Emma Guay, Eudor Gray (Sherbrooke Est, Que), Delle Hermine Forgette (St Agathe des Monts, Que), Delle Régina Brown (St Agathe, Que), Delle Albertine Chauvat (St Anne de Bellevue, Que), Delle Eva Comeau (St Anne de Sabrevois, Que), Delle Anna Phaneuf, J A W Gatten, Joseph Lapière (St Antoine de Veurehère, Que), Jean N Beaugrand (St Ephrem d Upton, Que), Herwigie Langlois (St Henri, Que), Alex Brosseau (St Hubert, Que), Mme J B Bazin, Mlle M E R Prud LeBeau, J B Letourneau, George Mailloux (St Hyacinthe, Que), Delle Alice Goulet (St Hilaire Village, Que), Delle Mary Pelletier (St Pascal, Que), Delle Mary Béland, J E P Bergeron, Adjuior Morency (St Roch de Québec, Que), William Hamel (St Romuald, Que), Edmond Bussièrs, Albert Lacroix (St Sauveur de Québec), J C Pelletier (St Sébastien, Beauce, Que), Delle Virginie Perron, Ephrem Trudeau (St Vincent de Paul, Que), Delle Emma Beauvoil, Delle Alexandrina (Terrebonne, Que), Delle Zulma Lord (Trois-Rivières, Que), Delle Odila Bourdon, Leopold Lapointe (Valleyfield, Que), Mme J M Dionne (Victoriaville, Que), Arthur Bélanger (Auburn, Me), Cha Bélanger (Angusta, Me), Delle Theodora Lord, Alfred Beauloin, Pierre Dubé, Frank J Fournier, Art Landry (Biddford, Me), J Aug Fortin (Brunswick, Me), Delle Yvonne Lemaire, Eximier Mercier (Central Falls, R I), Inconnu (Chicopee, Mass), A Grégoire, Delphis Grégoire, J Grégoire, Henri Gibeau (Cohoca, N Y), Delle Sophie Parisault (Collinsville, Conn), Ménéric Loranger (Epping, N H), Delle Adèle F

Caron, Delle Maria Ross, Alh Brault, Arthur Caron, Louis H Caron, Edouard Côté, Amédée Roy, Jos D Thibault (Fall River, Mass), Delle Zénaide Aubin, Delle Emma Dumas, Delle Clara Labelle, Charles Delage, Joseph Goulet, J Mag Roy (Holyoke, Mass), Alfred Joubillon (Lawrence, Mass), Delle Georgina Carrier, Delle Rosa Anna McChare, Delle Philomène Parent, Delle Marie St Hilaire, Alex Aprille, Arsène Dugas, Joseph Giguère, Frank Savary (Leviston, Me), Mme J S Aubin, Mme H J Martel, Mme Joséphine McLeish, Delle Corinne Bélanger, Delle Cécile Cinq-Mars, Delle Maria Durand, Delle Marie Lambert, Delle Hermine Mailloux, Delle Olivine Mercier, G H Boucher, Excéard Chassé, Arthur Chouinard, Joseph Couture, Joseph Damphouse, J M Godbout, Elzéar Langlois, Alphonse Milot, Philippo Pagé, Arthur Simard, Edgar Tellier (Lowell, Mass), Delle Zénaide Boivin, Delle Blanche LeBlanc, C Biron, Joseph Demers, Evariste Phaneuf, Eloi Plante (Manchester, N H), Delle Attala Bélanger, Delle Lucy Dussault, Edmond Gannache (Nashua, N H), Félix A Lambert (Natick, R I), Michel Beaupré (New Bedford, Mass), Mme E Michel, Delle Marins Lange, Jno Dossat, Henri Wehrman (New Orleans, La), Art Bonin (North Grovesendale, Conn), Delle Joséphine Bellemare (Pawtucket, R I), Mme M P Belliveau (Salem, Mass), Archille Gosselin, Sem Lacasse, J G Roberge (Somersworth, N H), Ph Rainville (Suncook, N H), Delle Albertine Desroses, Delle Anny Richard (Southbridge, Mass), Julien Desnoyers, Henri Hickory (Waitsfield, Mass), Delle Eugénie Dery (Waterbury, Conn), Delle Elise Héribé, Delle Julie Légaré (Westbrook, Me), Delle Aurise Desaulniers, H Préfontaine (Woonsocket, R I).

Mlle Joseph Wolfe, Mlle Eugénie Demers, A Gravel (Montréal), Mlle N Tétreau (Hull, Que), D H Langlois (St Jean, Que), Frédéric Béguin (Albion, R I), Mlle Adolphe Fournier (Brunswick, Me), Léon Trépanier (Fall River, Mass), Mlle Malvina Trudel (Lawrence, Mass), Mlle F X Berger, Raoul H Monier (Lowell, Mass), Alex Derbès, Joseph Derbès (Nouvelle Orléans, La), Michel Mitras (Southbridge, Ma.).

Le tirage au sort a fait sortir les noms de Mlle Yvonne Lemaire, 115 Sylvan (Central Falls, R I), Frank Savary (Leviston, Me), J N Godbout, 19 Reed's Court, Elzéar Langlois, 188 Perkin (Lowell, Mass), Sem Lacasse (Somersworth, N H).

Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal, 50 centimes en argent, ou une magnifique épinglette pour homme ou dame. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

# Les Plus Forts Bicycles

## DANS LE MONDE.

Les Bicycles "Columbia" de 1897, sont faits en tubes d'acier à 5% de nickel. Nous controlons l'entière production de ces tubes et les employons exclusivement sur les

**Columbia Bicycles** \$100 pour tout le monde

LE "STANDARD" DU MONDE.

LES "HARTFORDS" \$85 et \$65

LES SECONDS SEULEMENT DU "COLUMBIA."

**POPE MFG. CO., Hartford, Conn.**

Catalogue gratuit des vendeurs et agents du "Columbia," par la maille pour un timbre de 2 cents.

MODELE COMPLET DE LA GRANDE MANUFACTURE DES "COLUMBIA" lithographié en couleurs, prêt pour être coupé et bâti, donnant un amusement et instruction illimités aux jeunes et aux vieux. Envoyez par la maille contre cinq timbres de 2 centimes.

C'est Monsieur W. H. FLIGG, qui est notre agent à Montréal.

### QUOI!

Oscar (tendrement).—Voyons, ma chère Alice, ne suis-je pas trop bon pour toi?

Alice.—Non, O car, mais tu es beaucoup trop bon pour une autre fille.

# LA Société Artistique Canadienne

A transporté ses Bureaux au

N° 1597 RUE NOTRE-DAME

## PROCHAIN TIRAGE

19 MAI '97

BILLETTS ENTIERS, - 10 CENTS

|              |             |                           |                |
|--------------|-------------|---------------------------|----------------|
| DISTRIBUTION | } Le Numéro | 48,617 a gagné le prix de | \$1,000.       |
|              |             | do                        | 17,876 do 400. |
|              |             | 5 MAI do                  | 32,431 do 150. |

N.B.—Les tirages ont lieu au Monument National, rue St-Laurent, à 1½ heure de l'après-midi. Le public est invité. Admission gratuite.

# L'EXTRAIT ORCHITIQUE CONCENTRÉ

## DU DR FRED. J. DEMERS

Produit des effets non seulement prodigieux, mais presque miraculeux dans les maladies suivantes: Fluera Blanches, Faiblesse Générale, Débilité Nerveuse, Vapeurs, Enervations, Hystérie, Vertige, Idées Fixes, Scrupules, Migraine, Vents, Incontinence d'Urine, Menstruation douloureuse ou supprimée, Beau Mal, Fatigue ou Epuisement Cérébral - chez l'Enfant, comme chez la Femme et l'Homme produit soit par le chagrin, les affaires ou les travaux intellectuels; et contre les affections de la Moelle Epinière.

Ainsi donc, si vous souffrez d'aucune de ces maladies achetez cette Merveilleuse Préparation, qui est une Véritable Nourriture du Système Nerveux, et non moins précieuse aux gens en santé, pour se préserver des maladies, qu'aux malades pour se guérir.

Comme garantie, exigez toujours, sur chaque bouteille, le NOM et la SIGNATURE de l'auteur en ENCRE ROUGE.  
Le prix est de \$1.00 le flacon ou 3 flacons pour \$2.50.  
Si votre pharmacien ne l'a pas, adressez-vous au No 1157 Rue St-Laurent, ou l'on vous montrera des centaines de certificats de personnes guéries.

### EXPÉRIENCE DES CHOSES

La maîtresse de pension — De quelle manière préférez-vous votre bill-teack, monsieur Rouleau?

Rouleau. — Si c'est toujours la même cuisinière que vous avez, inutile de m'en préoccuper, je l'ai brûlé.

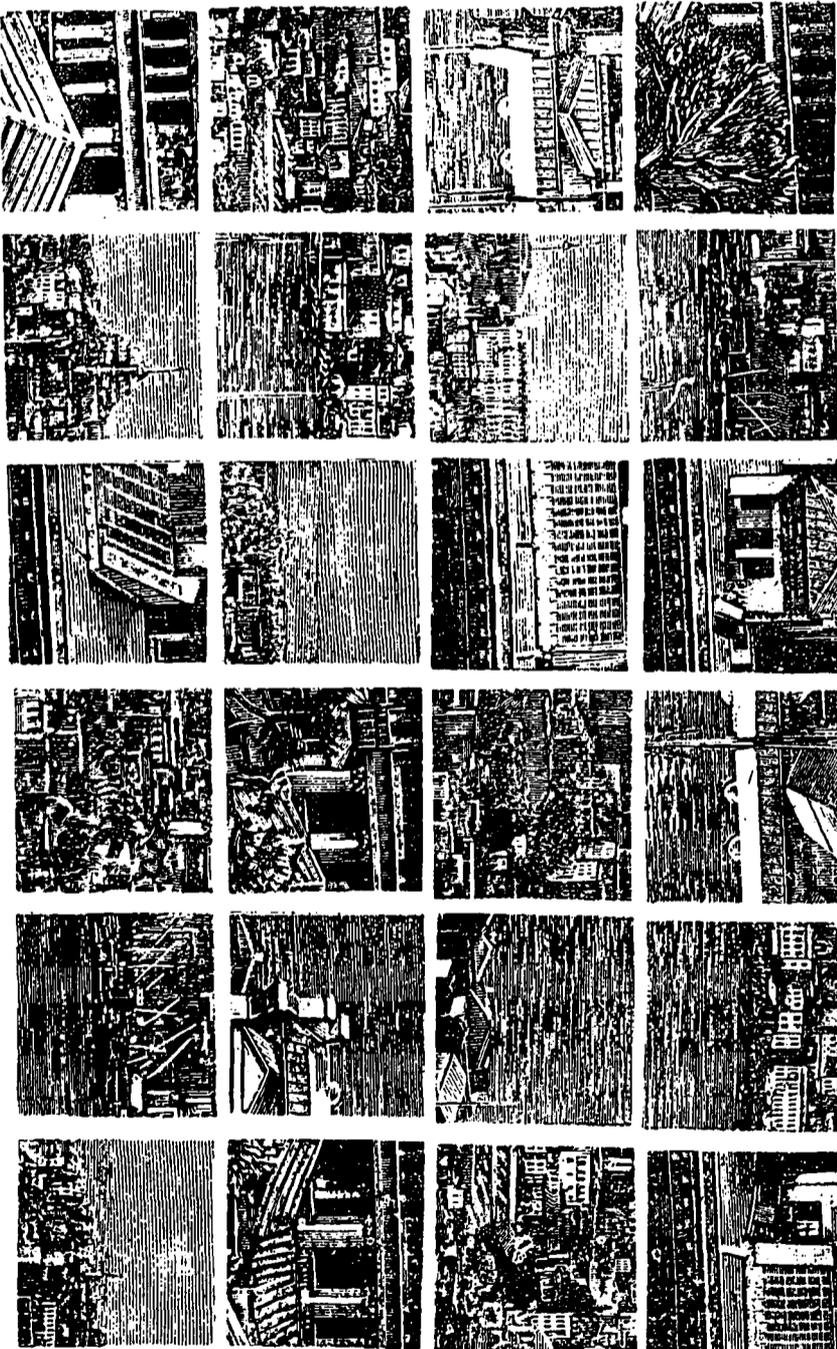
### AU JARDIN ZOOLOGIQUE

Louise. — Maman, pourquoi que les singes ils ne portent pas d'habits?

La maman. — C'est que personne ne les leur a appris.

Louise. — Que font donc les missionnaires, alors?

## Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 78



### INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: LE PANORAMA DE CONSTANTINOPEL (PARTIE NOIR).

Adressez, sous enveloppe fermée avec votre nom et votre adresse, à "Sphinx", journal le SAMEDI

**Avis Important** — Il sera donné en primes aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-Tête, qui nous seront parvenues, au plus tard le jeudi 20 mai, à 10 h. du matin, un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou une magnifique épinglette pour homme ou dame, ou 50c en argent, au choix des gagnants.

Nouvelle Manière de Poser les Dentiers sans Palais  
DENTS POSÉES SANS PALAIS  
S. A. BROUSSEAU, L. D. S.  
No 7 RUE ST-LAURENT, Montréal



Extrait les Dents sans Douleurs par l'Electricité et fait les Dentiers d'après les procédés les plus nouveaux. Dents posées sans Palais et Couronnes de Dents en Or ou en Porcelaine posées sur de Vieilles Racines.

50 ANS EN USAGE I

DONNEZ SIROP  
AUX ENFANTS DU D<sup>r</sup> CODERRE



POUR GUERISON CERTAINE

DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de tous les Malaises causés par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

oct. 18-94

## PHARMACIE DANIEL

1593 Rue Notre-Dame  
Près le Palais de Justice

PRESCRIPTIONS UNE SPÉCIALITÉ  
Médecines Brevetées

Françaises, Anglaises, Américaines et Canadiennes  
Parfums et Articles de Toilette, un choix...

Les Dimanches et Fêtes: 9 heures a.m. à 1 heure p.m., et 4 heures à 6 heures p.m.

Tél. des Marchands 451  
Tél. Bell 2269 ED F. G. DANIEL  
23 j 8

There's No Use Wasting Words on  
**Ripans Tabules**

- THEY -  
CURE HEADACHE,  
DYSPEPSIA,  
CONSTIPATION,  
HEARTBURN,  
DIZZINESS,  
BILIOUSNESS.

DRUGGISTS SELL THEM.  
... And That's All There is to say.

**GOMME du Dr Adam**  
Pour le Mal de Dents

En vente partout. - 10 cts

## Bains

Turco-Russes,  
De Natation et  
Bains Privés.

-AUX-

## Bains Laurentiens

ANGLE DES RUES CRAIG  
ET BEAUDRY

Jours réservés aux dames: le lundi avant-midi et le mercredi après-midi.

LES

CIGARES et CIGARETTES

# Chamberlain

... SONT ...

FIN DE SIECLE

ESSAYEZ-LES!

DIX Cents

Fausses dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES  
**J. G. A. GENDREAU,**  
DENTISTE  
Heures de consultations: 9 hr a.m. à 6 p.m.  
Tél. Bell 2818 20 Rue St-Laurent

30 pour cent

... DE ...

COMMISSION

Pour la vente des Billets de la

Société . . .

Nationale de

Sculpture . .

à des agents responsables

GROS LOT \$1,500.00

PRIX DU BILLET, 10c

Tirage tous les Mercredis

104 rue St-Laurent.